

Académie royale
des
Sciences coloniales

CLASSE DES SCIENCES MORALES
ET POLITIQUES

Mémoires in-8°. Nouvelle série.
Tome I, fasc. 2 et dernier.
(Histoire).

Koninklijke Academie
voor
Koloniale Wetenschappen

KLASSE DER MORELE EN
POLITIEKE WETENSCHAPPEN

Verhandelingen in-8°. Nieuwe reeks.
Boek I, aflev. 2 en laatste.
(Geschiedenis).

La participation des Belges à l'œuvre coloniale des Hollandais aux Indes orientales

PAR

LÉON ANCIAUX

LIEUTENANT-COLONEL HONORAIRE DES TROUPES DU CONGO BELGE.

Cette nouvelle série constitue la suite
de la collection de *Mémoires in-8°*,
publiée par l'Institut Royal Colonial
Belge de 1929 à 1954.



Deze nieuwe reeks is de voortzetting
der verzameling van de *Verhandelingen
in-8°* uitgegeven door het Koninklijk Bel-
gisch Koloniaal Instituut van 1929 tot
1954.



Avenue Marnix, 25
BRUXELLES

Marnixlaan, 25
BRUSSEL

1955

PRIX : F 
PRIJS: F 

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES COLONIALES

MÉMOIRES

KONINKLIJKE ACADEMIE VOOR KOLONIALE
WETENSCHAPPEN

VERHANDELINGEN

CLASSE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES
KLASSE DER MORELE EN POLITIEKE WETENSCHAPPEN

TABLE DES MÉMOIRES
CONTENUS DANS LE TOME I

VERHANDELINGEN BEGREPEN IN BOEK I

1. Les débuts de l'œuvre africaine de Léopold II (448 pages, 16 photographies hors-texte, 3 cartes, 1955) ; par le R. P. Aug. ROEYKENS.
 2. La participation des Belges à l'œuvre coloniale des Hollandais aux Indes orientales (160 pages, 1 carte hors-texte, 15 photographies) ; par L. ANCIAUX.
-

ACADÉMIE ROYALE DES SCIENCES COLONIALES

Classe des Sciences morales et politiques.

MÉMOIRES

KONINKLIJKE ACADEMIE VOOR KOLONIALE
WETENSCHAPPEN

Klasse der Morele en Politieke Wetenschappen.

VERHANDELINGEN

Nouvelle série — Nieuwe reeks.

In-8° — I — 1955

(Histoire — Geschiedenis).

Cette nouvelle série constitue la suite de la collection de *Mémoires in-8°*, publiée par l'Institut Royal Colonial Belge de 1929 à 1954.

Deze nieuwe reeks is de voortzetting der verzameling van de *Verhandelingen in-8°* uitgegeven door het Koninklijk Belgisch Koloniaal Instituut van 1929 tot 1954.

Avenue Marnix, 25
BRUXELLES

Marnixlaan, 25
BRUSSEL

1955

IMPRIMERIE J. DUCULOT

S. A.

GEMBOUX

La participation des Belges
à
l'œuvre coloniale des Hollandais
aux Indes orientales

PAR

LÉON ANCIAUX

LIEUTENANT-COLONEL HONORAIRE DES TROUPES DU CONGO BELGE.

Mémoire présenté à la séance du 22 octobre 1954.

La participation des Belges à l'œuvre coloniale des Hollandais aux Indes orientales.

« *Horum (= Gallorum) omnium
fortissimi sunt Belgae,.....* ».

A la pieuse mémoire de tant de Belges
qui, dans tant de guerres, firent honneur
au jugement de César.

INTRODUCTION

Les contrées océaniques, dont il va être question au cours de ces pages et dont, sous un angle déterminé, nous allons voir se développer l'essor, constituaient, il n'y a guère, un Eden naturel en parfait épanouissement.

Le régime hollandais avait su les élever à un enviable degré de prospérité économique et l'enseignement y était amplement développé.

Dans une étude comme celle-ci, il ne nous appartient pas de soulever le voile sur les tragédies sans nombre qui tristement s'y jouèrent voici bientôt dix ans, ni d'aborder le douloureux procès de leur arrachement à la puissance qui, avec tant de succès, en avait assuré la tutelle, la pacification et y avait largement accru le bien-être.

Il conviendra cependant que d'autres et de plus qualifiés rendent justice au régime du passé et remettent à l'honneur la mémoire de ceux qui ont péri et dont certains nous sont personnellement connus.

Pour ceux qui voudraient tôt savoir ce qui réellement se passa en Indonésie, au lendemain de la Victoire alliée, qu'il nous soit permis de leur recommander un ouvrage vivant et qui constitue un irrécusable témoignage de

bien des événements : *Mijn Memoires* de WESTERLING (1).

Nous étant attaché à mettre en lumière les faits historiques avec le souci d'une parfaite objectivité, il nous paraît indispensable de faire mention de cette œuvre pour éviter que d'aucuns n'en arrivent à faire un usage abusif de la présente étude et cela au détriment moral de la puissance européenne qui si heureusement sut mettre en valeur les incomparables beautés, les inépuisables richesses de ces îles et y apporta sous les voiles orgueilleuses de ses navires, les bases tout d'abord, les bienfaits ensuite de la civilisation occidentale.

* * *

La carrière des hommes de *notre* pays, qui ont franchi le cap de la soixantaine, s'est écoulée entre deux postulats aussi inconciliables qu'inexactes. « Le Belge, disaient jadis nos manuels scolaires, est irréductiblement casanier ». Et, à l'heure présente, il arrive qu'on le traite d'incorrigible colonialiste. Certes, nos compatriotes du siècle dernier n'éprouvaient qu'assez exceptionnellement le désir de s'expatrier. Dans leurs étroites frontières, ils vivaient confortablement. Le pays était prospère ; l'industrie, le commerce en plein développement. Des situations s'offraient en nombre pour qui avait fait quelques études. La contrainte, sous quelque aspect que ce fût, était autant dire inexistante.

Et, tout de même, le nombre allait croissant de ceux qui de par le monde assuraient le rayonnement de ce commerce et l'expansion de cette industrie. Mais là où ils œuvraient, ils avaient tôt fait de se fondre dans la masse, car plus que tout autre, le Belge s'amalgame avec célérité à la population parmi laquelle il vit. Il ne s'affiche pas la tête haute et n'est point chauvin. Il n'est affecté

(1) N. V. Uitgeverij P. Vink, Anvers et Amsterdam.

d'aucun complexe de supériorité et il se garde de demeurer en marge de la société dont il doit tirer son gagne-pain.

Au cours du siècle passé, nos compatriotes ont ainsi poussé leurs entreprises, vastes ou restreintes, à travers l'univers. Combien ne partirent pas pour l'Égypte, pour la Russie, dans les bassins du Donetz et du Dniéper ; combien ne furent pas à l'origine du développement de la Ruhr et plus tard dans les mines hollandaises ? Des milliers émigrèrent en Amérique du Nord, du Centre et du Sud. Combien ne partirent pas en Chine ? Et, à côté de ces hommes entreprenants, comment ne mentionnerions-nous pas nos missionnaires, qui essaimèrent à travers le monde entier, et davantage encore — au premier plan de notre intérêt, ceux-ci — les pionniers grâce à l'enthousiasme et à l'énergie desquels put se réaliser la grande œuvre léopoldienne ?

La contrée qui, au cours de ces pages, retiendra notre attention, reçut elle aussi son contingent de Belges. Or, aujourd'hui que le contrôle de l'Insulinde se trouve soustrait à la Hollande, le moment nous semble venu d'y rechercher les traces de nos compatriotes afin que ne périsse pas à tout jamais leur souvenir.

* * *

Déjà, il n'est plus guère facile de recueillir des données précises. Les témoins ont depuis longtemps disparu, les sources de renseignements écrits ont été dispersées. Force nous a été d'aller consulter sur place, dans des laps de temps très réduits, la documentation conservée à la Bibliothèque Royale et à la Bibliothèque du Ministère de la Guerre de La Haye.

Il n'est en tout cas, au cours de ces chapitres, formulé aucune appréciation ni aucune critique qui ne soit le fait d'un auteur hollandais. Toutes n'ont d'autre raison que l'enseignement qu'il est possible d'en tirer.

Peut-être le reproche se fera-t-il jour, tôt ou tard, que notre travail n'est pas suffisamment complet. D'avance nous nous réjouissons s'il se trouvait un chercheur disposant d'assez de loisirs pour donner plus d'ampleur à cette étude et l'enrichir de plus de données.

* * *

Dans une certaine mesure et toutes les fois que nous en avons eu l'occasion, nous n'avons pas manqué de rapprocher les faits ou les conditions de vie que nous analysions de leurs homologues au Congo belge.

* * *

D'aucuns trouveront peut-être notre titre concis. En fait un titre doit être concis. S'il n'en était pas ainsi, nous eussions aimé faire figurer, en exergue de cette brochure, l'exposé que voici et qui constitue le canevas réel de notre travail : « Les Indes Néerlandaises considérées plus particulièrement du point de vue militaire et de la participation de Belges à leur pacification et à leur mise en valeur. — Depuis l'ère napoléonienne jusqu'à la première guerre mondiale ». Nous concevons cependant nous-même que l'Académie royale des Sciences coloniales, sans le soutien de laquelle ce travail de bibliothèque n'aurait jamais pu être édité et à qui nous sommes heureux d'exprimer ici toute notre reconnaissance, eût difficilement pu admettre un titre d'une pareille ampleur.

LE SITE

La ceinture d'émeraude.

Sous la plume d'un poète, naquit un jour l'image suggestive de *ceinture d'émeraude*. Et, de fait, l'immense archipel de la Sonde s'incurve sous l'Équateur, comme une ceinture abandonnée, depuis Sabang, à la pointe extrême de la géante Sumatra, jusqu'au-delà des Monts Nassau, à la frontière orientale de la Guinée néerlandaise ; sur plus de 46 degrés de longitude : 5.000 kilomètres au bas mot ; soit 2 1/2 fois la plus grande largeur du Congo belge ⁽¹⁾.

Le ciel y est d'un azur radieux. Dans toutes les îles — elles sont des milliers de petites et bien des grandes, autant d'opales semées sur la mouvante ceinture, — le vert intense et divers d'une végétation étagée monte à l'assaut des contreforts, que dominant souvent, dans un soleil éclatant, des cimes coiffées de neige.

La vie dans ce monde végétal, est d'une intensité surprenante. Cette verdure tentaculaire, envahissante, en perpétuel développement ; ces arbres qui se disputent la lumière du jour, toute cette croissance ambiante, on la sent, on l'entend craquer, on la perçoit tangiblement : croissance des géants parés de sinople, sommés d'incarnat, drapés de lichens et d'orchidées ; croissance du fouillis des mousses et des herbes, des fougères et des lianes et de toute la végétation qui s'incrute dans les troncs.

(1) Cette distance est très voisine de celle qui sépare les points les plus rapprochés de la Belgique et du Congo.

Au pied de ce monde, en perpétuel devenir, l'homme est saisi, il se sent petit devant cette force épanouie, grandiose, toujours croissante de la Nature.

Il n'empêche qu'au cours des âges, cette parure végétale primaire a été entamée, amputée, avec les faibles armes dont elle disposait, par une population singulièrement industrielle, diligente et dense. Partout, sur les pourtours entourant la forêt, se sont ouvertes les rizières. Au milieu de ces clairières nourricières s'est développée une civilisation aux touches étonnamment variées, dont le *batik*, le *gamelan*, les marionnettes de cuir Wayang et les gracieuses danseuses balinaises ne nous donnent encore qu'une idée toute superficielle.

Les cours princières, bruissantes de rythmes chorégraphiques, sont de somptueuses chambres aux trésors, scintillant aux feux des gemmes, tandis que l'or et l'argent, finement ouvragés, y jettent leur éclat de dignité grave.

« Aujourd'hui encore, c'est l'infinie variété des mœurs et des coutumes, des langues et des croyances, de l'éducation à base scolaire et du talent inné qui donnent à l'Indonésie un si incomparable attrait »⁽¹⁾.

L'influence indienne, à la fois bouddhiste et brahmane, était prépondérante à Java, « la boucle de la ceinture bigarrée », jusqu'à ce qu'elle eût été supplantée, voici 1.200 ans, par la dynastie Chriwedjadja, bouddhiste pure, qui dota le pays de monuments grandioses, tel le massif Boroboudour. Ce poème de pierre n'était cependant pas vieux d'un siècle que l'ère de Chriwedjadja était close, son éclat terni. Un nouveau culte s'imposa qui mettait Shiva au premier plan. C'est la période de Prambanan. A côté de ce culte, voici cinq siècles, une nouvelle puissance vint s'établir dans les îles : la doctrine du Prophète.

(1) Tanah Air Kita, N. V. Uitgeverij W. Van Hoeve, La Haye et Bandoeng ; texte de N. A. DOUWES DEKKER.

Aujourd'hui, partout, y vivent en symbiose, mais non en paix, l'Islam et le culte de Boudha et combien d'adeptes encore des simples religions de la Nature, à un stade de développement, ces derniers, encore singulièrement primitif.

La civilisation, qui était celle des îles à l'arrivée des Européens, peut être qualifiée de javanaise ; mais aujourd'hui encore les Indonésiens, les dirigeants surtout de la République de Djokjakarta, font montre d'une grande affinité pour l'*India*. Puisse cette affinité les garder de l'emprise communiste !

Climat.

La mousson domine le régime des vents.

La pression atmosphérique décline dans le sens Asie-Australie durant l'été austral (février). Elle suit le sens inverse d'Australie en Asie pendant l'autre moitié de l'année (août). Les isobares extrêmes se situent à 760 et 752 mm.

Les vents, au-dessus de l'Équateur, soufflent du N. E. en février, vers le N. E. en août ; au Sud, ils soufflent vers le S. E. en février et du S. E. en août ; ces deux mois, août et février, marquent l'été solaire de part et d'autre de l'Équateur.

Les températures sont délimitées par les isothermes extrêmes 15° C (dans l'hémisphère N.) et 27°5 C. Le maximum absolu atteint est de 30° (1), dans les îles du N. E.

En raison des températures élevées, de l'abondance des précipitations, de la grande humidité de l'air et de l'atonie des vents, le climat est considéré comme extrêmement monotome. Pour cette raison, il agit de manière déprimante sur l'énergie de bien des gens.

Mais, s'il règne une très grande uniformité au niveau des côtes, dans le sens ascensionnel, au contraire, les

(1) 37° C au Congo belge.

chutes relatives de température sont importantes et s'estiment à 5 1/2 jusqu'à 6° C par 1.000 m. d'altitude.

Les précipitations dans les régions élevées, orientées au N. O., peuvent atteindre 6.000 mm ⁽¹⁾ par an.

Les îles s'étendent du méridien 95° E. au méridien 141° E. et touchent, dans le Sud, le parallèle 10°35.

La plus grande superficie de terre ferme s'étend dans l'hémisphère austral.

Les mers.

Les mers de l'Archipel et celles qui s'étendent entre les îles et le continent asiatique ou les Philippines, sont à comparer en fait à des mers intérieures. Elles sont en quelque sorte encloses ou abritées de jetées naturelles. Leurs profondeurs sont très variables, mais elles demeurent calmes. Les Malais, au cours des siècles, sont devenus d'excellents navigateurs. Ils parcourent ces mers fréquemment et aisément à bord de leurs boutres légers, aux voiles gracieuses.

Les ports, chose digne de remarque, sont tous situés sur le côté concave de la ceinture, vers l'intérieur de l'archipel. Il en est d'excellents. Tandis que les côtes donnant sur l'Océan Indien s'élèvent comme autant de parois verticales totalement dépourvues de havres. Sur la face intérieure, au contraire, le pays a tendance à s'étaler en plaines hospitalières et fertiles. Dans ces plaines, à proximité de ces ports, se situent les aérodromes.

Il résulte de cette conformation que l'ensemble des îles réalise une sorte de cuvette sur les bords de laquelle les points névralgiques, économiques, stratégiques se font face, tandis que de hauts contours l'isolent du Sud, surtout et notamment de l'Australie.

(1) 2.400 mm dans le centre de la cuvette congolaise et à l'ouest du lac Kivu et de la Ruzizi.

Cette réalité géographique contribua, elle aussi, à protéger l'Australie au cours du grand conflit de 1940-45.

Au cours des siècles, la mer favorisa les échanges culturels entre les îles innombrables.

Relief.

Un sillon volcanique actif donne sa consistance et son orientation à la « ceinture », depuis l'extrémité N. O. de Sumatra, par Java et Florès, jusque dans les profondeurs abyssales de la mer de Banda (6.000 m).

Il détache deux antennes, du Sud au Nord, à Célèbes et à Ternat, de part et d'autre du détroit des Moluques.

A Java, plus de 20 sommets s'élancent, par-dessus la couverture forestière, au-delà de 2.000 et jusqu'à 3.676 m au-dessus des mers. De petites îles, comme Lombok, crèvent les nuages et pointent à 3.726 m.

Dans le croissant orographique oriental, non volcanique, la chaîne dorsale de la Nouvelle-Guinée hollandaise atteint 4.600 m.

En contre-bas de ces sommets et reflétant les neiges éternelles, que de lacs azurés, que de cratères inondés !

Population.

Les dernières statistiques officielles nous donnent, pour la population totale des îles soumises à la domination hollandaise, les chiffres ci-après :

Indigènes	59.143.775	ou 97,4 %	de la population totale.
			Malais en majorité.
Européens	242.372	0,4	
Chinois	1.233.856	2	
Autres étrangers (Orientaux)	111.022	0,2	

Ces chiffres datent de 1930. Il n'est nullement exagéré d'estimer ceux qui se rapportent aux indigènes, en aug-

mentation de 50 % (l'accroissement de 1920 à 1930 — 10 années — avait été de l'ordre de 22 %). Les derniers renseignements indiquent en effet près de 80 millions.

Les Chinois sont aujourd'hui 2 millions, tous ralliés à MAO TSÉ TUNG.

Java comptait une population indigène de 42 millions (augmentée elle aussi sans doute de moitié), pour une superficie totale de 132.657 km² ⁽¹⁾ soit 314,5 habitants au km² en 1930 ; 450 aujourd'hui ; mais il reste à déterminer, dans ce pays au relief accentué, quelle est la population relative de la superficie réellement habitable ⁽²⁾.

Le Japon, lui, ne compte que 135 habitants au km². La Guinée hollandaise, 0,80 au km². Le Congo belge, 5. Le Ruanda, 98, dans les sites habitables.

Java et Madura en tout cas contiennent les 2/3 de la population de l'Archipel, pour 7 % de la superficie totale.

Histoire.

Au XVI^e s. apparurent successivement les Portugais — à Malaka, à Sumatra (1511), à Ternat (1522) —, les Espagnols, les Hollandais. Ceux-ci représentés par HOUTMAN de la « *Compagnie Van Verre* » (1596).

Plus tard vinrent les Anglais — en 1602, à Atjeh (pointe de Sumatra). En 1615 apparaissent à leur tour les Français sous le signe de « *Compagnie des Moluques* ». L'archipel ne sera bientôt plus qu'un enjeu ; mais les Hollandais réussirent peu à peu à s'assurer la suprématie. C'est chose faite quand naît l'*Oost Indische Cie*, sous la férule du gouverneur JAN PIETERSZOOM COEN (1614-1629).

⁽¹⁾ 4,5 fois la Belgique.

⁽²⁾ La population de Java était, en 1883, de 18.279.000 (à Java il faut toujours ajouter l'île annexe de Madura). En 1883 aussi, la population totale de l'archipel était estimée à 23 millions tandis qu'elle n'était que de 16 millions en 1847.

Tous autres compétiteurs écartés, J. P. COEN fixe à Batavia le siège de l'Administration.

A partir de 1797 par contre, de grosses difficultés vont surgir avec les Anglais. La plupart des îles vont tomber en leur pouvoir. Puis, à dater de 1816, successivement, elles seront restituées aux Hollandais ⁽¹⁾.

La situation se stabilise en 1819 et c'est alors l'ascension lente, progressive mais sûre, vers la grande prospérité que connaîtra l'archipel depuis le début de ce siècle jusqu'à la guerre de 1940.

Toutefois, au cours du XIX^e siècle, bien des îles, et particulièrement les grandes, seront le théâtre de guerres intestines et de sanglantes expéditions militaires ; les secondes étant fréquemment la conséquence des premières.

Aujourd'hui encore, les populations se dressent les unes contre les autres en ennemies. Elles sont fort divisées quant aux mœurs, aux langues, aux religions qu'elles pratiquent, aux origines auxquelles elles se rattachent.

Le Javanais se croit nettement supérieur à toutes les autres populations. Toutes les îles au contraire méprisent le Javanais et le traitent d'efféminé.

Les plus récents rapports du président SOEKARNO lui-même font nettement entendre combien les populations sont hostiles les unes aux autres.

* * *

Nous pensons ne pas pouvoir mieux situer nos lecteurs, dans le cadre même de notre sujet, qu'en leur mettant

(1) « Ce ne fut pas chose facile que de mener à bonne fin les négociations avec les autorités anglaises en vue d'obtenir l'évacuation totale des possessions par la Grande-Bretagne ; les fonctionnaires anglais prétextèrent soit l'absence d'ordres à cet égard, soit le règlement de situations financières, soit des exceptions en faveur de certains territoires et ce ne fut que le 19 août 1816 qu'eut lieu la restitution officielle ». (Eug. CRUYPLANTS, Histoire de la Participation des Belges aux Campagnes des Indes Orientales Néerlandaises, 1883, p. 64).

sous les yeux les termes d'une lettre qu'écrivait vers 1820 un Belge qui fit, en son temps, campagne contre le fameux DIPO NEGORO. Il devint plus tard (à l'armée belge) le lieutenant-général baron LAHURE. Quelle citation pourrait mieux répondre à l'objet du présent ouvrage ?

« Il est difficile de décrire l'impression que je ressentis au moment où l'on nous débarqua sur les quais de Batavia. Cette nature extraordinaire, ce climat brûlant servait de cadre splendide à un tumulte dont rien n'approche. Les quais et les docks de Batavia présentaient l'aspect de la plus grande activité commerciale qui se puisse imaginer.

» La rade était littéralement encombrée de navires ; ceux des ports néerlandais brillaient par le luxe inouï de leur emménagement ; les vaisseaux d'Anvers et de Gand se faisaient remarquer par leur construction plus nouvelle, plus légère, plus élégante, c'étaient des navires hors ligne. Une quantité de navires américains étaient mouillés sur la rade ; ils avaient alors, comme ils l'ont encore maintenant, leur cachet, leur allure pittoresque et hardie. Quelques superbes vaisseaux anglais y montraient leur fière mâture, mais leur pavillon ne semblait flotter qu'à regret dans ces mers de la Sonde, où naguère encore, il se déployait en maître. Sur les quais, c'était un va-et-vient de Chinois affairés, de Malais criards, de Javanais, d'Arabes et d'Arméniens, de Flamands robustes, de Hollandais tout entiers à leur commerce, de Wallons pleins d'active gaieté, de Français dépaysés, mais toujours rapides à se débrouiller.

» Il est impossible de rendre l'admiration qui s'emparait d'une jeune imagination, mise tout à coup face à face avec ce milieu étourdissant et extraordinaire. On sentait que sous ce soleil ardent, sur cette terre pleine de promesses, il y avait place pour tout le monde et une carrière à parcourir pour tous ceux qui avaient le feu sacré et chez qui vibrait l'ambition légitime de parvenir » (1).

* * *

Il s'est trouvé de tout temps des marins et des soldats dont la plume mieux encore que l'épée a su perpétuer la mémoire. Voulant donner une juste idée de la nature dans ces lointaines contrées, le capitaine d'artillerie

(1) Eug. CRUYPLANTS, Histoire de la Participation des Belges aux Campagnes des Indes Orientales Néerlandaises, 1883, pp. 16 et 17.

GERLACH cite cet excellent passage de l'amiral JULIEN DE LA GRAVIÈRE dans ses *Souvenirs d'un amiral* :

« J'ai vu trop de choses dans le cours de ma longue carrière pour n'en avoir pas beaucoup oublié ; je me souviens cependant encore, comme s'il n'y avait que quelques mois que j'eusse quitté Amboine, de l'aspect éblouissant de cette nature où tout respire la force et la fécondité. Des arbres se perdent dans les nues ou étendent au loin leur ombrage ; d'autres sont chargés de fleurs, et de leur écorce même s'exhalent des parfums. L'air est embaumé, et on dirait que les ailes des vents en sont appesanties, tant la brise de ces parages est extraordinairement tiède et paresseuse. Les oiseaux, les insectes, les reptiles, les poissons mêmes, sous l'eau transparente où l'œil peut les suivre, les coquilles et les madrépores sur leur tapis de sable, tout le doux éclat de la fleur, les feux de l'émeraude et du rubis ; tout reflète ou la verdure des bois ou les nuances changeantes du jour. C'est surtout au moment où ce monde enchanté s'éveille et s'épanouit aux premières clartés qui paraissent à l'horizon qu'on est frappé du spectacle de son éternelle jeunesse et de sa majestueuse beauté : il semble que c'est ainsi que la terre a dû sortir des mains qui la dégagèrent du chaos et qu'on assiste au matin de la création » (1).

(1) A. J. A. GERLACH, *Fastes militaires des Indes Orientales Néerlandaises*, Zalt-Bommel, Joh. Noman et Fils, 1853, p. 46. (Extrait de *Revue des deux Mondes*, XXVIII^e année, seconde période).



K. N. I. L., HET KONINKLIJK NEDERLANDS INDISCH LEGER

Un texte d'auteurs belges ⁽¹⁾ synthétise très exactement ce que nous pouvons considérer comme étant le point de départ de l'armée des Indes néerlandaises qui, à l'issue de la guerre d'Atjeh, se vit glorieusement attribuer le titre d'Armée royale.

« ...Sitôt la paix conclue et le royaume des Pays-Bas reconstitué sous le sceptre de la maison d'Orange, le roi Guillaume, sentant la nécessité de rétablir l'autorité européenne menacée par ces désastres successifs (sous l'action anti-hollandaise de RAFFLES, N. d. l'A.), organisa une brigade indienne dans laquelle un bataillon d'infanterie et un escadron de hussards étaient exclusivement réservés à nos compatriotes. A peine créée, la brigade indienne fut détournée de son but par le retour inopiné de Napoléon, évadé de l'île d'Elbe. Après avoir pris une part active à la bataille de Waterloo, le corps expéditionnaire fut embarqué à destination de l'archipel Malais. Un grand nombre de Belges, qui s'étaient illustrés au cours des campagnes de l'empire, avait pris engagement dans les troupes coloniales ».

C'est dans le cadre de ces troupes que nous tâcherons de retrouver les traces de nos compatriotes et d'analyser leur comportement. Mais au préalable il nous paraît digne d'intérêt d'étudier plus particulièrement et en faisant appel à des auteurs exclusivement hollandais, le climat moral de ces troupes.

Un texte, aujourd'hui vieux de cent ans, nous apprend qu'« aux Indes (néerlandaises), on néglige complètement les soldats européens, on les traite comme des machines

⁽¹⁾ H. KERMANS et CHR. MONHEIM, *La Conquête d'un Empire*, p. 21. (Éd. L'Expansion Belge. Bruxelles, 1932).

qu'il suffirait d'alimenter et de vêtir ; pour le surplus, ils ne possèdent rien qui nécessite encore quelque soin. Plaisirs, jours de détente, distractions, occupations profitables à l'esprit, lecture, rien de tout cela n'est prévu pour le malheureux paria ».

La citation est du D^r W. R. HOËVELL ⁽¹⁾. Elle s'inscrit dans un texte qui souligne que durant les cinquante années qui suivront, il ne sera apporté à cette situation aucun remède.

Grande est la surprise lorsqu'on rapproche du sort de ce volontaire européen, en milieu colonial, pendant le XIX^e s. — siècle d'immenses progrès dans tant de domaines — celui du milicien d'aujourd'hui et même des soldats indigènes dans les troupes d'outre-mer.

Elle est plus grande encore lorsqu'on songe que, sans le concours de ces hommes, des colonies comme celles-ci n'eussent jamais pu être créées ; que, sans l'appui d'une force militaire importante, elles n'auraient jamais pu subsister ; qu'à défaut de ces troupes, jamais aucune entreprise n'aurait pu y prospérer.

* * *

Depuis 1819, la Hollande avait récupéré, par des voies diplomatiques, la totalité de ses possessions de l'Insulinde. Une force militaire y était chose indispensable, mais le Hollandais avait le métier de soldat en horreur. Les guerres napoléoniennes, dans lesquelles il avait été entraîné, avaient vraisemblablement accru l'intensité de ce sentiment. *Nolens volens*, il avait dû apprécier à leur valeur les privations, la brutalité et les dangers de la vie militaire ; à présent il abandonnait volontiers aux

(1) Au cours du XIX^e siècle, deux Hollandais surtout s'attachèrent à améliorer grandement le sort des indigènes. Ce furent l'écrivain EDUARD DOUWES DEKKER (MULTATULI) et le pasteur cité ici : le Rd. HOËVELL. Ils mirent en honneur la politique de « la Terre aux Indonésiens » et y réussirent pleinement.

autres les vertus qu'avait soulignées l'Empereur lorsqu'il disait que :

« La première qualité du soldat est la constance à supporter la fatigue et les privations, la valeur n'est que la seconde. La pauvreté, les privations et la misère sont l'école du bon soldat » (1).

Rien d'étonnant dès lors si, au cours des années qui suivirent la chute de l'Aigle, l'armée des Indes, composée uniquement de volontaires européens, compta un très grand nombre d'officiers et de soldats de l'Empire, parmi lesquels un fort contingent de BELGES. Ce fut au point que dans les camps et même en service, la langue véhiculaire fut souvent le français seul. Un auteur souligne qu'en 1860, les « Ordres généraux », qui devaient être compris de tous, fourmillaient (*krioelden*) de mots français.

La révolution de 1830 fit exclure nos compatriotes, mais dès 1846 on les reprit. Nous avons sous les yeux un tableau du recrutement durant les années de 1855 à 1893. L'effectif total atteint le chiffre de 85.086 hommes. Parmi lesquels 44.958 Hollandais = 50 % et 8.763 Belges ou 10 %. La proportion avait été beaucoup plus élevée avant 1830.

Ce sont nos compatriotes qui ont fourni, au cours de ces années, le contingent étranger le plus important. Vinrent ensuite les Allemands, les Suisses, les Français.

A dater de 1895, il est définitivement mis fin au recrutement d'éléments étrangers et, en juillet 1918, est accueilli à la caserne le premier milicien blanc : Hollandais.

On lui adressera pour cette circonstance, qui marque la fin d'un régime, l'allocution que voici :

« Vous, milicien, qui faites à contrecœur votre devoir militaire, songez que vous pouvez être appelé à défendre le pays où vous êtes né. Pesez avec quelle énergie, quel courage, quel esprit de sacrifice et de

(1) Maximes de guerre de NAPOLÉON, LVIII.

privations, les « fusiliers » coloniaux jetèrent les bases de la paix dans le pays où vous trouverez votre subsistance et la joie de vivre.

» Vous, militaires de carrière, qui connaissez à présent des avantages moraux et matériels auxquels vos prédécesseurs du XIX^e s. n'auraient pas osé songer, honorez la mémoire de ces pionniers.

» Vous, civils, qui pouvez travailler aujourd'hui dans une tranquille quiétude à l'accroissement du bien-être dans ce pays ou à l'augmentation de votre fortune, réfléchissez aux grands sacrifices en santé et vies humaines que les militaires consentirent au cours du XIX^e s. pour assurer votre sécurité... » (1).

*Chiffres du recrutement du Dépôt de Hardewijk
de 1844 à 1893 (50 années).*

Néerlandais	44.958
Suisses	5.748
Allemands	8.417
Français	3.488
Belges	8.763
Italiens	200
Luxembourgeois	515
Autrichiens	274
Scandinaves	308
(Suédois, Norvégiens, Danois)	
Russes	13
Polonais	109
Anglais	165
Américains	33
Espagnols	3
Africains	8
Portugais	5
Grecs	2
	<hr/>
	85.086

A partir de 1859, les étrangers se lient pour 12 ans.

Le contingent hollandais est exagéré parce que, durant les années 1844 à 1854, les éléments étrangers sont mentionnés sous la même rubrique que les Hollandais.

(1) J. J. VAN DAM, Jantje Kaas en zijn Jongens.

Des textes signalent que, de 1873 à 1878, l'armée des Indes compta un grand nombre de Belges et de Français ; en 1879 dominèrent les Allemands ; après 1888 ce furent surtout les Belges.

Un autre exemple de cette variété dans le recrutement nous est donné par le cas d'un navire : le « *Prins van Oranje* » qui — en 1876 — cingla vers les îles de la Sonde ayant à bord un gros contingent de recrues pour l'armée des Indes, parmi lesquelles : 68 Français, 78 Belges, 5 Luxembourgeois, 37 Hollandais, 11 Allemands, 7 Italiens, 1 Suisse, 1 Américain, 1 Serbe, 1 Polonais, 1 Autrichien et 1 Sud-Américain, au total : 202 hommes (1).

* * *

Jusqu'au moment où le premier milicien hollandais eut franchi la porte de sa caserne, l'armée des Indes, alors qu'elle était essentiellement composée d'Européens, constitua un milieu strictement fermé, isolé tant de la société blanche que de la population autochtone. Cette séparation si tranchée, cet isolationnisme du militaire dans les riches îles de la Sonde, avait entraîné, par voie de conséquence, dans les unités et entre les hommes et même de subalterne à supérieur, une cohésion d'une solidité éprouvée.

L'incorporation de miliciens ne fera pourtant pas encore s'effondrer les barrières. Chez ces coloniaux, qui doivent tout à leurs soldats, dont les poitrines les ont défendus du kriss malais ou du cimeterre mahométan, un décret stipulera que « les miliciens ne seront pas astreints à prendre part à des expéditions militaires ». On peut se demander dès lors quelle place occupa le

(1) En 1830, un bataillon, qui s'était acquis une enviable réputation de bravoure : le bataillon de chasseur n° 9, de CLEERENS, comptait un tiers de Belges.

« fusilier » dans cette population dont les deux éléments essentiels, les groupes indigènes si variés d'une part, les représentants de la race blanche de l'autre — une infime minorité, comparée à l'immense majorité des autochtones — se dressaient inévitablement l'un devant l'autre.

Nous aurons l'occasion de voir ultérieurement toutes les raisons qu'avait le candidat au service colonial de perdre ses illusions tôt avant l'embarquement. Dès son arrivée aux Indes, il va se sentir un réprouvé.

Sitôt le détachement mis à quai, il était distribué à chacun un petit pain sec et une ration de vin, puis il fallait en rangs gagner le camp de Weltevreden. On se demande si nos voisins en savourèrent toujours toute l'ironie : Weltevreden ! L'euphorique satisfaction.

Mis à part les spécialistes, les imprimeurs, forgerons, armuriers, musiciens, etc., le reste de la troupe était soumis à l'entraînement.

Une source de grave désenchantement était celle-ci. Tous ceux qui avaient sollicité ou accepté, avant leur départ de Hollande, une avance sur leurs soldes à venir, se voyaient, à leur arrivée aux Indes, interdire toute possibilité d'avancement ! Tel était notamment le cas de pas mal d'officiers — hobereaux allemands entre autres —, qui dans l'espoir de faire carrière sous l'Équateur, avaient accepté de partir en qualité de simple soldat.

Plus grave encore était la constatation que parmi la population blanche, on occupait une situation de paria. Le soldat était une sorte d'être exclu de la conversation. Le sous-officier même subissait cet ostracisme. Aux yeux des civils, des gens de cette espèce devaient se tenir confinés dans les cantines.

Prenait-on part, sous le couvert de relations de famille, à une réunion quelconque, les assistants pour rien au monde ne vous eussent appelé « Monsieur ». En Europe, l'homme en dehors du service pouvait se retrouver dans

son milieu social atavique, sortir, se divertir avec ses compagnons d'âge et de condition, courtiser, épouser une jeune fille du même niveau social. Aux Indes, les traditions, la manière de vivre faisaient du soldat, voire du sous-officier, ni plus ni moins qu'un *outcast*. Dès lors, les groupes s'isolent, se resserrent, finissent presque par se dresser en ennemis de la société civile. Sur le tard, beaucoup d'officiers et pas mal de bourgeois, indignés de cet état de choses, réagiront et c'est ce qui justifie et explique les paroles du Dr HOËVELL que nous avons rapportées en tête de ce chapitre (1).

Soixante années plus tard, la situation n'a pas dû avoir évolué beaucoup. L'auteur (2), auquel nous empruntons les présents détails, souligne en effet qu'en 1913, le bulletin mensuel des sous-officiers se voit obligé d'ouvrir une colonne dans laquelle il signale à ses abonnés les hôtels et les pensions qui accueillent les adjudants sous-officiers (et les sous-lieutenants, dit-il) de même que leurs familles. Le périodique fait remarquer en effet que beaucoup d'hôteliers refusent la clientèle des sous-officiers, parce que le public tient ce genre de clients en mépris.

En 1915 (l'armée belge est à l'Yser, les troupes coloniales défendent victorieusement les frontières du Congo), le directeur d'un établissement dénommé « *Simpang Restaurant* », à Soerabaya, fait connaître par lettre aux autorités militaires et navales qu'il interdira dorénavant l'entrée de son hôtel aux militaires d'un grade inférieur à celui d'officier. Cet avis est également diffusé par la presse. Mais, dans le journal *Handelsblad*, de Soerabaya, paraît sans délai la protestation de 5 officiers de marine, qui déclarent ne plus vouloir

(1) P. 17.

(2) Beaucoup de ces données nous viennent de la revue périodique *Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde*, J. J. VAN DAM, « Jantje Kaas en zijn jongens », Tome 1942-48, paragr. 33.

mettre les pieds au restaurant « *Simpang* » tant que la direction n'aura pas renoncé à cet ostracisme injurieux.

Ce ne sera qu'en 1934 que l'Association des Militaires européens de rang subalterne de Bandoeng obtiendra que soient détruites les affiches infamantes interdisant aux soldats l'accès des restaurants et cafés.

Il n'est dès lors pas surprenant que, devant l'hostilité et le mépris du monde civil, les militaires se retranchèrent dans une manière de splendide isolement. Ils cultivèrent un farouche esprit de corps ; la solidarité s'imposa comme une inéluctable nécessité. Les soldats se trouvaient entre eux en service ; mais ils ne l'étaient pas moins en dehors du service ou à l'extérieur des camps et des casernes. Ils étaient sans argent pour se déplacer et n'avaient d'autres relations que leurs camarades. Dans ces milieux de plus en plus isolés, les militaires eurent bientôt leurs façons d'entrevoir les choses, leurs conceptions, leurs mœurs et coutumes et de plus en plus ils se dressèrent contre l'esprit civil fait de conventions et de sentiment de caste.

D'un autre côté, ces soldats de métier, aux origines si diverses, n'étaient pas faciles à conduire. Les punitions étaient sévères et pleuvaient dru. Mais nul n'osera prétendre que ce n'étaient pas là d'excellents soldats et souvent excellemment menés.

Les officiers étaient fréquemment issus de la troupe. Ils en saisissaient l'esprit. Ils vivaient avec elle en étroit contact, en paix comme en guerre, et payaient souvent d'exemple, dans les dangers surtout. Très nombreux furent ceux, même des chefs d'expédition, qui furent tués à la tête de leur troupe. Il en devait résulter une solidarité, une camaraderie à toute épreuve.

L'armée (comme ailleurs dans d'autres pays) offrait l'occasion toujours trouvée de faire des économies. Ce fut surtout le cas dans les périodes où les mérites d'un gouverneur général s'estimaient en proportion du boni

qu'il réalisait en fin d'année.

Le service sanitaire laissait grandement à désirer, aussi la mortalité fut-elle toujours fort élevée. Au cours des dures campagnes, dans le gouvernement d'Atjeh notamment, les choses frisèrent le scandale. Le seul remède prescrit était l'alcool et mieux valait, dès lors, aux yeux du soldat, un bivouac humide et malsain avec une forte ration de genièvre qu'un bon bivouac sans genièvre.

La trop grande modicité de la solde rendait les mariages impossibles. Même pour les officiers, c'était souvent chose irréalisable. Pas une jeune fille européenne n'eût voulu d'un mari aussi déconsidéré, aussi mal payé en même temps qu'il courait tant de risques ; aussi le concubinat était-il érigé en système et toléré.

Ce n'est guère qu'en 1908 que de réelles améliorations furent apportées à ces situations. En 1913 seulement, on examina la question du concubinat. Le douloureux procès était pendant depuis 70 ans. Mais même à cette époque, la solde d'un sergent européen marié ne comportait que 1,25 Gld. par jour plus 25 cents d'allocation. Le florin valait à ce moment 2,15 francs belges.

* * *

Les constatations que nous venons de faire démontrent comme il est difficile de s'intégrer mentalement dans une époque que nous n'avons pas vécue. Si même il nous est parvenu beaucoup d'écrits des temps passés, il n'en est guère cependant qui nous apprennent avec quelque exactitude ce que pensaient, les sentiments qu'éprouvaient, la façon dont se comportaient entre eux les gens de jadis. Sans remonter ne fût-ce qu'au moyen-âge, il suffit de songer à ceux d'avant ou d'après la Révolution française, en les choisissant bien entendu dans le peuple ou la petite bourgeoisie, parmi les gens qui font la masse et dont l'opinion comptait alors pour si peu.

Comment comparer l'opinion publique, à l'égard de l'armée, — aujourd'hui que tous les milieux se mêlent et se pénètrent, où plus aucune différence de vivre ni de parler n'existe entre le milieu civil et l'élément militaire, — et ce qu'était l'opinion, voici 50 ans à peine, à l'égard d'une armée dont volontaires et miliciens étaient presque exclusivement originaires des classes pauvres ou déconsidérées de la société.

La Hollande du XIX^e s. était un pays de castes (*standen*) sévèrement cloisonné ; la religion protestante y conférait un privilège ; ses adeptes constituaient la majorité dans les provinces riches. Les catholiques demeuraient exclus des fonctions officielles. Le fonctionnaire s'estimait d'une essence supérieure au commerçant. L'armée exerçait peu d'attrait. Il en était autrement, par contre, de la marine de guerre dont les cadets-officiers, par exemple, portaient le titre enviable d'*Adelborsten*.

Si la nation espérait tirer profit de ses colonies, elle n'en paraissait pas moins peu encline à consentir des sacrifices en hommes et en argent. Le cas cependant n'était pas spécifiquement hollandais et aujourd'hui que d'aucuns croient pouvoir honnir les peuples *coloniaux*, il est permis de rappeler sans doute que ces peuples comme tels n'ont toujours joué qu'un rôle bien modeste dans l'exploration des terres libres d'occupation, dans la création, la constitution, l'organisation de ces colonies, dont pourtant ils étaient destinés à tirer gloire et profit.

Le peuple hollandais ne se montra pas plus avide de conquête que les autres. Mais lui aussi ou plus exactement son Gouvernement devait défendre la prospérité de ses comptoirs, assurer la tranquillité de ses entreprises, protéger ses colons. Le peu d'engouement des nationaux fit qu'on constitua une armée mercenaire dont les volontaires, en grand nombre, provenaient de pays étrangers.

Ce fut la *K. N. I. L.* = *het Koninklijk Nederlandsch Indisch Leger*.

Les volontaires hollandais eux-mêmes étaient en majeure partie originaires des provinces catholiques pauvres du Sud : Noord-Brabant, Limburg, où les salaires n'atteignaient que la moitié de ceux de la Hollande proprement dite ⁽¹⁾.

Parmi les étrangers — encore qu'on les tint à l'écart entre 1830 et 1846 — les Belges fournirent le contingent le plus nombreux.

Tous ces hommes ne furent pas toujours gens éminemment honorables, à l'origine du moins ; mais avec le temps on édicta (1841) des mesures pour évincer les candidats entachés, dans leur pays, de peines ou de jugements infamants.

A ces époques où la vie dans les petites villes d'Europe pouvait paraître par trop étriquée, ceux qu'animait l'esprit d'aventure ou le goût du panache et de la gloire purent se sentir attirés par des promesses de voyages, d'expéditions, de conquêtes lointaines. C'est ce qui amena dans les rangs de la *K. N. I. L.* plus d'un officier excédé par les modestes perspectives que lui offrait son propre pays. Nous avons déjà donné à entendre que si cet homme espérait, avant son embarquement, laisser aux siens quelque pécule sous forme d'avance de solde, il devait, à sa stupéfaction apprendre, à l'arrivée aux Indes, que cette malencontreuse avance l'excluait de toute promotion future. Soldat il était et soldat il resterait.

Les candidats à la carrière coloniale, recrutés par des moyens divers, jusque dans les rangs de l'armée nationale, étaient dirigés sur le dépôt d'Hardewijk, dans le culot de l'ancien Zuiderzee.

Une désagréable surprise parmi beaucoup d'autres,

(1) Nous relevons, à l'égard des Hollandais méridionaux, cette appréciation : « De Brabanders met hun warm temperament en de Limburgers, die heette Italianen van het Noorden, waren zeer geschikte soldaten ».

à Hardewijk, étaient les corvées et l'uniforme plus que sommaire. Même lorsque l'entraînement était terminé et les détachements à la veille de s'embarquer, on ne leur épargnait pas les vexations. Ces soldats volontaires étaient conduits — à pied — d'Hardewijk à Rotterdam ou d'Hardewijk à Texel entre une double haie de bayonnettes. Les désertions eussent-elles été à ce point à craindre si on avait, à ces gens, ménagé un minimum de considération ?

On est étonné du manque surprenant d'égards et de sollicitude du Gouvernement vis-à-vis de ces hommes dont, ultérieurement, il allait devoir exiger les plus grands sacrifices. Il les traita sans l'ombre de préoccupations psychologiques. Il y eut nombre de désertions au dépôt même, en raison notamment du manque de tenues convenables.

Comment s'attacher des soldats, fussent-ils volontaires, si on ne leur offre même pas l'avantage d'une tenue seyante et coquette, conquérante, pour employer une expression plus imagée. Ne parlons pas non plus du manque total de confort et d'égards sur les bateaux.

Aux Indes, ce fut le climat qui agit sur le moral des hommes et surtout la négligence sinon l'absence totale des soins de santé. La chose était plus grave encore en temps de déplacements opérationnels.

Et tout ceci pourtant n'aura pas empêché les troupes des Indes de donner à mainte reprise des preuves éclatantes de vaillance et d'endurance. Ces unités solidement cimentées par le sentiment de solidarité, les traditions, le souci de ne jamais mettre en péril les camarades, étaient réputées surtout pour les attaques soudaines, de nuit, ou sous des averses diluviennes. Dans la défensive, elles se faisaient tuer sur place.

Plus encore que la haine et le mépris qu'elles portaient à l'ennemi, le sentiment du sacrifice collectif nécessaire resserrait les liens entre les hommes et grande était l'émulation même devant les pires dangers.

Il est à remarquer que la solidarité ainsi établie, l'isolement des militaires en marge du milieu civil, l'hostilité latente même qui les en séparait, amenèrent dans les unités une homogénéité et une harmonie de sentiments surprenantes, en dépit des origines hétérogènes des individus qui les composaient. L'esprit de corps fit merveille et toujours les chefs le cultivèrent en portant grand soin de ne jamais dissocier des unités sorties victorieuses des combats. C'est un fait trop souvent négligé dans d'autres armées.

La désertion devant l'ennemi était considérée comme le crime le plus vil et l'unité, le groupe, n'avait de cesse que le déshonneur fût effacé par la mort du coupable. Ces désertions d'ailleurs furent bien peu nombreuses.

La camaraderie en tout cas n'était pas un vain mot chez ces soldats. L'esprit de groupe dominait par l'absorption de l'individu et le service essentiel que chacun attendait de ses camarades — et cette coutume avait la sévérité d'une loi — était que le compagnon d'arme achevât le blessé menacé de tomber vivant aux mains de l'ennemi. Les indigènes, en effet, ne faisaient pas de prisonniers, mais martyrisaient impitoyablement le malheureux tombé entre leurs mains.

Le chef n'était pour ainsi dire jamais muté. Il demeurait attaché à son unité le plus longtemps possible. En principe, il devait se comporter de telle sorte que son autorité ne s'appuyât pas uniquement sur les marques distinctives de son grade. Au contraire, il devait veiller à ce que ses subalternes lui obéissent et s'attachent à lui en raison de son prestige et de sa réputation d'homme de guerre. Chef de ses hommes, il devait être le premier serviteur de l'unité qui lui était confiée. En se donnant à elle avec le maximum d'esprit de sacrifice, il devait susciter parmi ses sous-ordres de tous rangs un esprit identique.

Un exemple de pareille attitude nous est donné à

l'occasion de l'expédition de Langsar, en 1877. La troupe est acculée à former le carré — dans une clairière largement ouverte, — à 250 pas de l'ennemi. Tous meurent littéralement de soif. Il n'y a en tout et pour tout que quelques nœuds de bambou d'eau, qu'on veut réserver aux officiers. Mais ceux-ci refusent et le peu d'eau disponible est distribué, dans les rangs, à raison d'une gorgée à chaque « cinquième homme du rang ». De tels faits suscitent chez le « fusilier », même s'il ne l'avoue guère, le plus grand respect et le plus vif attachement pour ses chefs.

* * *

Dans les pages qui précèdent, force nous a été de souligner le manque de considération dont souffraient les militaires de rang subalterne des Indes. Il nous paraît nécessaire à présent d'en analyser plus avant le pourquoi.

A l'origine (nous l'avons déjà dit), il y eut la totale désaffection de la jeunesse hollandaise pour les choses de l'armée, désaffection née en grande partie de la lassitude et de l'écœurement amenés par les guerres napoléoniennes. Il faut tenir compte, en outre, du puritanisme de fait ou de commande d'une grande partie de la population et cela principalement dans les provinces et les milieux dirigeants.

Mais, de surcroît, une initiative malencontreuse semble avoir été à l'origine de ce fâcheux état d'esprit, qui durant tout un siècle, dans une colonie en plein développement, éleva un mur de mépris entre l'élément civil appelé à bénéficier de cet essor économique et l'élément militaire qui le rendit possible.

Lorsque l'Angleterre consentit à rétrocéder ses colonies à la Hollande, il se trouva que nul aux Pays-Bas ne voulut entendre parler d'engagement pour la lointaine armée des Indes. Français et Belges, à vrai dire, allaient fournir d'importants contingents ; mais il paraissait indispen-

sable au nouveau gouvernement de La Haye d'envoyer à Batavia un nombre suffisant de Hollandais. Or, à défaut de volontaires, on envisagea le surprenant moyen que voici : en août 1814 — le régime napoléonien ayant pris fin en Hollande — une Commission militaire chargée de prévoir l'organisation d'une force armée à Java, force relevant du « Roi-Souverain » et destinée à occuper les colonies au départ des troupes anglaises, préconisa ni plus ni moins de s'emparer ⁽¹⁾ de tous les déserteurs de l'armée de Hollande pour les incarcérer à l'île de Texel. Aussitôt à Texel, ces repris de justice avérés devaient recevoir l'instruction nécessaire à l'issue de laquelle ils devaient être embarqués pour les Indes. Nous ne le croirions pas si le texte du rapport de ladite Commission n'était formel ⁽²⁾. Le commentateur lui-même ajoute cette réflexion amère : « Pour l'armée des Indes, des déserteurs étaient bien assez bons ». On ne se contenta d'ailleurs pas de formuler le projet. Il reçut ample exécution, à en croire le gouverneur général des Indes VAN DER CAPPELLEN, qui en décembre 1819, écrivait au gouvernement hollandais : « L'écume (*sic*) des armées étrangères constituera bientôt celle de nos colonies ».

Une aussi regrettable décision, une pareille négation de tout principe, ne pouvait évidemment que vouer au discrédit le corps que cette Commission prétendait constituer. Et dès lors, les meilleurs durent forcément pâtir de la réputation acquise par les plus mauvais.

Nous avons vu qu'en 1841, le roi GUILLAUME interdit l'engagement de gens tarés ; mais hélas il faut plus qu'un arrêté royal pour retourner une opinion partout accréditée.

La population d'Hardewijk, de son côté, s'arrangeait fort bien pour faire demeurer chez elle l'essentiel des

⁽¹⁾ *Op te vatten.*

⁽²⁾ « Jantje Kaas », *op. cit.*

soldes payées aux volontaires casernés dans le dépôt des Indes ; mais elle n'en méprisait pas moins pour cela ces soldats contraints de sortir en ville dans des tenues propres aux corvées et appelées par dérision : « *ijzerenpak* » ou « *boevenpak* ».

Comme ils devaient se sentir humiliés, quand à la promenade, les filles qui les croisaient, faisaient peser sur eux leur dédain, portaient leur mouchoir devant le nez ou détournaient ostensiblement la tête !

Sur les bateaux, la cale, garnie de paille, était bonne assez pour recevoir les contingents de renfort. On connaît par ailleurs l'inconfort d'un tout-par-dessus-bord. Les sous-officiers, même du grade le plus élevé, partageaient la même promiscuité. Comment dans ces conditions sauvegarder le moral, la morale et la discipline ?

Voici, au demeurant, une opinion courante relative aux transports militaires du temps :

« Sur les navires français, les troupes étaient toujours particulièrement mal logées ; mais elles bénéficiaient de l'avantage inappréciable (*sic*) d'une ration de vin quotidienne. Sur les navires hollandais, ce n'était en général pas fameux non plus. Des bateaux anglais seuls il est permis de dire que les installations voisinaient la perfection ».

Nombreuses furent aussi les plaintes relatives à la nourriture.

Tout ceci ne pouvait entraîner que des rébellions d'ailleurs fréquentes et des désertions ; aussi, aux escales, les hommes étaient-ils sévèrement gardés.

Que devait penser au surplus le civil de ce paria, lorsque pour la moindre vétille, il recevait, sur le front des troupes et trop souvent même sous les yeux d'éléments indigènes, des volées de coup de rotin... jusqu'à 50 d'affilée !

Un sous-officier dépassait-il simplement le rayon de sa garnison qu'il était dégradé et puni. Un soldat, pour le même motif, était incarcéré sans préjudice du maximum

de coups de baguette. Quant aux conditions de logement, nous pouvons nous en faire une idée si nous songeons qu'en 1825, le commandant de l'artillerie de Soerabaya entreprit des démarches pour que ses soldats, qui logeaient dans des casemates inondées, puissent être hébergés dans les locaux réservés aux indigènes condamnés aux travaux forcés.

Sur les bateaux assurant les communications entre les îles, les militaires européens devaient fréquemment céder au bétail — porcs et bœufs — l'espace qui leur avait d'abord été imparti.

Tout ceci nous explique mieux les effrayantes statistiques de mortalité ⁽¹⁾.

Au bout de 13 années, de 100 soldats, il en restait 7 en vie. De 100 officiers, il en demeurait 9 ou 10. Après 20 ans, tous avaient succombé.

Un écrivain, VAN HENZEL, souligna, en 1856, que de toutes les situations — aux Indes néerlandaises — la plus malheureuse, la plus misérable était celle du soldat. Il encourut pour cette incartade un blâme officiel. Quant à notre auteur — J. J. M. VAN DAM — il jette sur le papier cette réflexion désabusée :

« Ces principes immoraux furent maintenus en honneur par les braves marchands — colons — civilisateurs hollandais qui payaient si mal leurs frères de race que ceux-ci ne pouvaient prendre femme ».

Comment s'étonner alors que sévit le concubinat et que toute licence fut possible, sinon permise, dans ces cantonnements où les soldats indigènes vivaient, eux, avec femmes et enfants.

* * *

(1) « Jantje Kaas », *op. cit.*

De la part de la mère-patrie, il ne fallait s'attendre à aucun intérêt pour les actions accomplies par les soldats des Indes (1). Pourtant nous avons déjà signalé leur bravoure exceptionnelle, mais nous n'avons pas suffisamment mis en vedette leur attachement à la cause de la maison d'Orange. Un fait pris entre beaucoup d'autres rendra la chose évidente.

Les expéditions d'Atjeh — qui débutent en 1873 et qui donnent lieu à une impressionnante collection de mémoires et de relations — nous offrent la source de renseignements la plus abondante pour qui veut être informé de la vie des troupes hollandaises d'Extrême-Orient à l'époque où le Congo belge recevait les premières visites de ses grands explorateurs.

Ces expéditions furent extrêmement dures, sanglantes et lourdes de déceptions. Un jour, au cours des péripéties et des changements de fortune d'un combat particulièrement acharné (cette première année même, 1873), quelques corps de militaires hollandais gisaient sans vie en bordure d'un couvert. Un seul tentait encore désespérément de signaler sa présence en soulevant un bras de temps à autre, ce dont l'ennemi s'aperçut le premier. Aussi, à de nombreuses reprises, des rebelles, se glissant sous le feuillage, purent-ils porter des coups de leurs armes blanches au moribond dans l'impossibilité de riposter ou de se mouvoir. Quand enfin ses compagnons d'armes se rendirent compte de la situation, ils criblèrent de balles le bosquet où se tenaient tapis les insurgés, mirent ceux-ci en fuite et parvinrent à dégager le malheureux. C'était le fusilier VAN OVERMEIRE (un nom à la consonance étonnamment belge). On put encore à temps le confier aux soins d'un chirurgien qui releva sur le corps

(1) « Belangstelling in Holland voor de daden van het Indisch leger had men niet te verwachten », *op. cit.*

du blessé un nombre invraisemblable de coups de lance, qui lui avaient été portés après qu'il fut tombé. Le médecin mit longtemps à traiter et à recoudre les plaies — sans anesthésique, bien entendu. On pourrait croire que le soldat VAN OVERMEIRE employa tout le restant de ses forces à gémir, à crier ou à se plaindre. Il n'en fut rien. Les seules paroles qui franchissaient ses lèvres, étaient — faiblement articulées — des « *Leve de Koning* » ou des « *Vive (sic) de Koning* » (1).

Un autre fait, qui contribua peut-être à diminuer encore le prestige du militaire européen, est le recrutement auquel on procéda, de Nègres de la côte de Guinée : « *Afrikaanders* », répartis en détachements de 100 hommes et moins à travers les îles.

Sous un même uniforme servaient donc des Blancs de nationalités diverses, dont une moitié de Hollandais proprement dits, des Malais, et plus spécialement des Amboinains — réputés excellents et fidèles soldats — et des Noirs. On conçoit mieux dès lors les raisons qui motivèrent, au cours du très conventionnel XIX^e siècle, l'abstention, disons même le refus des gens des bureaux, des représentants de l'administration civile, des commerçants, de fréquenter ces militaires subalternes européens que l'autorité même reléguait en quelque sorte en milieu ou sur le plan indigène.

Aussi bien aurions-nous tort de juger toutes choses sous l'angle auquel nous sommes accoutumés aujourd'hui. Qui donc, au beau milieu du XX^e siècle, peut se rendre un juste compte du sort des mal partagés de la fortune au cœur du siècle dernier ?

Combien de fois par an mangeait-on réellement à sa faim et en proportion de ses efforts et de son travail en milieu ouvrier ? Quelles fantaisies, quelles douceurs, quelles distractions pouvaient donc se permettre les

(1) *Op. cit.*

gens du peuple voici cent ans ? En dehors des réjouissances publiques (bien rares celles-là), autant dire rien. Mais avec quelle sévérité, dans ce monde conventionnel, ne jugeait-on pas l'affamé qui dérobaît un pain ?

Le soldat vivait au niveau de ces pauvres gens-là. Mais si, en Europe, aux jours de détente, il pouvait se mêler aux mal partagés, aux Indes par contre, il était le seul Blanc sur qui le sort pesât d'aussi implacable façon.

* * *

Cette vie du militaire européen totalement en marge de la société bourgeoise, cette existence prolongée, dans des camps ou en campagne, d'unités constituées d'éléments aux origines si diverses, cette coexistence aussi des soldats blancs et des contingents indigènes en milieu malais ont eu un autre résultat : l'éclosion d'une langue, d'un jargon étrange, émaillé d'énormément de mots français, de termes indigènes, hétéroclite au point que seuls les initiés pouvaient le comprendre.

Ce parler, aujourd'hui, a disparu ; mais dans les archives militaires demeuraient encore à la veille de la guerre de 1940 — s'ils n'existent plus aujourd'hui — des quantités de rapports de patrouilles qui en donnaient un savoureux reflet.

Les documents, établis par les chefs d'un certain grade et destinés à suivre la voie hiérarchique, étaient tout naturellement rédigés en néerlandais correct ; mais les écrits auxquels nous venons de faire allusion, établis généralement en campagne ou dans des circonstances rappelant la guerre, par des gradés subalternes, qui n'étaient pas nécessairement des Hollandais, décrivaient à grands coups de crayon les détails de la fruste vie de ces hommes dans l'idiome qu'ils s'étaient forgé eux-mêmes.

Tout cela aujourd'hui n'est plus que souvenir, depuis qu'en 1918 — nous l'avons vu — le premier milicien européen franchit les portes de la *tangsi* (caserne).



CAMPAGNES ET EXPÉDITIONS ANTÉRIEURES A 1873

Tout au long du XIX^e s., les Hollandais eurent à entreprendre des opérations ou des marches militaires dans les îles et parties d'îles dont les princes ou les habitants refusaient le joug étranger, ne fût-il même qu'apparent.

Aucun secteur de l'immense archipel n'y échappa sans doute, sauf la Nouvelle-Guinée, pays des Papous, dont l'absence d'intérêt économique réduisit forcément l'occupation européenne à peu de chose.

Déjà, lors de la reprise du pouvoir aux Anglais, l'Administration néerlandaise dut recourir à la force des armes pour asseoir son autorité dans les Moluques, à Palembang, sur la côte ouest de Sumatra et à Célèbes.

Au temps de la « *Compagnie* », les Européens avaient veillé avec un soin jaloux au maintien de la politique indirecte et, sauvegardant à tout prix le prestige des potentats indigènes, s'étaient gardés d'entrer en contact direct avec les autochtones. L'autorité anglaise en avait jugé autrement et avait amoindri systématiquement l'autorité des princes. C'est la raison pour laquelle ceux-ci n'acceptèrent pas sans protester vivement parfois le retour pur et simple d'autres Européens qu'ils croyaient à ce moment affaiblis et sans grands pouvoirs.

Une série d'attentats et d'assassinats, commis sur la personne de résidents ou de militaires blancs, marqua les prises de possession de bien des postes éloignés. Java, au contraire, se montra fort accueillante et calme.

Dès ce moment, l'armée, commandée par le général HENDRIK MERKUS DE KOCK, compta 14.000 hommes, y compris des indigènes des Moluques, de Madura et de Célèbes ; mais sans compter la marine.

Le gouverneur général, baron GILBERT ALEXANDRE PHILIP VAN DER CAPELLEN, se décida dès l'abord à agir énergiquement. C'est lui qui avait protesté auprès du gouvernement de la Métropole, lorsque ce dernier avait envisagé d'envoyer en renfort aux Indes tous les déserteurs de l'armée hollandaise. C'était là infliger une grave injure à ceux qui défendaient, sous le ciel des tropiques, l'honneur du drapeau de la Patrie.

A ces derniers il n'était permis d'adresser aucun reproche, à en juger par un ordre du jour adressé aux troupes par le général DE KOCK, en 1819, après la prise de l'île de Gombora :

« Les batteries de l'île de Gombora et la rivière Peladjou seront citées dans les livres d'histoire des Pays-Bas parmi les exploits héroïques. La victoire que nous avons remportée, la Patrie en sera redevable au courage indomptable des officiers, à la vaillance du soldat et à une solidarité exemplaire qui régna entre les forces de terre et de mer... ».

* * *

En d'autres circonstances, les complications, auxquelles eurent à faire face les Hollandais, furent suscitées par des mouvements de caractère religieux dirigés contre les princes loyaux. Tel le mouvement des « *padri* » ou de la secte des Padri, dans le haut pays de Padang (Sumatra), en 1820.

* * *

La grande île de Célèbes, la « clef de l'Est », comme on l'appelait au temps de la « *Compagnie* », a une forme fort irrégulière rappelant deux immenses fers à cheval accolés. Ses habitants, et surtout les ressortissants du

royaume de Boni, donnèrent toujours beaucoup de fil à retordre aux occupants ⁽¹⁾.

Si les adversaires du général DE KOCK, à Gombora, disposaient de batteries flottantes et avaient su garnir les retranchements de leur réduit, le *kraton*, de 74 bouches à feu aussi neuves que l'étaient les pièces de siège des Hollandais, les indigènes de Célèbes, eux, compensaient souvent par un courage voisin de la témérité aveugle le manque d'armes à feu. Mais n'est-ce pas le moment de rappeler que les Européens eux-mêmes ne disposaient encore à cette époque que de « *voorladers* », de fusils se chargeant par le canon, à l'aide de gargousses trop souvent humides, et de balles sphériques ?

Les gens de Célèbes sont réputés courageux, fiers et vindicatifs, jamais ils ne laissent une injure impunie. Au combat, ils font, entre autres, usage de sarbacanes ⁽²⁾, qui lancent des fléchettes empoisonnées pouvant occasionner des blessures mortelles jusqu'à 100 pas de distance.

Lorsqu'un pays en était réduit à ses dernières défenses et que ses forces n'avaient plus que le choix entre la mort ou la capitulation, le prince et sa suite avec toutes les femmes et les enfants, en un *poupotan* désespéré, se ruaient sur les bayonnettes et les sabres des assaillants.

En 1825, le général VAN GEEN conduisit avec beaucoup de vaillance et de sens tactique, contre cet ennemi numériquement fort et doté de beaucoup de cavalerie, l'expédition de Macassar.

A l'issue des opérations menées à bonne fin, il est constaté que « la conduite des troupes européennes fut au-dessus de tous éloges » ; les bandes partisans de Panum-

(1) Un contemporain appelle Célèbes : « L'orchidée sur l'Équateur ». Sa superficie, toute dentée qu'elle soit, égale 5 1/2 fois la Hollande : 188.536 km². Le pays montagneux de la partie nord est d'une émouvante splendeur.

(2) Ces sarbacanes pouvaient mesurer 2 1/2 mètres et davantage. Elles étaient parfois à double tuyau d'envoi. Les fléchettes, de quelque 20 cm, étaient contenues dans un carquois à moitié rempli d'un poison très violent.

bahan s'étaient également distinguées ; par contre, celles de Célèbes même n'eurent d'autre souci que le pillage. Dans l'ensemble, les troupes auxiliaires indigènes ne méritèrent guère confiance.

Il est à souligner qu'au cours de cette campagne se distingua particulièrement un cadet-officier, *adelborst*, de la marine de guerre, J. C. J. VAN SPEYK, fameux en Hollande depuis qu'en 1832 il se fit sauter dans la défense de la citadelle d'Anvers !

Le résultat de la campagne, dans l'île de Célèbes, fut que les royaumes renouvelèrent le contrat signé avec CORNELIS SPEELMAN en 1667.

Un seul souverain de l'île toutefois refusa de se soumettre. C'était le roi LAPATAUW, qui s'enferma dans sa citadelle et nécessita, en 1826, une expédition très énergiquement menée par le major baron COEHOORN VAN HOUWERDA. Elle porte le nom d'expédition de Tanetta, ville mise en état de défense par un Européen à la solde des rebelles.

* * *

Le but du présent ouvrage n'est pas de donner une description détaillée de toutes les opérations de guerre du XIX^e s. Il y faudrait des volumes ; comme d'ailleurs il en existe, mais que le temps et la poussière commencent à ronger.

Force nous est de nous limiter à des citations résumées. Mais la guerre... *in de Vorstenlanden*, fut à ce point exemplative que nous devons bien nous y arrêter quelques instants.

* * *

Dans le centre de Java, les occupants eurent à mener une campagne de longue durée — de 1825 à 1830. Celle-ci exigea de la part des forces armées une grande somme de dévouement et occasionna au Gouvernement de lourds

soucis. On la cite couramment sous le nom de guerre de cinq ans.

L'armée fit preuve d'énormément de ressort et d'énergie, face à un ennemi très puissant par le nombre, animé d'autant de fanatisme qu'il savait se montrer rusé et dépourvu de toute bonne foi. Les soldats devaient être perpétuellement en état d'alerte. Le pays se prêtait on ne peut mieux à la guérilla et les rebelles en tiraient un excellent parti. Djokdjakarta était le centre du soulèvement.

La figure de proue dans cette guerre — du côté des rebelles — fut DIPO NEGORO, demi-frère du Sultan et qui, soupçonné d'ailleurs de l'assassinat de ce prince, s'installa à sa place.

Il publia dès l'abord un *firman* qui débutait par ces mots :

« La présente ordonnance vient de moi, prince Dipo Negoro, qui me suis adjudgé le pouvoir de changer l'aspect de la terre à l'ouest de la montagne Soumbing ; qui veux mener la guerre sainte de Dieu, aux fins de chasser tous les infidèles de Java et de confirmer la foi du Prophète sur qui repose la paix de Dieu. J'ordonne aux chefs de districts de ne plus payer de contributions désormais ; mais d'utiliser ces moyens pour faire disparaître les chrétiens de cette île ; comme aussi de passer à l'exécution de tous ceux qui refusent d'embrasser la foi de Mahomet... ».

Tout aussitôt les atrocités commencèrent ; tout qui ne se rangeait pas du côté de DIPO NEGORO fut pourchassé ou tomba sous ses coups ; les palais des princes qui n'épousaient pas sa cause, furent brûlés et les villages soumis au pillage ; la forteresse hollandaise fut isolée de tout contact extérieur.

Les troupes disponibles étaient peu nombreuses à ce moment où la campagne de Célèbes retenait encore l'attention du Gouvernement.

L'esprit de rébellion s'accrut, s'étendit ; les fonctionnaires hollandais ou javanais tombèrent les uns

après les autres sous les couteaux des gens de DIPO. Faute d'autres moyens, le général DE KOCK dépêcha un détachement de hussards qui occupa un point stratégique, un croisement de routes, de la plus haute importance. Ce détachement conquît la célébrité par le fait de la « charge du lieutenant FERROUGE ». Alors qu'il se rétablissait péniblement d'un crachement de sang et à l'encontre des ordres formels des médecins, cet officier courageux partit à la tête de son peloton. Au plus fort de l'action, son cheval s'abattit sous lui. Il vida la selle et un indigène se rua sur le cavalier désarçonné, la lance en arrêt. FERROUGE, tout faible qu'il était, se défendit à coups de sabre et donna à ses hommes le temps d'arriver et de l'entraîner hors de la bagarre.

Semarang était menacée, les communications coupées entre Batavia et le centre de Java. Si le commandement en chef demeura aux mains du lieutenant-général DE KOCK, le général VAN GEEN, retour de Célèbes, prit le commandement des têtes de colonnes qui, à partir de septembre, s'engagèrent vers Djokdjakarta, où à la toute dernière minute, on réussit à sauver la garnison complètement épuisée et démunie.

Mais ce ne fut là qu'un épisode de début de guerre. Celle-ci traîna par le fait d'une succession de défaites partielles et de pertes de prestige pour les Hollandais.

Dans l'entre-temps, le commissaire faisant fonction de gouverneur général, le vicomte DU BUS DE GHISIGNIES avait succédé à VAN DER CAPELLEN. Le général DE KOCK était toujours le commandant en chef. Ce dernier se rendit à l'évidence que l'ennemi tirait trop aisément parti du couvert et des distances dans ces « *Vorstenlanden* » ou principautés. Il décida de renoncer à la conquête successive de tous les points où il plaisait à l'ennemi d'ériger des retranchements provisoires ou d'établir des embuscades. Déjà, en 1826, 2.000 Européens avaient été mis hors de combat. Au début de

1827, 10.000 malades étaient passés par les hôpitaux, dont 1.060 avaient succombé ! On recourut au système des lignes constituées de *bentings* ⁽¹⁾ servant de bases ou de soutiens. Reliés entre eux par de bonnes routes, les *bentings* étaient amplement fournis de vivres et de munitions. On pouvait dès lors abandonner les progressions hasardeuses à travers les sentiers de brousse et dans les rizières et les *sawah's*.

Le système avait en outre l'avantage de rassurer les villageois toujours à la merci des incursions de DIPO ou de son chef de guerre : SENTOT.

Une importante victoire s'ensuivit, à Passer Gedu et une première offre inacceptable de DIPO fut repoussée.

La région rebelle se réduisit de plus en plus en proportions. Les troupes hollandaises au contraire s'accrurent et comptèrent au début de 1828, dans les Principautés, 5.000 Européens et 3.400 soldats indigènes, sans compter les auxiliaires.

Une importante force expéditionnaire envoyée de Hollande et comportant les différentes armes et 3 bataillons d'infanterie, 3.185 hommes au total, demeura inutilisée à Batavia, parce que les ordres de La Haye interdisaient de disjoindre ses éléments. La maladie entraîna plus de pertes que n'en auraient provoquées les rebelles ⁽²⁾.

Le pays au surplus était des plus fatigant et des plus accidenté. Qu'on veuille bien se souvenir que dans le centre de l'île de Java, 16 montagnes dépassent 2000 m.

Entre-temps, le système des *bentings* de DE KOCK s'avéra de plus en plus efficace. De gros effectifs javanais se soumirent. Le colonel DE BRON DE VEXELA réussit à

(1) Camps retranchés.

(2) En septembre 1828, cette force expéditionnaire fut dissoute, ses éléments rembarqués, à l'exception des soldats qui acceptèrent, nombreux, un engagement dans les troupes coloniales : *Nederlands Indisch Leger*. Une statistique officielle souligne cependant qu'il n'y en avait plus alors que 1.058 en vie.

surprendre une colonne conduite par les chefs religieux ⁽¹⁾ de DIPO NEGORO et les amena à capituler sans conditions. Le grand chef rebelle prit de plus en plus l'aspect d'un ennemi à bout de forces et d'expédients. La fin approchait. Cependant DIPO exigeait imperturbablement sa reconnaissance officielle de chef religieux pour tout Java.

Mais même à ce moment, alors que tout laissait entrevoir la fin, il convenait de se tenir sur ses gardes et de ne jamais sous-estimer l'ennemi ! Un combat désespéré, livré par SENTOT lui-même — le 30 septembre 1828 — entraîna la défaite totale d'une importante colonne hollandaise, combat au cours duquel tous ceux qui tombèrent aux mains de l'ennemi, même les femmes des soldats indigènes, eurent la tête tranchée.

Ce ne fut là pourtant qu'un épisode à l'avantage des rebelles, suivi aussitôt de défaites répétées. SENTOT passe aux Hollandais et prend lui-même les armes contre DIPO. La mère et la fille du prince tombent aux mains du major d'ERREMBALD DE DUDZEELE. La tête de DIPO NEGORO est mise à prix. Le 9 février 1830, il se rend au colonel CLERENS. Par la suite, il sera exilé à Menade.

C'est ainsi que prend fin cette guerre que certaines relations ont appelée la grande guerre de Java. Elle coûta la vie à 15.000 hommes dont 8.000 Européens et entraîna une dépense de 25 millions de florins. Beaucoup d'officiers et le Général en chef le premier, s'y distinguèrent hautement.

On aurait tort de sous-estimer la valeur des bandes ennemies dans ces guerres de la jungle. Le guerrier malais est courageux, endurant et rusé, et cela à un point qu'un Européen ne peut guère soupçonner. Il est en outre d'une grande dextérité et d'une souplesse toute féline. Les femmes des guerriers les accompagnent en tout temps, chargées des *impedimenta*, et prennent une part active

(1) *Ulama*, ou *imans*, ou docteurs de la loi.

à la lutte. Elles s'y montrent plus impitoyables encore que les hommes.

L'arme caractéristique est le *kris*, poignard à lame serpentante.

« Trois kris complètent le grand costume de guerre des Javanais. L'un lui appartient en propre, l'autre est l'héritage de ses ancêtres ; le dernier le cadeau de noces de son beau-père. Il les porte à la ceinture : deux à hauteur de la poitrine ; le troisième sur le dos » (1).

D'après les annales javanaises, l'usage du *kris* remonterait au commencement du XIV^e siècle.

Tirant un excellent parti des matériaux que la nature met à la portée de ses mains, l'indigène possède mille ruses que le Blanc mettra bien du temps à connaître.

« Souvent il se met à l'affût, se couvre de branches et de feuilles, grimpe en haut d'un arbre, y attache son fusil de manière à pouvoir le manier facilement et le tourner de tous côtés et il attend. Dès qu'une colonne passe, dès que la victime a été choisie, le coup part et l'Indien, se laissant glisser avec une merveilleuse agilité jusqu'à terre, prend la fuite. Pour se préserver contre une attaque de nuit, les indigènes ont leurs *djâgâ molam* (*nachtwakers* ou *verklikkers*, en néerlandais) et voici comment ils se font garder par ces sentinelles improvisées. De gros bâtons de bambou de deux à trois pieds, ouverts à la moitié de la longueur, sont retenus ouverts par un petit bâton d'un demi-pied, auquel est fixée une corde de 40 à 50 pieds de long. Ces bâtons ainsi préparés, la corde bien tendue, sont fixés en terre autour du camp et recouverts de l'herbe du sol. Dès qu'on touche à ces cordes invisibles, les deux parties de bambou s'entrechoquent avec assez de force, produisant un coup sec qu'on entend à une grande distance et l'éveil est donné. D'autres fois, ils tendent dans l'*âlang-âlang*, au travers des chemins et des sentiers par lesquels l'ennemi peut venir, des cordes d'une longueur de 100 à 200 pieds. Cachés à l'un des bouts, les Indiens déchargent leurs fusils dans la direction de la corde dès que son oscillement révèle le passage de l'ennemi, et s'enfuient aussitôt... » (2).

De toute évidence aussi, l'empoisonnement des sour-

(1) A. J. A. GERLACH, *op. cit.*, p. 111.

(2) VERMEULEN KRIEGER, cité par A. J. A. GERLACH, *op. cit.*, p. 279.

ces, des rivières, de riz destiné au ravitaillement, figurera en bonne place parmi les moyens de défense.

* * *

La guerre à Java était à peine terminée que des troubles se firent jour à Sumatra. Une première rébellion, assez tôt soumise, fut suivie d'une seconde, au début de laquelle toute la garnison d'une redoute fut massacrée, commandant en tête. Ce dernier portait le nom de WAU-TIER. Dans le temps, nous ne sommes guère éloignés de la Révolution belge et une gravure nous montre des soldats coloniaux de l'époque, coiffés du chapeau qui plus tard distingua de manière si spéciale les Carabiniers belges. Le contexte explique d'ailleurs qu'il s'agit de « chasseurs ».

Un chef particulièrement courageux mena cette campagne : le lieutenant-colonel VERMEULEN-KRIEGER, qui avait pris part à la retraite de Russie, en 1812. A ses dires, les privations subies par les troupes hollandaises et les dangers qu'elles coururent à Sumatra, en 1833, furent pires que les épreuves de la Bérésina. Nous y retrouvons les fanatiques et sanguinaires *Padris*. Les uns après les autres, les *bentings* éloignés tombent aux mains des assaillants, les petites colonnes en retraite, dont les effectifs ne comptent qu'une proportion réduite d'armes à feu, sont poursuivies, tombent dans des embuscades et sont passées au fil du *kris*.

Il fallut trois années pour reprendre le dessus et mener la lutte à bonne fin.

Là aussi la maladie entraîna plus de pertes encore que les faits de guerre, au cours desquels pourtant les tueries furent fréquentes. Un texte reflète typiquement les connaissances médicales du moment : « Des fièvres pernicieuses continuèrent de sévir ; elles étaient causées par les vapeurs nocives qui sourdaient du sol humide ».

Ajoutons encore à ce sujet qu'en 1821, lors de la terrible épidémie de choléra, le général MERCUS DE KOCK signalait que les indigènes mouraient par centaines. Les Hollandais aussi tombaient foudroyés par l'épouvantable maladie, les casernes étaient à demi peuplées de morts, le service ne s'y faisait plus. Les médecins militaires avaient ordonné de placer dans les chambres de la troupe des tonnelets d'arac, où les hommes étaient libres de boire à volonté.

* * *

D'autres expéditions vont se succéder à Sumatra, dans les « *Bovenlanden* », et surtout contre Atjeh. Déjà, à cette époque — 1834 —, les brigands et les pirates de la pointe septentrionale de l'immense île s'attaquent aux navires européens et américains. Sur le sol ferme, ils se défendent contre toute incursion dans leurs repaires. Le gouvernement, dès les débuts et à l'encontre de ses officiers, se montrera beaucoup trop accommodant ; aussi la lutte sera-t-elle doublement dure quand enfin, quarante ans plus tard, on s'y verra contraint.

* * *

A mesure que les années passent, les troupes coloniales néerlandaises s'étofferont de plus en plus d'effectifs indigènes. Nous pensons le moment venu de citer un avis du major DE PETIT, avis exprimé dans un livre auquel plus tard nous aurons souvent à recourir.

« Il y a, dit cet auteur, — qui écrit dans la seconde moitié du siècle, — il y a les soldats indigènes, mahométans ou païens, originaires de différentes parties de l'Archipel. Ils sont réunis en compagnies et incorporés avec les compagnies européennes dans les mêmes bataillons, les compagnies indigènes comportant dans leurs cadres 8 Européens. Les Amboinaïens en constituent l'essentiel. Ils sont originaires des îles Moluques et sont tous chrétiens (1).

(1) Ils avaient été convertis en masse, à leur demande, sous le régime du maréchal DAENDELS (1810). E. CRUYPLANTS, *op. cit.*, p. 80.

» En général, le soldat indigène, de quelqu'origine qu'il soit, doit être conduit avec beaucoup de tact et de bienveillance. Car si la douceur et le dévouement forment le fond de son caractère, il est vindicatif et ne pardonne pas les insultes graves et les mauvais traitements. En pareille circonstance souvent, l'opium aidant, il peut se laisser entraîner à des actes de vengeance terribles, confondant alors, dans ses sanglantes représailles de forcené, innocents et coupables » (1).

* * *

L'année 1846 nous fait débarquer dans la si souriante île de Bali. Là, comme en bien des endroits, les princes foulent aux pieds les accords conclus avec la puissance européenne et honnissent le drapeau hollandais.

D'une étendue de 5.878 km² et comptant 700.000 habitants, l'île presque toute entière fait cause commune contre les Blancs.

Un premier corps expéditionnaire sera constitué, comptant 109 officiers et 2.265 troupes, dont seulement 775 Européens.

Mais la très grande chaleur, le caractère très accidenté du pays, la supériorité numérique des Balinais, leur grande habileté à se défiler, à se servir du couvert, à cacher leurs mouvements et leurs retranchements parfaitement organisés, entraîneront dès l'abord de très lourdes pertes pour les assaillants.

Nous retrouvons sur ce théâtre de guerre tous les héros des campagnes antérieures : MICHIELS, DE BRON DE VEXELA, DE BRAUW.

Et à nouveau, il faudra conquérir une à une les forteresses parfaitement défendues des insulaires ; forteresses aux murs élevés et résistants, entourées de fossés profonds et comportant des lignes de défenses successives, intérieures, garnies d'innombrables défenseurs.

(1) DE PETIT, La guerre dans la Vallée d'Atchin.

Les états d'effectifs font toujours une nette distinction entre les Amboinais, Madurais, etc., qu'ils assimilent aux combattants européens, et le tout-venant autochtone (GERLACH).

Comme ce fut fréquemment le cas, les chefs payèrent bravement de leur personne et le général A. V. MICHIELS, commandant en chef, perdit lui-même la vie, à la suite d'une blessure encourue au cours d'un corps à corps nocturne.

Ce n'est qu'en 1849 et après 3 expéditions successives que la lutte sur Bali prendra fin. Une fois de plus les troupes, qui y prirent part et souffrirent cruellement, méritèrent les plus grands éloges, concrétisés dans un ordre du jour solennel, signé du dernier commandant en chef expéditionnaire : le lieutenant-général, duc BERNARD DE SAXE WEIMAR.

Il est souligné que « la conquête de la forte ligne de défense de Djaga Rega, dont à l'exception de la 3^e redoute, tous les ouvrages étaient également solides, tant au front de bandière qu'au front de gorge, constitue une des plus belles pages du glorieux historique des faits d'armes de l'armée des Indes » (1).

Il est évidemment permis de se demander — compte tenu de l'esprit du moment — si les colonisateurs hollandais ne manquèrent pas de souplesse, ne perdirent pas trop aisément de vue, en bien des occasions, les besoins, les coutumes, les traditions, la religion même des autochtones, et cela d'autant plus que l'archipel si morcelé est peuplé d'une grande variété de groupes ethniques dissemblables ; on peut se poser la question si trop souvent les Blancs ne heurtèrent pas trop délibérément les goûts, les aspirations, les convictions de leurs administrés. Mais tout en nous posant ces questions, il nous faut nous demander si, dans les mêmes circonstances d'époque et de lieu, nous eussions agi avec plus de tact ou de circonspection. Dans le cas pourtant très particulier de la gracieuse et jolie île de Bali, il est pour le moins piquant de souligner ce qui se passe aujourd'hui.

(1) C. L. KEPPER, *Wapenfeiten*, p. 222.

D'une revue française aussi joliment illustrée que bien documentée, nous extrayons les passages que voici ⁽¹⁾ :

« Bali est une petite île, grande comme les deux tiers de la Corse. Ses habitants (un peu plus de 1.500.000 âmes) sont réputés pour la dignité de leur comportement, leur intelligence et leur beauté physique. Ses paysages donnent une idée du Paradis terrestre. Les plaines sont une mosaïque de rizières fertiles, de forme rectangulaire, et colorées de toutes les nuances de vert. Les collines descendent en terrasses vers de petits amphithéâtres. De gradin en gradin, l'eau ruisselle le long de canalisations de bambou d'une construction très ingénieuse. Ces collines sont creusées de tunnels sinueux, longs parfois de plusieurs kilomètres, qui ont permis, depuis des siècles, de conduire l'eau vers les endroits où elle manquait. Les routes serpentent entre les rizières inondées, l'eau reflète la procession des nuages et les cônes volcaniques de l'île. Les rues des villages sont bordées de murs en torchis peints à la chaux et agrémentés de paille de riz laissant voir parfois le couronnement d'une petite pagode. L'île est parsemée d'innombrables temples ».

L'auteur souligne par ailleurs combien les mœurs sont simples, communautaires, imprégnées de magie.

L'expérience aidant et la science acquise amenant une harmonieuse compréhension, les Hollandais avaient fini par faire excellent ménage avec ces insulaires, chez qui les arts de la sculpture, de la ciselure, la chorégraphie surtout, sont hautement en honneur.

Aujourd'hui les maîtres de Djokdjakarta s'en prennent brutalement à l'ordre établi et aux mœurs de ces gens délicats :

« Cependant même Bali n'arrive pas à résister à la pression de notre monde qui se rétrécit de jour en jour. Lentement, impitoyablement, l'île voit apparaître des réformes. Certains de ses aspects, des plus beaux et des plus aimables, ont déjà succombé. D'autres disparaîtront probablement dans les années à venir. Le contact extérieur a déjà fait une brèche profonde dans le charme simple et logique de la vie.

» Au pouvoir, l'ancienne aristocratie dirigeante est remplacée peu à

(1) *Réalités*. Février 1954, p. 78. — L'île enchantée de Bali, par TIBOR MENEZ.

peu par de jeunes fonctionnaires indonésiens d'un nationalisme passionné. Pour juger des avantages ou des inconvénients de leur île, ils appliquent la seule mesure de la technologie occidentale ou de la notion occidentale du « progrès » et sont décidés à faire de Bali un centre « moderne » et « éclairé ». Les poitrines nues ne sont plus admises — par décence. Les danses, exécutées autrefois dans les cours solitaires des temples, sont organisées désormais pour les touristes. Les artistes commencent à remplacer leur style propre par celui des modèles d'importation. Les chefs-d'œuvre d'autrefois deviennent de plus en plus rares, et l'on découpe dans le bois de la camelote de série pour les touristes. La jeunesse s'habitue aux articles d'importation. Mais ces articles coûtent de l'argent. Pour acheter des stylos et des objets de pacotille en matière plastique, on abandonne les vieilles coutumes pour des occupations rémunératrices. Les Balinais apprennent peu à peu toutes les roueries qui inciteront les étrangers à se séparer de leur argent. Le turban d'autrefois fait place à la casquette noire des nationalistes. Le commerce, les journaux, le cinéma, les missionnaires et les touristes leur apportent chacun son évangile particulier, et l'existence spontanée du pays risque de s'effriter pour faire place à une synthèse d'activités plus lucratives ».

De toute évidence, il résulte de ce témoignage que sous le régime européen, les autochtones étaient bien plus libres qu'aujourd'hui de se livrer à leurs arts ou aux occupations de leur choix.

* * *

A partir de 1848, l'Autorité aura de graves soucis du côté des Chinois pirates de Bornéo et une lutte devra être entreprise pour les mettre à la raison.

Peu après un nouveau soulèvement surgira à Sumatra — dans les *Palembangse bovenlanden*. Un héros de Bali, le colonel DE BRAUW, résident civil de ce district, rétablira l'ordre et la paix. Mais à côté des lourdes pertes infligées aux Hollandais par les insurgés dans ce pays particulièrement accidenté, le choléra asiatique entraînera lui aussi des morts par centaines. En 1852, on croit la lutte terminée ; mais le chef rebelle reprend le maquis

et ce ne sera que dans le courant de 1856 qu'enfin il se rendra.

La paix à Sumatra n'était pas encore rétablie qu'à nouveau les pirates de Bornéo font parler d'eux. Bornéo n'est alors encore qu'une terre en friche peu connue et moins encore exploitée, couverte de riches forêts :

« Ni plume, ni pinceau ne serait en mesure de rendre le spectacle impressionnant et la sauvage beauté de cette nature tropicale. La végétation y atteint une intensité et une richesse dont on ne peut se faire une idée » (1).

Cette citation se poursuit qui nous décrit une nature en tout pareille, quant à la faune et la flore, à la forêt primaire de l'Afrique centrale.

Dans ce cadre luxuriant, où l'Européen n'a pour ainsi dire pas encore pris pied, en tout cas du point de vue économique, les indigènes sont entièrement sous la domination des Chinois qui les exploitent honteusement. Ceux-ci sont groupés en petites républiques indépendantes. Celles-ci possédaient des points fortifiés et étaient d'ailleurs fréquemment en lutte entre elles.

Ils refusèrent bientôt de se soumettre aux opérations de contrôle sur la fraude maritime et entrèrent en conflit ouvert avec la marine de guerre. Leur mise à la raison s'opéra assez rapidement ; mais non sans pertes. Le commandant du 1^{er} corps expéditionnaire, le capitaine SORG, y perdit la vie. Il n'empêche que des colonies chinoises isolées continuèrent la lutte, chacune pour son propre compte et à nouveau il fallut vaincre tous les obstacles qu'élevaient à la fois la nature et l'ennemi. Si à Sumatra les vallées profondes étaient obstruées par des *bentings* bien défilés et bien défendus, à Bornéo il fallait que les unités de débarquement se fraient un chemin dans les embouchures des rivières, barrées de

(1) Citation de A. J. A. GERLACH dans l'ouvrage *Wapenfeiten* de G. L. KEPPEN, p. 231.

chaînes, tandis que les troupes devaient s'ouvrir un passage dans la forêt, dans les marais, sous la pluie battante et les pieds dans l'argile et la boue (1).

Telle avait été la duplicité et l'insolence des Chinois, que le dernier commandant des troupes chargées de les soumettre, le colonel ANDRESEN, dut leur infliger une cruelle humiliation. Lors de la prise du chef-lieu, Montrado, après que les principaux rebelles se fussent rendus, les troupes néerlandaises défilèrent à travers la ville tenant les notables chinois prisonniers et vêtus de blanc entre les unités armées, tandis que la population chinoise formait deux haies de gens à genoux, baissant la tête devant les vainqueurs.

Et pourtant, après la prise du chef-lieu, d'autres soulèvements sporadiques des Chinois eurent encore lieu, qui prolongèrent en fait la lutte jusqu'en 1856. Mais cette fois la population autochtone elle-même se rangea unanimement aux côtés des troupes européennes.

* * *

Les autocrates indonésiens d'aujourd'hui font grand état d'une nation indonésienne. Celle-ci n'a cependant jamais existé que dans leur esprit. C'est l'infini morcellement des possessions hollandaises de l'Extrême-Orient en archipels, en îles, en principautés nettement distinctes, nettement indépendantes l'une vis-à-vis de l'autre et très souvent hostiles entre elles, qui a suscité, tout au long du XIX^e s., une somme si variée de soucis et de déboires aux occupants européens ; mais c'est aussi cette disparité complète et ce manque absolu d'harmonie et d'entente, entre toutes ces îles et tous ces sultanats, qui permit aux Hollandais de les mettre à la raison, au fur

(1) Il est bon de se rappeler que la superficie totale de Bornéo dépasse 750.000 km², presque un tiers du Congo belge. La partie hollandaise s'étendait sur 534.000 km².

et à mesure, chaque fois que l'un d'entre eux faisait mine de refuser le joug. Un joug au surplus pas bien lourd à porter, puisque les potentats locaux, tant qu'ils s'arrangeaient avec la lointaine Batavia, conservaient tous leurs pouvoirs, tous leurs privilèges et tout leur prestige.

Ainsi, en 1857, de nouvelles difficultés surgissent à Célèbes, dans l'important royaume de Boni, sur la presque-île sud-occidentale de l'île.

Les Princes vont jusqu'à humilier, outrager en public les représentants du Gouvernement et les Missionnaires. En manière de persiflage, ils ont adopté un procédé inattendu, mais parfaitement insolent. Les embarcations, qui sillonnent les eaux de Boni, prennent l'habitude de s'orner d'un pavillon aux couleurs hollandaises inversées ; et les autorités gouvernementales ayant fait entendre une protestation, Boni décide tout bonnement et officiellement que les trois couleurs hollandaises seront dorénavant arborées à *l'envers* à la poupe des bâtiments et que d'ailleurs personne n'a à se préoccuper de la façon dont le royaume de Boni juge bon d'arborer un drapeau dans ses eaux territoriales !

De plus, Boni rejetait le traité signé — nous l'avons vu — en 1824, renouvelant la vieille convention de 1667.

Après l'habituelle période de tergiversations, le Gouvernement décida d'entamer les opérations de guerre afin de mettre les Boniens à la raison. Une force importante opérera un débarquement réussi ; mais, à peine le gros est-il à terre, que le commandant en chef, général STEINMETZ, est atteint d'une balle et doit être évacué. Le commandement passe au colonel WALESON. Des combats importants furent livrés, au cours desquels la cavalerie de Boni joua un rôle non négligeable, contraignant les Hollandais à se former en carré ; mais le feu des derniers nommés eut raison de la témérité des assaillants et bientôt la capitale, Badjoa, tomba entre les

ainsi des troupes gouvernementales. Leur chef décida sagement de les installer sur une hauteur voisine de la ville ; mais celle-ci était évacuée et des soldats en maraude entamèrent de la piller, tandis que le roitelet voisin, de Goa, jugea bon de saisir cette occasion de se venger d'anciennes offenses et souilla la mosquée des Boniens en même temps qu'il achevait le pillage et incendiait les *kampongs* du voisinage.

De tels procédés devaient nécessairement différer la soumission des rebelles.

A dater de ce moment, la maladie décimera dangereusement les troupes hollandaises. Le commissaire civil accompagnant les troupes fut victime d'une attaque d'apoplexie. A son sujet, un rapport relatif à l'organisation de cette expédition de Boni, en 1859-60, souligne en effet que l'autorité fut partagée entre un commandant militaire et un dignitaire civil : « une faute du gouvernement des Indes qui ne demeura jamais impunie ».

En moins de deux mois de temps, 22 officiers et 420 subalternes Européens avaient dû être évacués ; les dix derniers jours de cette période, 17 hommes périrent du choléra. Alors que les opérations avaient débuté en février, dès le mois d'avril il fallut se rendre à l'évidence que le peu de soldats valides était trop épuisé pour entreprendre des opérations vers l'intérieur, comme le prescrivent bientôt les ordres venus de l'échelon supérieur.

En résumé, les survivants de l'expédition furent embarqués, tandis que d'importants postes fortifiés recevaient une garnison relativement modeste. La chose pouvait se justifier, les issues de Boni du côté de la mer étant occupées ; mais les Boniens en profitèrent pour rallier bien des voisins à leur cause. On procéda donc à la mise au point d'une seconde expédition, sous les ordres, celle-là, du général VAN SWIETEN. Celui-ci exigea avec raison qu'en cas de divergence de vues avec le commissaire civil, l'autorité militaire aurait le droit de décision.

Nous ne croyons pas devoir détailler ici les effectifs de cette expédition, mais signalons au passage qu'une compagnie d'Africains (du 4^e bataillon) y prenait part. C'étaient des Nègres en provenance des comptoirs hollandais de la côte de Guinée.

Cette seconde expédition fut conduite avec beaucoup d'énergie et de célérité par un chef de premier plan. Il évita de morceler ses effectifs ; il leur inspira un dynamisme qui les fit avancer vite et répandit de la sorte la terreur chez l'ennemi.

Le général VAN SWIETEN s'attacha dès l'abord à calmer les appréhensions et à s'attirer la confiance de la population civile, aussi ses troupes coururent-elles de victoire en victoire, entraînant au fur et à mesure la soumission des *kampongs*. Le souci du chef était alors de les protéger contre les exactions possibles de ses hommes, en particulier des auxiliaires indigènes. Ces procédés humains et la tactique mise en honneur lui assurèrent le succès. Bientôt, il jugea le moment venu de lancer aux notables de Boni une proclamation les engageant à se soumettre.

Il n'en fallut pas moins continuer la progression jusqu'à ce que les derniers retranchements des Boniens, en pays très accidenté, ceux-là, tombassent aux mains des troupes européennes ; mais bientôt les notables s'inclinèrent et le général VAN SWIETEN put exprimer « à tous ses frères d'armes, du plus bas au plus élevé, sa haute satisfaction pour le dévouement et le courage dont ils ont fait preuve... ».

Les emblèmes du pouvoir, qui avaient été sauvés et cachés, furent livrés aux vainqueurs ; ce qui devait faciliter l'élection d'un nouveau roi. Le chef européen montra là aussi le respect qu'il avait des traditions et de l'honneur des populations de l'île.

Il alla même jusqu'à accorder une subvention pour la reconstruction de la grande mosquée, si malencontreusement incendiée lors de la première expédition.

Même l'état de santé des troupes se ressentit heureusement de la manière dont le chef avait compris sa mission et les pertes furent en proportion inverse de la rapidité de la marche et demeurèrent minimales en raison de l'esprit de décision qui présida aux opérations : 49 Européens seulement y laissèrent la vie.

* * *

La dure expédition de Boni n'appartenait pas encore au passé que des troubles sérieux éclataient à Bandjermassin, dans l'île de Bornéo, en raison de complications successorales dans la dynastie locale.

Décrire cette nouvelle campagne nous conduirait bien loin : elle dura de 1859 jusqu'en 1863. Plus de deux cents officiers et troupes tombèrent là au champ d'honneur ; 800 furent blessés au combat.

Deux constatations s'imposent à cette occasion. Les troubles qui furent à l'origine du conflit n'auraient jamais éclaté si le résident civil de Bandjermassin ne s'était laissé circonvenir par les prétendants et lorsque, après quatre années de luttes ininterrompues, le commandant en chef des forces expéditionnaires, le très énergique et très capable lieutenant-colonel VERSPIJCK, eut fini de mettre les rebelles à la raison, l'autorité civile de Batavia eut la malencontreuse idée de vouloir installer sur le trône, si longtemps contesté, un homme qui avait pactisé avec la rébellion contre les Hollandais. Le colonel VERSPIJCK, à qui fut infligée l'injure de lui donner tort en présence même de cet homme douteux et à qui on voulut imposer de l'introniser lui-même en toute solennité, n'eut que la ressource d'adresser une requête au Roi demandant d'être déchargé de son commandement.

Dans ces guerres des Indes, éclate d'ailleurs à tous moments la duplicité des meneurs indigènes. Le plus

souvent ce sont des Mahométans qui surexcitent les sentiments profondément superstitieux de leurs populations. Jamais ils ne respectent vis-à-vis des Européens la parole donnée. Le chef de guerre indigène — LEHMAN — par deux fois se rendra à la discrétion des vainqueurs et par deux fois abusera de leur mansuétude et reprendra le sentier de la guerre.

De soi-disant alliés sont reçus sur une unité de la marine ancrée dans la rivière à Lontontouor, les gens de leur suite ont la bouche pleine d'eau et, à la dérobée, la crachent dans les lumières des bouches à feu pour qu'on ne puisse plus amorcer celles-ci. Puis, à un signal donné, le sultan et ses familiers se jettent sur les officiers qui les ont accueillis et tout l'équipage est assassiné avec l'aide des indigènes dont les canots se sont en toute hâte approchés du petit vapeur. Au surplus, le nom de ce dernier, « *de Onrust* » n'avait-il rien de rassurant ⁽¹⁾.

Un vieux saint homme — un *hadji* — fier d'avoir jadis accompli le pèlerinage — est mourant dans sa case, au moment où les troupes victorieuses envahissent son *kampung*. Il a pris une large part dans les manœuvres d'excitation qui ont fait courir les indigènes aux armes ; mais en raison de son âge et de son état de santé, le lieutenant hollandais qui l'a fait prisonnier veut le traiter avec égards et le transporter en lieu sûr. Au moment propice, le vieillard récite un verset convenu du Coran — c'est le signal d'*amok* — et tous ses familiers, femmes comprises, se ruent sur ceux qui s'apprêtaient à les escorter. Il s'ensuit une tuerie où tous les gens du saint homme perdent la vie et lui aussi ; mais le lieutenant hollandais et plusieurs de ses soldats payent de même du prix de leur vie un trop grand souci d'égards.

Sans doute est-ce ici le moment de citer les paroles prononcées par le major DE PETIT en une autre occasion :

⁽¹⁾ « *De Onrust* », en souvenir sans doute d'un ancien ouvrage fortifié, détruit jadis par les Anglais sous RAFFLES, dans l'île de Poulou Kappal.

« La substitution prématurée, surtout, de l'administration civile au régime purement militaire, dans une contrée à peine conquise, sur un territoire encore tout imprégné de sang, cette hâte intempestive de placer le fonctionnaire civil à côté et au-dessus de l'autorité militaire, cette faute que l'histoire des conquêtes d'outre-mer a eu à condamner si souvent — qu'on pense à l'Algérie et au Tonkin —, on la retrouverait ici, et à Atchin comme ailleurs, elle a reçu le même châti-ment.

» Presque partout dans les affaires coloniales, l'administration s'est trop pressée de voir l'épée céder la place à la plume ; mais presque toujours aussi les gouvernements ont dû reconnaître à leurs dépens ce qu'il en coûte de ne pas attendre l'achèvement complet de l'œuvre militaire ».

* * *

Après les événements auxquels nous avons fait allusion en dernier lieu, l'attention des autorités coloniales dut se fixer plus particulièrement sur l'état d'esprit des Mahométans, qui faisaient de plus en plus preuve de sentiments hostiles.

Le Gouvernement, alerté, décida un renforcement des troupes coloniales et cela d'autant plus qu'au cours des dernières années les diverses expéditions militaires avaient entraîné des pertes d'effectifs fort sensibles. On recourut notamment à l'engagement d'un fort contingent suisse. Bientôt se révéla le danger suscité par ce nouvel élément au sein des troupes. Dans le centre de Java, l'autorité découvrit heureusement à temps une très grave conspiration, réduite aussitôt à néant ; ce qui entraîna la suppression définitive de tout engagement de Suisses.

Dans ce temps, heureusement, les interventions nécessaires furent d'envergure restreinte. Elles se situent à Sumatra ; sur les côtes infestées de pirates de Boni ; dans la partie occidentale de Bornéo. Une force plus importante dut être envoyée de Batavia, en 1865, vers le nord de Sumatra, sur la côte du détroit de Malacca. L'effet imposant de cette expédition entraîna la soumis-

sion quasi immédiate des populations en cause qui renièrent elles-mêmes leur sultan. Ailleurs encore ce sont les esclavagistes et les voleurs d'enfants qu'il importe de combattre. Puis de nouveau, c'est le pays de Palembang qui retient l'attention générale. Là aussi l'autorité dépêche une colonne relativement importante sous les ordres du major HEILIGERS. Les opérations allaient bon train ; plusieurs fortifications des rebelles étaient tombées entre les mains des Hollandais quand un soir, au bivouac, le major est touché soudain d'un coup de feu en pleine poitrine. Un seul indigène s'était, à la faveur de l'obscurité, glissé jusque dans le camp et avait de la sorte surpris le chef.

Ceci et d'autres faits qu'il nous a déjà été donné de citer montrent combien, au cours de ces campagnes coloniales, les chefs et la troupe devaient être constamment sur leurs gardes et combien l'ennemi, même doté d'armes sommaires, pouvait, grâce à la ruse et au parti qu'il savait tirer du couvert, se montrer dangereux et agressif.

Et ici l'autorité civile donna, en dépit de pareils avertissements, une preuve nouvelle de son manque de vigilance et de son excessive confiance. On interrompit trop tôt la mise à la raison des rebelles. Or, les populations étaient mécontentes de la suppression de l'esclavage. A peine les troupes avaient-elles quitté le terrain des hostilités, que les gens de Pasoumah-Lebar recoururent à nouveau aux armes et leur mise à la raison ne fut pas obtenue sans peine.

En 1868, des troubles éclatent à Célèbes pour une question de contributions des princes. D'autres difficultés se font jour à Bouleleng, sur l'île de Bali, et ainsi les années se succèdent qui toutes amènent au gouverneur général de Batavia leur somme d'inquiétudes et de soucis. Jamais toutefois, la rébellion d'une population donnée ne suscitera par voie de contagion l'incendie chez ses

voisines. Souvent au contraire, comme ce fut le cas, ici, à Bali, les *radja's* des environs du foyer d'insurrection se rangèrent aux côtés des Européens pour amener les rebelles à récipiscence.

La capitulation des gens de DENTJAREK à Bali, fut emportée après la désignation, comme chef de l'expédition, du colonel DE BRABANT, un chef particulièrement énergique, à l'irrésistible esprit offensif, qui bousculant toute résistance sur son passage, se mit en tête de forcer lui-même le chef rebelle dans son repaire de Bandjar. Cette expédition est citée comme une des plus rapides et des plus efficaces qui aient jamais été entreprises et le résultat naturel en fut un total de pertes extrêmement réduit et uniquement occasionné par le feu ennemi. La maladie n'avait pas eu le temps de s'insinuer dans les rangs.

Les dures et coûteuses campagnes dont nous avons si sommairement rendu compte, ne rendant au passage qu'un trop discret hommage à tous ces braves qui sacrifièrent à ces tâches ingrates leur vie ou leur santé, ces campagnes si nombreuses, conduites dans des circonstances toujours difficiles contre des ennemis susceptibles de bien se défendre et entreprises trop souvent avec un appui matériel et moral trop âprement mesuré, vont se trouver rejetées dans l'ombre par la véritable guerre qui surgira bientôt à l'extrémité septentrionale de Sumatra.

Plus d'une fois déjà il nous a fallu citer l'immense île, grande comme deux fois l'Angleterre et l'Écosse réunies (1). Cette fois, c'est la pointe extrême, orientée vers le golfe du Bengale, qui longtemps va retenir toute notre attention. Le nom de ce territoire a varié suivant les époques et les écrits. A présent l'orthographe s'en est fixée, en hollandais : Atjeh ; mais pour la facilité de notre exposé, nous préférons lui conserver, en français, la forme *Atchin*, qu'utilise un historiographe, le major

(1) Sumatra est la cinquième grande île du monde. Elle se classe après le Groenland, Bornéo, la Nouvelle-Guinée et Madagascar.

W. L. DE PETIT. Officier supérieur de l'armée des Indes, chevalier de la Légion d'Honneur, cet auteur a fait paraître, en français, une excellente page d'histoire coloniale sur la conquête de la vallée d'Atchin. Cette graphie nous offre à tout le moins l'avantage d'un qualificatif : *atchinois*.

Tout au long de l'histoire des Indes extrême-orientales, le royaume d'Atchin a connu des fortunes diverses : puissant et étendu à une époque donnée, périliclitant et réduit la décade d'après. Musulman toujours, il doit ses périodes de contestable grandeur aux bénéfices de la piraterie ou des incursions chez ses voisins. Dans ses déprédations, poussées jusque bien loin hors des eaux du détroit de Malacca, il ne fera nulle distinction entre Européens ou Jaunes, entre Malais mêmes, et les gens du Prophète seront tout aussi bien ses victimes que les chrétiens ou les Hindous. La bannière verte et le croissant ne seront un signe de ralliement que lorsqu'il s'agira de courir sus aux Hollandais.

Dans les derniers temps de la domination anglaise, l'entente avait été assez profitable entre Batavia et Atchin et le commerce fructueux. Et si partout les Hollandais eurent des difficultés à obtenir des représentants de Sa Majesté britannique qu'ils leur recédassent le terrain, en Atchin, ce fut chose proprement impossible.

Le représentant du pouvoir britannique, lord RAFFLES ⁽¹⁾, avait lui-même mis les bâtons dans les roues en forçant les Hollandais à signer un traité avec les Atchinois, traité dans lequel ils reconnaissaient l'indépendance complète du petit royaume. Or ils s'engageaient dans le même temps, vis-à-vis des Puissances, à le protéger et à faire régner l'ordre et la paix dans ces parages. C'était là un marché de dupes. Et les Atchinois en profitèrent largement, pillant les commerçants de toute couleur qui s'aventuraient chez eux ou sur les côtes.

(1) « RAFFLES (Sir STANFORD RAFFLES, fils de marin, né en mer, expert dès son enfance dans les affaires des colonies N.d.I.A.) nous a fait beaucoup de mal ; c'est lui qui dans les Indes fut notre ennemi le plus implacable ». GERLACH, *op. cit.*, p. 253.

Ils s'en prenaient même aux navires battant pavillon des grandes puissances.

Ils se moquaient parfaitement des représentations qu'on croyait devoir leur faire, eux que les Hollandais avaient reconnus indépendants et libres. Les réclamations tendant à obtenir le remboursement des dommages subis ou le paiement des bateaux volés demeuraient sans écho.

Des décades durant, officiers et résidants civils firent entendre à Batavia qu'il était temps de cesser pareille politique, de mettre à la raison les déprédateurs, de faire céder le sultan, de relever le prestige de la Hollande. Le gouverneur général exposa en vain à La Haye combien une intervention énergique était chose urgente, toujours le gouvernement central poursuit son attitude de fatales tergiversations. Et cela jusqu'au jour où lui parvient l'écho, vrai ou faux, d'un complot fomenté par les Atchinois et qui ne visait à rien moins qu'à faire accepter à Singapour, par les Italiens et les Américains, la souveraineté sur Atchin au détriment des Hollandais.

Cette fois, l'alerte est sérieuse, la coupe a débordé, et le gouvernement de La Haye approuve les mesures militaires édictées par le gouverneur général. Nous sommes en 1873.



LA GUERRE D'ATCHIN

Quiconque se penchera sur l'interminable histoire de la guerre d'Atchin doit inévitablement se poser la question : comment une campagne coloniale, qui se déroula sur un théâtre après tout assez réduit, peut-elle avoir duré aussi longtemps ? Comment une puissance coloniale a-t-elle pu, avec des moyens modernes et efficaces d'intervention, mettre tant de temps à réduire ses adversaires à l'impuissance ⁽¹⁾ ?

Aussi avant d'entamer le récit succinct de cette guerre, devons-nous étudier d'un peu plus près le caractère des Atchinois et nous arrêter déjà à quelques-unes des fautes commises.

Il est assez courant, dans les relations d'entreprises pareilles, que le narrateur européen accable de sarcasmes l'adversaire de couleur, le charge de tous les crimes possibles, à commencer par le premier qui vienne à l'esprit, le crime de trahison ; il est assez normal que l'auteur de pareil récit présente ses troupes sous les dehors les plus corrects et leur fasse faire en toute occasion figure de purs héros. Et toute une littérature veut qu'on ait l'injure facile à l'adresse des « Chleuhs », des « salopards », etc.

Un des écrivains auxquels nous avons recours pour situer ces épisodes dans leur cadre ⁽²⁾, s'attache au contraire à démontrer qu'il y eut de réels héros des deux côtés, comme il y eut de part et d'autre des gens dont la

⁽¹⁾ Un parallèle s'impose d'ailleurs avec les difficultés que rencontra la France, au Tonkin, au temps des *Pavillons-noirs* (1873).

⁽²⁾ ZENTGRAAFF, H. C., Atjeh.

conduite mérita le mépris des leurs. Il précise même que « les Atchinois, hommes et femmes, ont en règle générale combattu brillamment pour ce qui était leur idéal national ou religieux ». Parmi ces combattants, il en est un grand nombre qui eussent fait la fierté de n'importe quel peuple. Et ce serait faire un tort réel à la réputation de l'armée coloniale néerlandaise que de minimiser les hautes qualités de vaillance et l'absolu mépris de la mort dont ses ennemis firent preuve.

Ils firent la guerre, ils la firent totalement et sans merci, à une époque où le mot guerre totale n'avait pas encore été mis en avant et cela pour ce qu'ils considéraient, eux, comme une cause juste et sainte.

Aussi notre auteur peut-il déclarer avec un légitime orgueil :

« Si nous avons pu vaincre ce peuple courageux et indomptable avec ses magnifiques qualités combatives et son inconcevable mépris de la mort, cela est dû aux qualités supérieures de nos hommes, à un meilleur commandement, à la discipline et à l'instruction poussée systématiquement ».

Ces qualités exceptionnelles du combattant atchinois peuvent en partie expliquer la durée de cette guerre. Le nombre de ces combattants, leur parfaite connaissance du pays et la facilité qu'ils avaient de se réfugier dans un quasi impénétrable maquis, après chacun de leurs audacieux coups de main, pourraient également constituer une manière d'explication. Mais ce serait faire trop bon marché du courage surhumain dont sut si souvent faire preuve le soldat européen de l'armée des Indes et, tout autant que lui, son compagnon d'arme indigène.

Ce serait faire fi trop aisément de l'endurance, de l'entraînement dont ces soldats de la Hollande donnèrent tant de preuves et même de leur habilité à user du couvert et à se battre avec l'arme même de leurs adversaires : le *Klewang*. Et, pour souligner davantage l'âpreté

de la lutte, invoquons le chiffre des pertes durant la toute dernière période, alors que la guerre ne faisait plus que traîner pourrait-on dire : de 1890 à 1914, l'armée des Indes compta 7.707 officiers et troupes tués et blessés. Quant aux Atchinois, on estime à 30.000 le chiffre de leurs morts après la fatale période où le Gouvernement substitua le régime civil au salutaire pouvoir militaire, si éclairé et si favorable à l'expansion économique, qu'avait instauré le général VAN DER HEYDEN.

Non, l'explication de cette excessive durée de la guerre d'Atchin tient entièrement dans les atermoiements, les faux calculs du Gouvernement, dans son « négativisme »⁽¹⁾ et dans le fait que le pouvoir civil qui, dans d'autres parties des vastes possessions hollandaises, fit du si bon travail, n'eut pas assez souvent la largeur d'esprit voulue pour comprendre qu'il doit demeurer à l'arrière-plan tant que l'armée n'a pas créé les conditions indispensables à un régime civil définitif. A la veille de la première guerre mondiale, à cause des alternatives de réelle énergie et d'inconcevable pusillanimité, des ressauts de vigueur ou des compromissions avec les rebelles, qui ont caractérisé la conduite de la guerre d'Atjeh, dès ses débuts, ces indispensables conditions de stabilité n'étaient pas encore entièrement réalisées. Trop de fonctionnaires s'étaient immiscés dans les affaires, qui n'avaient pas hésité à abdiquer devant l'Islam ou à subventionner l'ennemi pour qu'il se tint coi.

Une chanson fut longtemps en vogue dans les camps. Elle était l'œuvre du major MACLEOD, mari de MATA HARI, et elle se gaussait du Gouvernement qui avait, à ses frais, transporté à la Mecque, à bord du H. M. « *Curaçao* », le plus redouté des Atchinois d'alors : HABIB ABDOURACHMAN EL ZAHIR, et lui avait dévolu une pension annuelle de 10.000 dollars. L'ironie du chansonnier était, comme bien on pense, teintée d'amertume.

(1) ZENTGRAAFF, *op. cit.*, p. 4.

Ajoutons que, de la Mecque, le « Habib », comme on le nommait familièrement, osa suggérer, pour que la paix puisse intervenir en Atchin, que le Gouvernement (il disait encore : « la Compagnie ») ⁽¹⁾ et tous les Hollandais des Indes embrassent la religion du Prophète. S'ils ne le faisaient pas, ils s'exposaient à être chassés ignominieusement.

Il s'est trouvé un ministre pour répondre naïvement à cette insolence qu'« une sourate du Coran recommande de ne pas exercer de violence au nom de la religion ». Et Habib continua de toucher sa rente et d'engager à distance les chefs et les imans atchinois à poursuivre la résistance vis-à-vis de la « Compagnie ».

Lorsque le Gouvernement, contre toute attente, remplaça le général VAN DER HEYDEN par un gouverneur civil, qui en deux années reperdit tous les avantages précédemment acquis par le ferme pouvoir militaire, il n'ébranla pas seulement la confiance de ses administrés et des populations qui, sous VAN DER HEYDEN, avaient senti renaître la prospérité, en même temps que la tranquillité, mais il procura du même coup une arme dangereuse à l'ennemi même.

Ce dernier avait la plus vive estime pour le vaillant chef militaire qui avait su le tenir en respect : « le Borgne », comme il l'appelait. Aussi, quand ce dernier fut brusquement éloigné du pouvoir, les chefs rebelles en informèrent-ils par lettres les populations en soulignant qu'il fallait voir là la preuve du peu de confiance que l'on pouvait avoir dans la « *Kompeuni* ». Du moment qu'elle traitait avec une pareille désinvolture ceux qui se dévouaient à sa cause, quel sort réserverait-elle aux rebelles à qui prendrait la fantaisie de se soumettre ?

Mais les rebelles ne se soumirent point. Jamais ils ne

(1) « *Kompeuni Belanda* » : la Compagnie Hollandaise. Longtemps les insulaires continuèrent d'appeler ainsi le Pouvoir hollandais, à la manière dont les indigènes du Congo disent « *Bula Matari* ».

firent *mel* (acte de soumission). Bien au contraire, la seule ambition des chefs — et il y eut parmi eux des femmes — ne fut-elle pas toujours de mourir *shabid*, mûr pour le paradis, en combattant pour la gloire d'Allah ? C'est ainsi, en effet, que tombèrent tous les chefs successifs et la lignée en est infinie, jusqu'aux derniers qui veillèrent sur les jours du prince, seul héritier du pouvoir au pays de « Keureutoé ». Ce dernier survivant ⁽¹⁾ tint seul encore le maquis, cinq longues années en pleine jungle, après la mort glorieuse du dernier de ses tenants. Enfin, en 1919, il se rendit et les Hollandais le traitèrent avec de grands égards.

Retenons encore de ce drame que partout où l'Europe se heurte à l'Islam, le conflit devient inévitable et féroce et sans merci la lutte qui s'en suivra. Et soulignons aussi que chez tous ces combattants, où que ce soit, dans l'immense archipel, le fanatisme se doubla d'énormément de superstition.

* * *

Fort enfin de l'accord du gouvernement de La Haye, le gouverneur général déclare la guerre à Atchin le 27 mars 1873 ; le siècle en cours n'en verra pas la fin.

En un mois, une force expéditionnaire relativement importante se trouve rassemblée et embarquée. Elle comportera principalement quatre bataillons d'infanterie de 721 sous-officiers et hommes de troupes chacun. L'un des quatre est de recrutement exclusivement indigène : du *barissan*, de Madura ⁽²⁾. Au total, le corps comptera 168 officiers, dont 140 Européens et 3.198 troupiers dont 1.098 Européens. Il comporte les quatre armes, un service de santé et une intendance.

⁽¹⁾ TOUKOU RADJA SABI.

⁽²⁾ L'île de Madura, le satellite très proche et si peuplé de Java : 2 millions d'habitants, à présent.

Il y a lieu de remarquer qu'un seul bataillon est doté de fusils se chargeant par la culasse (mod. BEAUMONT) ; tous les autres sont d'anciens modèles et nécessitent le mouvement alterné : un rang tire tandis que l'autre recharge ses armes. Les Hollandais ont pour distinguer ces fusils des appellations imagées : *voorladers*, *achterladers*.

Quelques pièces d'artillerie légère sont rayées et tirent l'obus à ogive. Toutes les autres n'utilisent encore que des boulets.

L'ennemi sera armé, lui, de couteaux, de cimeterres, de lances et de nombreuses armes à feu toutes très disparates. Il possède de même une très nombreuse artillerie, mais abondamment variée et vieille et, à défaut de munitions appropriées, on charge ces vétustes bombardes de tous les déchets de pierre et de ferraille qu'on peut trouver. Elles sont souvent plus dangereuses pour ceux qui s'en servent que pour l'adversaire. Les Atchinois, par contre, ont au plus haut point le sens du couvert et de l'embuscade et construisent d'excellents retranchements précédés d'inextricables défenses.

Le commandant du corps expéditionnaire est un vieux soldat courageux, mais taciturne et renfermé : « Un brave et honnête homme, qui tombera en exécutant sa tâche dans des conditions difficiles pour lesquelles il n'était pas fait ». C'est le général KÖHLER, ancien gouverneur militaire de l'ouest de Sumatra.

Les opérations de ce premier corps expéditionnaire vont se dérouler d'étrange façon. Certes, il ne convient pas de consigner ici le détail de tous les événements militaires, de tous les épisodes de cette longue guerre ; mais le déroulement de la première phase est trop fertile en enseignements pour l'esquisser avec une trop sommaire brièveté.

A peine la flotte des transports est-elle sur rade, au large du point de la côte d'Atchin, choisi pour le débar-

quement, que 2 compagnies sont envoyées à terre qu'accompagnent le général même et le commandant en second. Du fait de la surprise, la résistance rencontrée est insignifiante. On pousse une reconnaissance vers l'intérieur, d'autant plus utile qu'on ne connaît absolument rien du pays. On s'assure que le point choisi pour la tête de pont offre bien tous les avantages escomptés, on s'empare même de quelques redoutes tôt abandonnées. Et, ceci fait,... tout le monde rembarque !

Il saute aux yeux que le grand débarquement du surlendemain offrira infiniment plus de difficultés. La mer même, si clémente le premier jour, va se montrer hostile ; quant à l'ennemi, il s'est pleinement ressaisi et parfaitement organisé. Dès l'abord, les pertes cette fois vont être sévères.

Alors qu'il eût suffi, à la première tentative de renforcer l'effectif de la tête de pont et de s'établir solidement dans les retranchements occupés sans coup férir, il va falloir reconquérir ceux-ci sur un ennemi averti et dont l'audace s'est trouvée encouragée. Chez les Européens, cette perte de prestige entraîne un sérieux abandon moral et l'on hésitera à se sacrifier en vain ; chez l'ennemi au contraire, elle entraîne une exaltation du courage et de la détermination à se défendre contre un adversaire aussi hésitant. Cependant, le général KÖHLER se confine dans son mutisme et s'abstient même de mettre son second au courant de ses projets.

Une nouvelle poussée en direction du *Kraton* et à travers un terrain fort difficile, encombré de chicanes, nécessitera de durs combats. Certes la *missigit*, ou grande mosquée d'Atchin, sera prise, mais ce sera au prix de réels sacrifices. Au moment de livrer l'assaut, on s'apercevra que les échelles d'escalade et les crampons n'ont pu suivre. Tout ce matériel avait été embarqué à fond de cale et n'allait pouvoir être déchargé qu'en tout dernier lieu. En attendant, les murs ont 2,5 m de hauteur. Il

n'empêche qu'au soir, l'ouvrage est aux mains des Hollandais, dont certains ont réalisé des prodiges de valeur.

Contre toute attente, une nouvelle fois, on abandonne le terrain conquis et la colonne toute entière retourne au bivouac. Et cela sous l'injustifiable prétexte que la troupe est fatiguée.

Quand deux jours plus tard on décidera de reprendre la progression, on devra tout reconquérir au prix de pertes plus élevées encore.

Telle est au demeurant l'audace des Atchinois, que ce sont eux qui forceront les hommes du général KÖHLER à quitter leur bivouac. Les pluies d'ailleurs y contribuèrent dans une égale mesure. L'unité qui s'attaqua la première à la mosquée fortifiée n'avait pas de fusils à chargement par la culasse : les soldats d'en bas devaient recharger les armes et les passer de main en main à ceux qui escaladaient les échelles. « Il y eut par là fatalement des moments d'interruption dans le feu durant lesquels plus d'un de ces braves soldats tomba criblé de coups ». Quelques volontaires de l'artillerie, non sans risques, apportèrent la solution en jetant à la main des obus amorcés, dans l'intérieur de l'enceinte.

Au prix de pareils actes d'héroïsme, le point fortifié tomba finalement aux mains des assaillants, mais tout aussitôt la résistance reprit à quelques centaines de pas plus loin. « Sur le rapport du chef de l'état-major que la position conquise semblait pouvoir être occupée par l'ensemble des troupes », le général se rendit aux abords de la mosquée et sans crainte aucune s'y montra en terrain découvert. Une balle siffla et le commandant en chef, « frappé en pleine poitrine s'affaissa et rendit le dernier soupir quelques secondes après ».

Quiconque, à la lecture de ce fatal événement, qui priva l'armée coloniale néerlandaise d'un soldat courageux et d'un vaillant officier, conclurait que son second assumerait le commandement et achèverait l'œuvre

en passe d'être terminée : le *Kraton* était en vue, les troupes nombreuses assez et la marine, à portée de canon, assurait un appui rassurant. Il n'en fut rien. Ignorant les intentions de son prédécesseur, le nouveau commandant décida la retraite générale. Il convoqua les chefs aux divers échelons à un conseil de guerre, tenu à bord d'un des navires, lequel conseil de guerre décida, ni plus ni moins, le rembarquement de toutes les troupes et la fin de l'expédition.

Sur 144 officiers combattants, 29 avaient été mis hors de combat dont 6 tués ; la troupe comptait 35 morts et 363 blessés sur un effectif de 3.425.

* * *

De toute évidence, l'autorité ne pouvait rester sur cet échec. Puisque tel avait été le sort de la première expédition, on prendrait son temps pour en organiser une nouvelle qui, elle, saurait mettre définitivement un terme à l'arrogance des Atchinois. On fit venir de Hollande un renfort de 10 capitaines et 70 lieutenants d'infanterie, quelques officiers d'artillerie et du génie, 20 officiers du service de santé et 3.250 troupes dont 250 artilleurs et 100 mineurs sapeurs. Tous souscrivaient un engagement de 6 ans au moins.

Le Roi fit appel aux services du lieutenant-général pensionné VAN SWIETEN, ancien commandant en chef aux Indes, homme d'une expérience consommée et parfait tacticien. A lui seraient dévolus à la fois le titre et la fonction de commandant et de commissaire civil du Gouvernement.

Il organisa son corps en 3 brigades d'une douzaine de demi-bataillons ⁽¹⁾, dont 1 de *barissan*. Le corps comp-

(1) A ce sujet, les Hollandais usent d'une appellation fort commode : *linkerhalf 9de* ou *rechterhalf 2de*. Le bataillon étant considéré « en ligne », il s'agit donc, dans le cas d'un bataillon à 4 compagnies, de la moitié gauche du 9^e, soit 3^e et 4^e compagnies ou de la moitié droite du 2^e, soit 1^e et 2^e compagnies. Le demi-

tait également un escadron de cavalerie et une artillerie assez étoffée. L'effectif total comprenait 8.000 hommes dont, pour l'infanterie seule, qui compta également les « mariniens » du corps de débarquement de la marine : 233 officiers et 6.354 troupes, parmi lesquelles 2.387 Européens, 230 Africains et 460 Amboinains.

Dès l'abord, le commandant en chef fait paraître une instruction défendant sévèrement d'incendier les maisons ou les *kampongs*, sur simple décision personnelle, comme aussi d'entrer en correspondance avec les journaux (1).

La flotte des transports arrive en vue d'Atchin, fin décembre 1873. VAN SWIETEN fera d'emblée preuve de la plus grande habileté. Il exécute deux feintes de débarquement en des endroits inattendus. Dès qu'il pense que l'ennemi a modifié en conséquence ses dispositions défensives, il s'empresse de réaliser et le fait avec le plus grand succès, le débarquement définitif à l'endroit où le corps expéditionnaire avait subi son échec. Cet endroit avait l'avantage d'être ainsi parfaitement connu et un succès remporté sur ce même théâtre devait mieux effacer le souvenir du premier échec et rabattre la jactance des Atchinois. Successivement, les principaux ouvrages barbant la route d'Atchin tombent aux mains des assaillants. Mais leur chef ne s'aventure qu'à coup sûr et en ménageant sa troupe. La première victoire est remportée le 25 décembre, la seconde le 6 janvier ; le 24 janvier, le *Kraton* du Sultan est aux mains des hommes du général VAN SWIETEN. Mais l'engagement a été dur : les défenses

bataillon est l'unité tactique du moment. Remarquons en passant aussi que dans l'Armée hollandaise il s'agit toujours de 1^{ers} lieutenants (à 2 étoiles) et de 2^{es} lieutenants (à une étoile). Le « *onderluitenant* » (sous-lieutenant) n'est pas un grade d'officier, mais un grade intermédiaire au-dessus du rang d'adjudant sous-officier.

(1) Un auteur ajoute ce commentaire : « notre brutale invasion sur le territoire d'un prince jusqu'ici indépendant, devait au moins conserver son caractère d'utilité internationale, c'est-à-dire rester civilisatrice avant tout ». DE PETIT, *op. cit.*, p. 222.

accessoires étant quasi infranchissables ; de 35 bouches à feu, il avait été tiré sur eux.

Le succès est complet, mais non définitif. Les Atchinois, abandonnant leur résidence royale, se rabattent sur l'intérieur où le terrain est accidenté et dense le couvert.

Il est permis de se demander comment des indigènes aussi résolus, aussi courageux que les Atchinois, peuvent abandonner des ouvrages aussi solidement constitués et aussi parfaitement protégés qu'étaient les leurs, sans épuiser tous leurs moyens. Là encore éclate la maîtrise d'un chef comme le général VAN SWIETEN. Certes, il s'agit d'attaquer pareil ouvrage en front et de fixer les défenseurs sur leurs parapets tandis que l'artillerie arrose l'intérieur de l'ouvrage ; mais il importe tout autant de le contourner habilement, sur les deux faces latérales, pour le menacer ensuite sur le front de gorge. Ce que les indigènes redoutent par-dessus tout, c'est d'être encerclés. Ils ne savent que trop bien le sort qu'eux-mêmes réservent à leurs ennemis en pareil cas. Aussi, dès que la menace s'affirme, s'empressent-ils de fuir, abandonnant même leurs armes, leurs munitions, quitte à résister plus outre avec ce qui leur reste de moyens. C'est donc bien à ce résultat qu'il faut viser pour éviter les pertes inutiles tout en s'assurant le succès. Telle était la tactique de VAN SWIETEN. Il y mettait au besoin le temps, mais d'avance il était certain du résultat.

Hélas, si les armes des Atchinois n'avaient pas trop creusé ses troupes cette fois, le choléra par contre y exerça d'épouvantables ravages. Et cela pas seulement de son côté. Le sultan d'Atchin lui-même et son fils aîné, en fuite, y succombèrent, eux aussi.

La population se soumit sur une assez vaste échelle ; mais les notables se réfugièrent dans le maquis où âprement ils poursuivirent la résistance. On put cependant rapatrier le gros des troupes qui furent accueillies avec

enthousiasme à Batavia et dans les autres garnisons. A l'exemple de ce que fit la femme du gouverneur général LOUDON, on garnit de couronnes de verdure les drapeaux victorieux. Des arcs de triomphe ornaient les ports et les artères. Un bulletin de victoire effaça les fâcheux effets de l'échec essuyé lors de la première entreprise.

Mais il importe cependant de remarquer que l'effectif demeuré sur place était trop faible pour assurer la pacification définitive dans la région d'Atchin et les principautés limitrophes.

Dès que l'ennemi se sera ressaisi, le risque augmentera. Et l'audace des rebelles grandira encore lorsqu'ils sauront que les troupes demeurées dans la région ont défensé d'aller les chercher dans leurs repaires.

La guérilla se poursuivra en tout cas des années durant, mettant en sérieux péril les résultats obtenus par l'expédition VAN SWIETEN.

* * *

Durant de longues années, le nord de Sumatra sera loin d'être pacifié, en dépit d'une ligne solide de postes fortifiés, basée sur le réduit de Kota Radja. Celui qui se révélera plus tard être l'âme de la résistance atchinoise porte le titre de TOUKOU (1) et le nom d'OUMAR. Comme tous ses frères du maquis, c'est un farouche adepte de l'Islam, mais de ces adeptes qui ne pratiquent que les règles du Livre qui leur conviennent. Parmi celles-ci, la lutte sans merci contre le Roumi (*Kaphé boudo*: le chien lépreux) en est une qu'ils n'oublient jamais. C'est au surplus un ennemi insaisissable et cruel.

Les communications demeurent précaires, les *bentings* ou fortins isolés restent difficilement accessibles pour le ravitaillement.

(1) Ou TEUKOU ou TENKOU.

« Une végétation des plus sauvage et d'une exubérance extraordinaire, des fourrés impénétrables, formés d'arbustes, de broussailles, de cactus et d'autres plantes épineuses et grimpantes, traversés par de rares sentiers étroits ; de distance en distance les kampongs, groupes d'habitations et de plantations entourés de leurs enclos et de lisières de bambous, ceux-ci fortement enracinés, résistant aux projectiles et formant comme autant de murs de verdure ; à l'entour de ces villages, de petites rizières, enclavées dans les terrains incultes et qu'à l'époque des pluies surtout, on ne pouvait traverser qu'en suivant à la file les petites digues, sous le coup de fusil de l'ennemi caché derrière ses masques de bambou ou dans la profondeur des sombres taillis » (1).

Tel est bien le site où se déroulera cette guérilla mortelle et sans fin.

Pour les troupes, la moindre corvée, même l'enterrement des morts, était accompagnée de coups de feu. Le chef qui commandera la ligne des *bentings*, dont il fut le promoteur, est le très dynamique colonel, puis général PEL. Lui aussi tombera dans l'accomplissement de sa mission.

Pour nous faire une idée des pertes, celles-ci s'élevèrent au cours de l'année 1875 à 957 morts. Il faudra évacuer, pour blessures ou maladie, 5.151 officiers, sous-officiers et troupes. C'est vers ce moment que les écrits signalent pour la première fois l'usage de la quinine !

Peu à peu cependant, les Hollandais étendent leur aire d'occupation ; un glorieux mais coûteux fait d'armes leur assure la prise de Longbattah. Plus tard, ce sera celle de Samalanga. Et toujours on espère que l'ennemi donnera des marques de soumission ; mais tout au contraire, il continuera d'entourer les positions hollandaises d'une ceinture d'ouvrages et de chicanes ingénieusement combinées.

* * *

Vers 1879 cependant, la situation semble quelque peu

(2) DE PETIT, *op. cit.*, p. 237.

plus favorable. Les successeurs du général PEL ont pu achever l'établissement d'un vaste demi-cercle de points fortifiés protégeant la vallée d'Atchin. Quelques principicules font mine de se soumettre. C'est l'instant que choisit le gouverneur général, confiant dans cette situation, pour adresser aux autorités en charge de Sumatra, des recommandations expresses :

« Il faut que la guerre finisse, soit qu'on obtienne la soumission définitive des rebelles, soit que l'ennemi reçoive une telle correction qu'il soit acculé à reconnaître notre incontestable supériorité ».

Mais celui qui prononce ces paroles audacieuses ne se rend pas compte du nombre infini des ennemis, de leur courage résolu, de leur fanatisme religieux, de leur dispersion et de l'immense étendue de l'*hinterland* dans lequel ils peuvent, après chaque coup d'audace, tranquillement s'évanouir.

Il n'empêche que la campagne reprend avec plus d'acuité et déjà on a remporté quelques succès quand à nouveau, en 1880, l'ordre intervient de réduire les effectifs. Et soudain, en dépit des avis formels du général VAN DER HEYDEN, administrateur militaire de la pointe de Sumatra, le gouverneur décide de substituer en Atchin le pouvoir civil à l'autorité militaire. Le commandement a beau faire valoir que pour des années encore « le prestige de la Hollande doit s'appuyer sur les bayonnettes », on renouvelle une fois de plus la faute qui consiste à partager prématurément le pouvoir.

Et cette décision à peine prise, le gouverneur général VAN LANSBERGE, fin de carrière, quitte Batavia pour l'Europe.

* * *

Sept années d'épreuves, de luttes perpétuelles et sans merci, sans que l'ennemi ait jamais fait mine de se soumettre, n'ont rien appris aux autorités civiles et le

gouverneur nouveau-venu est persuadé qu'il va pouvoir gagner les Atchinois par la douceur et la diplomatie.

A peine est-il installé cependant que des bandes de maraudeurs, bientôt mués en véritables bandits, se mettent à battre l'estrade dans la région précédemment pacifiée et où la vie économique avait pleinement repris. On prétend ne leur opposer que la police locale, qui de toute évidence demeure impuissante. On abandonne le contrôle maritime et la contrebande des armes reprend aussitôt toute son activité. Faute d'effectifs aussi, les chefs militaires en sous-ordre doivent abandonner de nombreux ouvrages de la ceinture fortifiée.

Bientôt les bandits constituent des troupes de plus de deux cents hommes, qui ont tout l'air d'unités militaires régulières, mais sont nettement séditieuses.

Aussi, le désappointement et la crainte s'insinuent-ils dans l'élément civil tout entier. Les militaires sont outrés du peu de cas que l'on fait de leurs avis et surtout de tous les sacrifices qu'antérieurement ils ont consentis.

L'audace des rebelles s'étale bientôt au grand jour. Des coups de feu sont tirés sur des postes isolés. Une garnison est attaquée au cimenterre (*Klewang*) et décimée. Une unité de marine essaye une fusillade de la part d'un groupe de pirates. Des villages paisibles sont soumis au pillage et, dans les mosquées reconstruites par les soins des Hollandais, les imans incitent à la guerre sainte et cela en vertu d'une prédiction qui annonce pour 1882 l'expulsion définitive des Infidèles.

Ainsi le feu gagnera à nouveau de proche en proche jusqu'au jour où les hostilités reprendront ouvertement et alors beaucoup de sang sera versé qui eût pu être épargné si le Gouvernement avait fait preuve d'un peu plus de sagesse en même temps que de résolution.

Le gouverneur de Sumatra, PRUYS VAN DER HOEVEN, démissionne, mais refuse de reconnaître ses erreurs. L'avis de ceux qui demeurent aux prises avec des diffi-

cultés plus grandes encore qu'avant, est que : « *het marchanderen had letterlijk niets uitgewerkt* ».

Un nouveau haut fonctionnaire civil, M. LOGING TOBIAS, apportera, lui, toute l'aide qu'il pourra aux chefs militaires. Il saura reconnaître que l'instauration prématurée du pouvoir civil fut une faute grave. Il fait entendre aux princes et aux notables une sévère proclamation du nouveau gouverneur général et il cède le pas au gouverneur militaire, le colonel DEMENIE. Le même jour, 13 septembre 1884, est décrétée la fermeture des ports.

On reprend l'organisation de la ligne des retranchements. Un tramway à vapeur ⁽¹⁾, doublé du téléphone, la parcourera. La base demeure : Kota Radja. Les rebelles n'en seront pas moins actifs et se signaleront par de nombreux attentats.

La situation sanitaire est des plus mauvaises. Le beri-beri est la cause de bien des décès. Une mission médicale composée de médecins de premier plan n'amène pourtant que des constatations insignifiantes. Il faudra doter le soldat de sous-vêtements en flanelle et améliorer l'ordinaire. Le colonel DEMENIE lui-même meurt à la tâche, le 13 décembre 1886.

Son successeur, le général VAN TEYN devra à son tour être évacué. Deux attentats particulièrement graves vont ébranler fortement le moral des populations et celui du gouvernement lui-même. Un navire hollandais est capturé en mer. Le capitaine, blessé, meurt en captivité. Le reste de l'équipage et des passagers servira d'otages. Le 20 juillet 1893, un autre navire sera attaqué en mer par des gens de Pedi, alliés des Atchinois. Il y aura 26 morts et 12 blessés et le navire sera simplement jeté à la côte.

Nous n'en sommes pas moins à la veille d'un nouveau coup de surprise. Le fameux chef rebelle offre de se ran-

(1) Les rebelles ne se feront pas faute de le faire sauter à diverses reprises.

ger au côté des Hollandais, et, contre toute attente, l'autorité en accepte la proposition. On n'ignore cependant pas qu'il a été l'instigateur de tous les crimes, de tous les attentats et des derniers cités notamment. Mais à ce moment, le gouvernement a sur les bras l'affaire de Lombok et peut-être faut-il chercher de ce côté l'explication d'une aussi hasardeuse compromission.

Il est un fait que, dans les premiers temps, l'alliance de TOUKOU OUMAR vaut quelques succès aux troupes européennes. La situation dans son ensemble paraît s'améliorer.

Mais le 29 mars 1896, le rusé TOUKOU repasse à nouveau dans le camp des rebelles et cela, comme par hasard, au moment où l'on vient de lui céder fusils et munitions pour réarmer ses bandes. Le stock ne comprend pas moins de 378 fusils à répétition.

Il semble pourtant que son retour dans le maquis ne lui ait guère porté bonheur. D'une part, ses anciens amis le rejettent et d'autre part, les officiers hollandais se jurent d'avoir raison de lui. Le major JACOB et le lieutenant-colonel VAN HEUTSZ iront le forcer dans son dernier repaire. A partir de ce moment, TOUKOU OUMAR ne sera plus qu'un errant. Le futur général VAN HEUTSZ va d'ailleurs donner à la poursuite des rebelles une impulsion particulièrement énergique et efficace.

Peu à peu, les troupes de campagne vont être remplacées par des groupes de maréchaussées. Ces petites unités de gendarmerie comptent une forte proportion d'indigènes aguerris, très sûrs et très courageux. Elles vont enregistrer d'excellents résultats. Elles sont disséminées dans les *kampongs*, aux points de passage obligés. Elles surveillent toutes les communications, sont perpétuellement en alerte et s'adaptent mieux aux circonstances que les lourdes unités européennes. Elles n'hésitent pourtant pas à organiser, le cas échéant, de véritables opérations.

La ligne des points fortifiés est à nouveau avancée.

En 1897, au lendemain de l'expédition de Lombok, le Gouvernement est bien décidé à mettre un terme à la guerre dans le nord de Sumatra.

Pour y réussir, on va relancer TOUKOU OUMAR, qui s'est réfugié chez le sultan PÉDRI, lui aussi un moment rallié à la cause des Hollandais, puis redétaché. OUMAR est tué dans une escarmouche (1898).

On pourra croire que les hostilités sont terminées et toute la gloire en rejaillit sur le général VAN HEUTSZ. Nombre de petits sultans et de notables font en effet acte de soumission. Mais dans l'épais maquis se cachent toujours les survivants de la famille DI TIRO qui a été à l'origine de la résistance d'Atjeh, qui a proclamé solennellement la guerre sainte ⁽¹⁾ et dont les chefs successifs, revêtus d'un caractère tant religieux que militaire, ont farouchement entretenu dans la population la haine de l'Infidèle. Presque tous succomberont dans la lutte, les armes à la main ; le père recommandant au fils de ne pas désertier le combat ; les femmes poussant les maris et les fils à continuer la lutte.

Toujours la population continuera de leur faire parvenir la contribution du *prang sabil* et les opérations militaires en tout cas dureront longtemps assez pour qu'un nouveau chef militaire, le général VAN DAELLEN, y acquière, par sa vaillance et son obstination, gloire et honneurs.

Alors même que les instances officielles croient la guerre finie (nous sommes déjà engagés bien avant dans le XX^e siècle), les différents Toukous de la *gens*, du clan, maintiennent dans le plus profond de la forêt, des centres actifs de résistance. Toute la population connaît leurs refuges ; mais personne, même sur promesse de récompense, ne dévoilera la retraite des saints hommes, auréolés d'une légende d'invincibilité.

(¹) *prang sabil* = guerre sainte.

C'est, enfin, le lieutenant SCHMIDT, de la maréchaussée, qui organisera le pistage systématique des derniers TOUKOUS DI TIRO.

Et en dépit de difficultés sans nombre, dues au terrain et à l'invincible complicité des populations, il mènera sa tâche à bonne fin. Avec un sens inné de la forêt, sachant parfaitement la langue et connaissant à fond les mœurs et les coutumes du pays, SCHMIDT, à la tête tout au plus d'une ou de deux petites sections de gendarmes indigènes, réussira à dépister les uns après les autres les irréductibles survivants. Le dernier enfin tombera sous ses coups le 3 décembre 1911 (1).

La guerre, rappelons-le, avait débuté en 1873. Ce n'est certes pas à l'Armée des Indes qu'il faut reprocher son extrême durée. Celle-ci y a prodigué son sang avec générosité et accompli des prodiges de valeur et cela dans l'indifférence quasi totale de la mère-patrie et à l'encontre de l'incompréhension obstinée de bien des dirigeants.

Du point de vue strictement militaire, les opérations de cette longue campagne coloniale ont prouvé à toute évidence qu'on n'entame pas une entreprise de cette nature sans rien connaître ni du pays, ni de ses habitants. Il faut au préalable s'entourer du plus de renseignements possible quant au futur théâtre d'opérations et ne rien laisser au hasard. Au besoin, il faut procéder par incursions préalables. Il ne faut pas non plus braver le climat, mais s'accorder avant d'entamer la campagne, toutes les garanties possibles pour pouvoir résister aux privations et aux maladies. De plus, pour réaliser des économies de temps et d'argent, il faut, dès l'abord, organiser l'entreprise sur une vaste échelle avec plutôt trop de moyens

(1) Le lieutenant SCHMIDT, pour l'exécution de sa délicate mission, qui dura près de deux ans, disposa au total de la force ci-après : 2 Européens, 1 sergent amboinois et 1 sergent indigène ; 1 caporal amboinois et un indigène ; 17 maréchaussées amboinois et 17 indigènes ; 1 caporal infirmier européen plus un « mandour » chef d'équipe et 24 forçats-porteurs ou « *beren* ».

en hommes et en matériel que trop peu. Mieux vaut une courte guerre très coûteuse qu'une guerre entamée avec de trop modestes moyens, qui durera longtemps et entraînera de réels désastres économiques. Et mieux vaut exposer quelques effectifs en surplus sur la ligne de combat que de laisser le choléra, le typhus ou la malaria s'installer dans des fortins qu'il faudra occuper des années durant.

Mais en 1954, pareilles réflexions peuvent sembler démodées. Il n'en est pas moins vrai que c'est grâce au fait que les Alliés ont tenu compte de toutes considérations de cet ordre que la victoire fut possible, en 1944-45, en Extrême-Orient. S'ils les avaient négligées, les bombes d'Hiroshima et de Nagasaki eussent été prématurées et peut-être leur lancement sur le Japon une impossibilité. Si la guerre ne s'était pas arrêtée brusquement sur ces deux tragédies, combien plus de victimes n'aurait-elle pas entraîné de part et d'autre ?

* * *

Par ailleurs, les conclusions auxquelles aboutissait le major DE PETIT, à une époque où la guerre d'Atchin était encore bien loin de toucher à sa fin, ont ici leur place tout indiquée.

« La guerre agressive conduite avec une admirable énergie par l'éminent général Vander Heyden, a ajouté aux fastes militaires de notre armée coloniale mainte page glorieuse et du plus haut intérêt. Mais ces excursions si brillamment menées à bonne fin par le général, et qui ont pour quelques temps étendu notre domination bien loin dans l'intérieur du pays, ces pointes vigoureuses dirigées du centre sur les foyers mêmes de la plus tenace résistance, et qui ont fait du général Van der Heyden une des figures les plus remarquables de notre histoire coloniale, dépassent les limites du travail que nous nous sommes imposées pour le moment. Et ce ne sont pas seulement des opérations militaires de grande envergure que l'historien de ces treize années aurait à enregistrer. Non moins intéressante et édifiante — surtout pour les fondateurs de colonies — serait l'énumération des tâtonne-

ments, des fautes, des mesures et innovations souvent irréflechies qui ont caractérisé la conduite politique de nos affaires ultérieures à Atchin (...). Mais presque toujours aussi les gouvernements ont dû reconnaître, à leurs dépens, ce qu'il en coûte de ne pas attendre l'achèvement complet de l'œuvre militaire (...). Après des essais prématurés, et par là infructueux, on a dû de nouveau recourir aux moyens violents pour remettre la main sur certaines régions et recouvrer des avantages moraux que cette impatience à décréter l'état normal nous avait fait perdre (...).

» Mais si, dans cette partie de la guerre d'Atchin, il y a eu des époques dont le récit est écœurant et tristement monotone, par suite de la déplorable apathie qui a marqué souvent notre ligne de conduite, d'un autre côté — nous sommes heureux de pouvoir le proclamer hautement — notre fidèle et vaillante armée coloniale n'a jamais, dès son arrivée sur le sol ennemi, failli à sa tâche si difficile.

» Dans cette longue histoire de la petite guerre autour de nos postes, avec ses embuscades, ses surprises nocturnes, dans cette situation équivoque qui n'est plus la guerre, et où cependant le soldat se voit traîtreusement menacé nuit et jour, nos troupes, depuis le général jusqu'au simple soldat, ont toujours rempli leur devoir avec plus d'abnégation, souvent, que de gloire.

» Hollandais, étrangers et indigènes, vous tous qui vous êtes trouvés sur cette terre inhospitalière réunis autour de *notre* drapeau, en face de la mort sous toutes les formes, vous avez tous également droit au tribut de reconnaissance que nous vous offrons ici, car tous vous avez mérité de notre patrie, dans cette lutte pour la civilisation et le progrès du monde » (1).

(1) DE PETIT, *op. cit.*, dernière page.



L'EXPÉDITION DE LOMBOK

Il ne nous reste plus, pour terminer cette rapide revue des événements militaires des Indes néerlandaises, au cours du XIX^e s., qu'à consacrer un chapitre à la dernière entreprise importante, celle qui eut pour théâtre l'île de Lombok, en 1894, avant donc que ne se termine la guerre d'Atchin.

Si court qu'ait été cet épisode guerrier, il fut à ce point typique, à ce point complet qu'il nous le faut décrire dans son ensemble ; mais nous nous attacherons à le faire avec la plus extrême concision.

L'île appartient à l'archipel de la Sonde et n'est pas fort grande : 4.669 km². Sa superficie est très voisine de celle de Bali. A l'époque indiquée, elle devait compter environ 660.000 habitants : des Sassaks mahométans, asservis, depuis 1750, par quelque 50.000 Balinais bouddhistes. Les maîtres balinais pouvaient mettre en ligne 10.000 hommes bien armés, possédant une grande proportion d'armes à feu de fabrication moderne ; les Sassaks, au contraire, comptaient 100.000 hommes sommairement armés de lances et de coutelas.

L'île est très montagneuse. Par un traité du 7 juin 1843, le sultan l'avait cédée en toute propriété au gouvernement des Indes néerlandaises et s'était engagé à rendre hommage, tous les trois ans, à Batavia, au représentant de S. M. le Roi. En revanche, le gouvernement des Indes s'abstenait d'intervenir dans la politique intérieure de Lombok.

Cependant, au cours des années, il s'avéra de plus en plus que les potentats de race balinaise exploitaient

cruellement les autochtones. Le fait pour un Sassak de ne pas se jeter à genou au passage d'un Balinais pouvait être puni de mort. Pareil état de choses se justifiait fort mal au regard des obligations assumées par les Autorités de Batavia vis-à-vis des populations indigènes.

Chez les Balinais subsistait aussi la cruelle coutume du bûcher où l'on précipitait les veuves avant de procéder à l'incinération du mari défunt. D'énergiques représentations du Gouvernement central n'amènèrent que cet adoucissement : les victimes auraient la gorge tranchée avant d'être brûlées.

Un excès persistant de cruautés fit que, vers 1891, des plaintes de Sassaks arrivèrent aux oreilles des autorités responsables. Les notables toutefois poussèrent l'insolence jusqu'à refuser la visite d'un « Contrôleur ». Au nom d'un vieux sultan, sourd et impotent, on invoqua l'indépendance de Lombok et on menaça d'en appeler aux Britanniques. Mais le consul général hollandais de Singapour sut annihiler cette tentative.

Le « Résident » de Bali et Lombok adressa, en juin 1894, une manière d'ultimatum qui fut écarté selon les habituels procédés orientaux : le sultan ne pouvait pas recevoir de haut fonctionnaire dans sa capitale, Mataram ; le sultan ne pouvait rencontrer le Représentant du Pouvoir central, sa santé l'en empêchait ; les fils du sultan se substitueront à lui ; les fils du sultan n'ont pas pouvoir pour prendre des décisions ; etc. Enfin, le 9 juin, il fut solennellement déclaré aux gens de Lombok qu'ils avaient 3 jours pour se soumettre. Le 13 juin, le Résident rentrait sans avoir obtenu de réponse. Le 3 juillet, un corps expéditionnaire était constitué. Une fois de plus, de longs atermoiements n'avaient fait que reculer l'inévitable échéance.

Le commandant de l'expédition allait être le général-major J. A. VETTER, son second, le général P. P. H. VAN HAM. L'ordre de bataille était très complet, comp-

tant jusqu'à un auditeur militaire, un pasteur protestant et un aumonier catholique. L'infanterie comptait : le 6^e bataillon, le 7^e, le 9^e. Au total 107 officiers, 1.320 militaires européens et 948 militaires de couleur, sans compter les employés ni 1.718 condamnés aux travaux forcés employés au portage.

Deux hauts fonctionnaires civils étaient adjoints en sous-ordre au général VETTER.

Le débarquement, général VAN HAM en tête, s'effectua, le 6 juillet, sans coup férir, dans le petit port d'Ampanan.

Immédiatement le commandant en chef essaya d'entrer en contact avec le gouvernement du prince pour l'inviter une dernière fois à se soumettre.

Une première fois apparurent 3 notables balinais demandant un répit de trois jours, à quoi il fut répondu qu'au point où l'on en était les opérations ne pouvaient que se dérouler comme prévu.

Une seconde visite de notables prétendit faire comprendre au commandant en chef que les troupes devraient rembarquer parce que cette mise à terre suscitait du trouble parmi la population. Cette fois, il fut donné à entendre que le général ne recevrait plus aucun notable ; le sultan seul pourrait être reçu ou des lettres écrites de sa main.

Au grand étonnement de tous, le 10 juillet, une lettre du gouvernement du prince annonce qu'il sera donné satisfaction à toutes les revendications et le général, exigeant plus de précisions encore, une nouvelle lettre du vieux sultan vint solliciter le pardon. Elle déclarait en même temps que le fauteur de troubles était le fils naturel du sultan ANAK AGOUNG MADÉ. Celui-ci venait de se donner la mort. Le corps du suicidé fut exhibé, puis jeté à la mer par ordre du sultan. Ce dernier dès lors estima qu'il était inutile d'encore envoyer des troupes dans l'intérieur de l'île.

Eu égard à ces dispositions apparemment conciliantes et du plan d'occupation à réaliser d'autre part, le général VETTER prend les dispositions ci-après.

Le 9^e bataillon s'installe à la côte, à Ampenan, libérant les troupes de marine. Les deux autres bataillons vont cantonner dans l'intérieur.

Le 7^e, avec l'artillerie de campagne, est au bivouac, entre Mataram, le chef-lieu, à 4 km d'Ampenan, et Tjakra Negara, au centre de l'île.

Le 6^e, avec l'artillerie de montagne, s'installe au bivouac tout contre le mur de la résidence princière, un mur épais de 3 m de hauteur.

Il est pour le moins étonnant — bien qu'aucun coup de feu n'ait encore dû être tiré, mais connaissant la ruse invétérée des Balinais — que cette unité destinée à faire valoir, par la force des armes, le pouvoir européen dans cette île, se soit ainsi agglutinée à un possible réduit de la résistance locale, sans même pouvoir se rendre compte de ce qui se tramait à l'intérieur.

Les agglomérations dans ce pays consistent, en effet, en cases de pierre ou de torchis, couvertes de paille de riz et toutes séparées de leurs voisines par de hauts murs de cinquante centimètres d'épaisseur au moins. De pareils dédales constituent de véritables forteresses et d'inextricables labyrinthes. Signalons aussi en passant que l'artillerie en usage à l'époque comprend encore des canons de bronze à l'âme lisse et qu'elle est autant dire sans effet sur des réduits pareillement enchevêtrés.

Le 17, il y a un solennel échange de visites du prince héritier auprès du commandant en chef, de ce dernier auprès du prince. A toute la population, il est donné à connaître que la soumission a été acceptée.

La conclusion semblait logique : l'expédition avait pleinement atteint son but sans qu'une goutte de sang ait été versée.

Tous les hommes sont invités à déposer les armes, à

regagner leurs *kampongs* et à reprendre leurs occupations pacifiques. Toutes les fortifications seront rasées. Pour assurer l'exécution de ces ordres, deux colonnes sous les colonels BYLEVELT et VAN LAWICK VAN PABST sont envoyées dans l'intérieur, respectivement à Soukarara et à Batou Klian.

Cependant un ensemble d'échos inattendus et assez alarmants met soudain le Q. G. en éveil. On s'aperçoit, en effet, que femmes et enfants désertent les marchés ; que la contribution de guerre, qui allait être payée sans délai, se fait attendre ; que le prince héritier s'abstient de répondre à une nouvelle convocation ;... on parle enfin d'une attaque possible.

Le général VETTER se décide à quitter la résidence princière et transporte son Q. G. dans le bivouac de Tjakra-Negara. C'est là qu'il attendra la réponse aux explications qu'il fait demander au prince héritier. Il donne ordre aux colonnes détachées de rejoindre Mataram en se couvrant selon toutes les règles du service de sûreté en campagne.

Au bivouac, des dispositions de sécurité sont prises. Le général VAN HAM est certain cependant « que, comme on le verra, il n'arrivera rien ».

Le 25 août, à 11 h 20 du soir, l'obscurité est absolue, tous reposent, quand soudain retentit un coup de feu — le premier de la campagne — il déchire le silence : un sous-officier tombe et c'est le déchaînement furieux d'une attaque générale et soudaine.

Hurlant, les Balinais s'avancent en masse par la large avenue conduisant au bivouac ; mais en même temps des grappes d'assaillants coiffent le fameux mur, du haut duquel ils dirigent un feu plongeant dans la position hollandaise. Les défenseurs de celle-ci les abattent assez rapidement.

Mais tout aussitôt des coups sourds se perçoivent derrière le mur : les Balinais percent des meurtrières

à travers ce dernier et ainsi, parfaitement abrités, ils vont pouvoir diriger leurs armes au tir accéléré sur les Européens enfermés dans une sorte de fosse. La lune, qui se lève vers deux heures du matin, n'aura pour effet que d'améliorer le tir des assaillants. Les défenseurs pourront mieux compter leurs pertes. Avec les plus grandes difficultés, le général VETTER amènera enfin les survivants à se sortir de ce charnier, où plus un cheval, plus une mule ne demeurait debout, où presque tous les forçats avaient dû être abattus en raison de la panique qu'ils causaient. On poursuit la résistance dans l'enceinte proche d'un petit temple bouddhiste. On confie les morts à la terre ; mais il faut tôt se rendre compte que les munitions vont manquer, comme manquaient déjà les provisions et l'eau de boisson. On était sans nouvelles des colonnes envoyées vers l'intérieur et nul secours n'arrivait de Mataram. Le commandant en chef estime indispensable de maintenir ou de rétablir le contact avec ce chef-lieu. Résister sur place n'était plus chose faisable du moment que les munitions s'épuisaient.

Le général VETTER se joignit donc à l'avant-garde de la colonne en retraite, dont le commandement était confié au major d'E.-M. HAMERSTER. Cette avant-garde comprenait la 2^e C^{ie} (Amboinois) du 6^e bataillon, suivie d'une section d'artillerie de campagne, des blessés, de la 3^e C^{ie} du 7^e (de Madura). L'arrière-garde était formée de la 4^e C^{ie} (Européens) du 6^e bataillon. Le général VAN HAM accompagnait cette dernière.

Mais la colonne entière devait s'échapper de l'enceinte du temple sous le feu même de l'ennemi, puis passer en vue du mur crénelé, qui lui avait déjà causé tant de mal, aussi les officiers tombèrent-ils les uns après les autres et parmi eux le très courageux général VAN HAM.

« Ce fut une retraite, écrit un auteur, comme nulle part les annales de l'histoire militaire des Indes ne peuvent en montrer. Une retraite à travers des couloirs crachant le feu, par des rues où on ne pouvait que se laisser canarder sans riposte possible ».

Il fallut deux heures de lutte et d'efforts pour couvrir une distance qui n'aurait demandé que vingt minutes en temps normal. Les survivants se retranchèrent à nouveau dans un petit temple. C'est là, à son arrivée, qu'expira le général VAN HAM, qui avait été touché au bras et à la poitrine en quittant la pagode de Tjakra Negara. Durant toute la retraite, il avait été soutenu par le Père VOOGEL, qui s'était substitué aux brancardiers tous tués.

A Mataram, ils furent rejoints par la colonne BYLEVELT qui avait été attaquée en route. Elle réussit à amener tous ses blessés en lieu sûr. Puis la retraite se poursuivit — cette fois sans plus de pertes —, jusqu'à la côte.

La colonne VAN LAWICK VAN PABST, qui n'avait pu être avertie, arriva à Tjakra Negara après la catastrophe survenue au corps principal. Elle y fut accueillie par une très vive fusillade qui coûta pour commencer la vie à son chef lui-même. Puis elle se trouva scindée en deux.

Une partie réussira à rejoindre la côte, l'autre tombera aux mains de l'ennemi qui, de cette manière, croit posséder un gage.

En effet, les troupes du général VETTER après leur défaite vont installer une tête de pont à Ampenan. Elles ne feront pas mine de vouloir se rembarquer. Dès lors le Gouvernement princier semble prendre peur des conséquences que doit entraîner sa trahison. Il libérera les prisonniers et, dans une lettre au général VETTER, exprimera l'espoir que ce geste lui fera cesser la lutte. Cet écrit, qui ne fut pas jugé digne d'une réponse, accusait les Hollandais d'avoir ouvert le feu dans la fatale nuit du 25 août.

Les pertes avaient été de 97 morts, dont 10 officiers européens. Les blessés étaient au nombre de 268, dont 16 officiers et 100 subalternes européens.

Ainsi, en une seule nuit, cette expédition, qui s'était déroulée jusque là le mieux du monde, se transforma en un massacre qui secoua de colère le pays et la colonie.

La revanche n'allait pas tarder. Tout fut fait et sans nul retard pour que le général VETTER lui-même y pût veiller.

Le nouveau commandant en second fut le général SEGOV. Cinq jours après réception de l'avis de la défaite subie, les pertes étaient non seulement comblées, mais l'effectif des troupes de Lombok sensiblement renforcé : « Un résultat dont l'administration militaire des Indes pouvait être fière ». Le 2^e bataillon vint s'ajouter aux unités d'infanterie demeurées sur place. Il s'y ajoutera un corps barissan de Bangkallan. Mais si les forces nécessaires furent réunies en un temps record, le commandant en chef jugea devoir entamer cette fois les opérations offensives avec une extrême prudence et la certitude du succès.

On s'empare des points stratégiques entourant Mataram. L'artillerie est chargée de détruire ce labyrinthe de murs et de retranchements ; mais il faut peu de temps pour s'assurer que les dégâts occasionnés sont minimes. Au signal donné, l'infanterie s'y ruera à l'arme blanche.

Un irrésistible élan pousse toutes les troupes en avant et les trois colonnes constituées rivalisent d'entrain. L'odieuse défaite était du 25 et du 26 août. La revanche se déroule en un acte unique, le 29 septembre. L'ennemi met le genou en terre. Un seul officier est tombé au champ d'honneur : le lieutenant VALKENBURG qui, le premier, a escaladé les retranchements. Treize subalternes ont succombé avec lui.

Le combat était terminé lorsque, sous prétexte de leur montrer un dépôt de munitions, quelques officiers furent menés dans un traquenard qui coûta la vie à deux d'entre eux, tandis qu'un troisième était gravement blessé.

Alors qu'on rase Mataram, l'artillerie s'attaque déjà à Tjakra Negara. Le 18 novembre 1894 sera le jour de l'attaque. Les 2^e, 6^e, 7^e, 9^e et 11^e bataillons d'infanterie y prendront part de même qu'une compagnie barissan et des troupes de marine. Ces effectifs sont constitués

en 4 colonnes sous les ordres du général SEGOV, du colonel SWART, du lieutenant-colonel SCHEUER et du major WILLEMS.

A nouveau, il faut conquérir pied à pied chaque petit quartier de l'agglomération. Il faudra s'emparer de quinze lignes successives de résistance organisée. Et toujours des coups de feu éclatent qui viennent des meurtrières ou du haut des arbres. Toute la population se lance dans la bataille. Des femmes de la plus haute noblesse se ruent la lance en avant ou se jettent sur les baïonnettes des assaillants.

Dans le quartier du prince, la résistance est la plus acharnée. Les femmes s'y donneront la mort les unes après les autres. A la tombée du jour, les troupes ne sont pas encore entièrement maîtres du terrain ; mais elles sont épuisées.

Le lendemain, le vieux sultan blessé est en fuite et la résistance s'effondre définitivement ; mais 8 officiers et 147 troupes sont tombés pour ne plus se relever. Parmi les officiers tués, le lieutenant VAN DER HEYDEN, fils du général, héros d'Atchin.

De riches trésors tombent aux mains des vainqueurs.

Le général SEGOV poursuit le sultan vers Sasari. Le vieux potentat, dont on ne connaîtra jamais la mesure de culpabilité, finira par se livrer au vainqueur et mourra à Batavia l'année d'après.

La capitulation du sultan n'a pourtant pas entraîné la reddition de toute la maison princière. Forcés dans leur dernier réduit, 12 nobles Balinaï et 50 femmes se sacrifient. Ils mettent le feu à la demeure où ils se sont réfugiés, puis tous se tuent en se jetant sur leur kris ou leur lance sacrée. Ainsi périt exterminée la maison princière de Lombok.

L'autorité dorénavant fera appel aux chefs Sassaks autochtones.

Il y aura pourtant quelques victimes encore, notam-

ment à la suite de l'explosion d'une poudrière. Le dernier à tomber sera le lieutenant-colonel FRACKERS, qui reçoit une balle mortelle tirée du haut d'un arbre.

L'expédition de Lombok (à part la lutte en pays d'Atchin, qui dure jusque dans le courant du XX^e siècle) est la dernière opération militaire dont nous eussions à faire mention. Comme toutes les précédentes, elle met en vedette l'irréductibilité des rebelles des îles de la Sonde, de Sumatra et autres lieux, une fois qu'ils se sont mis en tête de secouer le joug. Ici encore nous relevons leur mépris de la mort quand ils peuvent l'affronter les armes à la main.



LA PARTICIPATION DES BELGES AUX OPÉRATIONS DÉCRITES

C'était sans conteste une gageure que de vouloir synthétiser en aussi peu de pages, toute la longue suite d'importants faits militaires, de dures et coûteuses campagnes qui se succédèrent en Insulinde pendant le XIX^e siècle. Mais aussi bien notre idée première ne fut-elle jamais d'établir un historique complet de ces événements. Nous n'avons eu pour souci que de situer dans son cadre la participation de bon nombre de nos compatriotes à l'œuvre que poursuivit alors la Hollande aux fins d'assurer l'occupation, la pacification et la mise en valeur de ces belles et riches contrées.

Le fracas de Waterloo et celui qu'entraîna la chute de l'Aigle retentissaient encore à travers l'Europe que déjà le roi GUILLAUME envoyait vers les possessions de l'Extrême-Orient sa « brigade indienne », à la constitution de laquelle on avait travaillé dès la libération de la Hollande. Mais antérieurement déjà à l'occupation anglaise, aux premières années du XIX^e siècle, ceux qui avaient pris la succession de la *Compagnie hollandaise des Indes*, avaient eu à lutter en divers endroits avec des princes qui jugeaient le moment venu de secouer le joug. Les Anglais de RAFFLES, de leur côté, s'en prirent les armes à la main aux Hollandais dès le lendemain de l'abdication du roi LOUIS, qui avait entraîné l'annexion de la Hollande par NAPOLÉON.

« Le 29 octobre 1815, jour à jamais fameux pour les fastes de l'antique Batavie, une belle flotte, sortie de Texel, fit voile pour Java ; elle avait à bord le baron van der Capellen et le commissaire Cornélis

Elout ; et se trouvait sous les ordres de l'amiral Arnold Adriaan Buyskes (...).

» Cette escadre, qui transportait également le lieutenant-général Anthing, commandant de l'armée des Indes Orientales, contribua, à protéger le commerce, et à relever le drapeau néerlandais dans l'archipel indien » (1).

Or les troupes amenées en Insulinde comptaient une forte proportion de Belges, parlant le français les uns, le flamand les autres (2). Dès l'annexion de nos provinces à la Hollande, les Belges furent admis indistinctement à tous les emplois de la Colonie.

C'est ainsi que beaucoup de Belges prirent une large part à la reconquête des possessions orientales. Un bataillon — colonel SCHENKLE — le 1^{er} de flanqueurs, était exclusivement composé de Belges. Et nous les rencontrons dès les premières grandes opérations sur Sumatra et à Célèbes.

Le premier à se faire un nom fut le colonel LA FONTAINE, né à Namur, le 25 février 1779. Comme la plupart des officiers de son époque, il avait fait glorieusement diverses campagnes sous NAPOLÉON. Il s'embarqua pour les Indes le 1^{er} avril 1817 et très peu de mois après son arrivée (la traversée durait couramment 5 mois), le colonel LA FONTAINE se distingua brillamment dans les combats de Célèbes, où d'ailleurs il fut blessé au milieu de ses hommes. Il fut par après chef d'E.-M. du général MERCUS DE KOCK. C'est en cette qualité qu'il prendra part aux importantes opérations de l'île de Gombora (Sumatra). D'autres Belges s'y distinguèrent à ses côtés : le capitaine LEICHLER et le lieutenant VAN GEEN, fils du général gantois, dont il sera parlé plus loin. Il s'agit là de l'importante affaire des batteries de Gombora pro-

(1) E. CRUYPLANTS, *op. cit.*, p. 55.

(2) CRUYPLANTS, à ce sujet, nous rappelle que la Belgique, en 1876, comptait 2.256.860 citoyens d'expression française et 2.659.890 d'expression flamande. 340.770 étaient bilingues.

tégeant Palembang. Ces batteries causèrent d'énormes dégâts aux vaisseaux hollandais. Il fallut, pour s'en rendre maître, les prendre littéralement d'assaut. Il s'agissait de rien moins que de 200 bouches à feu au total. Aussi les Hollandais célébrèrent-ils à l'envie ce très glorieux fait d'armes. Parmi les plus vaillants, nous relevons encore les noms de nos compatriotes le capitaine BOURDON, le lieutenant LASSASIE, le sergent J. HENRY, les flanqueurs GIEST et BARBIER et les officiers cités plus haut.

Le colonel LA FONTAINE fut nommé successivement à la tête du 7^e hussards, puis gouverneur civil et militaire de l'île de Banca. Il fut aussi l'auteur d'un plan de réforme fondamentale de l'administration, lequel fut approuvé et adopté. Hélas, à 36 ans déjà, LA FONTAINE mourait de la terrible maladie qui décimait les Indes à cette époque.

Nous retrouvons à nouveau de nos compatriotes dans l'âpre lutte contre les *Padris* (« Hommes blancs », ainsi appelés en raison de la couleur de leur robe). Nous sommes toujours à Sumatra, en pays très escarpé où la troupe inévitablement se heurte à des fortifications toujours soigneusement défilées et protégées par quantité de défenses accessoires où domine le bambou épineux (*douri*). Une des colonnes sera commandée par le capitaine GOFFINET. Elle compte 6.000 hommes. A ce sujet, notre auteur ⁽¹⁾ fait une remarque qui s'impose :

« On remarquera, dit-il, qu'aux Indes on donnait ainsi des commandements d'une importance réelle à des officiers subalternes (...). C'est ce que le comte de Beauvoir avait constaté également en 1866 quand, en compagnie du duc de Penthièvre, il visita Java : « Vous serez sans doute étonné d'apprendre que l'état-major d'une armée de 27.000 hommes (dont 11.000 Européens, 15.000 indigènes, 1.000 Africains) compte seulement deux généraux, deux colonels, et au plus quatre lieutenants-colonels. Aux Indes, un capitaine commande sou-

(1) E. CRUYPLANTS, *op. cit.*, p. 94.

vent une expédition qu'on jugerait chez nous assez importante pour la donner à un général ».

C'était évidemment la pénurie d'officiers qui voulait cela. Et la chose était possible en raison du prestige du Blanc aux Colonies. Dans bien des cas, au Congo, les troupes au contact de l'ennemi, se trouvèrent dans des situations analogues.

Le capitaine N. LOUIS GOFFINET était né à Izel, dans le canton de Florenville, le 28 février 1875. En 1803, il est vélite dans les Grenadiers de la Garde. Successivement sous-lieutenant, lieutenant et capitaine, il prit part à plusieurs importantes campagnes et sillonna les routes d'Europe en tous sens. Il fut blessé d'un coup de sabre à Salamanque. En 1818, il s'embarqua pour les Indes. Il mourut d'une blessure causée par une flèche empoisonnée, à Sumatra, en 1822. Le capitaine GOFFINET appartenait à la famille des frères GOFFINET ⁽¹⁾ qui furent longtemps de l'entourage du roi LÉOPOLD II.

Au cours de la révolte des *Padri*, d'autres encore de nos compatriotes se distinguèrent et obtinrent, comme ceux que nous avons déjà cités, la croix militaire de l'Ordre de Guillaume. Ce sont notamment le lieutenant J. M. DE LIESER d'Anvers et le sergent-major J. BERGMAN. Un frère de DE LIESER, PIERRE, combattit également dans l'armée des Indes. Le premier cité mourut de blessures encourues dans un combat du 23 septembre 1823. Citons encore le sergent P. D'UNION et le flanqueur M. KOELS. Mais à côté de ceux qui méritèrent des citations particulières, en vertu desquelles leurs noms parvinrent jusqu'à nous, il en est évidemment bien davantage qui sont demeurés dans l'ombre.

« L'effectif de l'armée des Indes, écrit encore CRUYPLANTS, avait beaucoup diminué ; l'insalubrité du climat et les guerres incessantes

(¹) L'un d'eux reçut en legs de S. M. la reine MARIE-HENRIETTE sa villa de Spa (Avenue de Marteau) et en fit don aux coloniaux.

avaient moissonné les Européens à la fleur de l'âge ; il fallait donc combler les vides et un corps expéditionnaire, organisé aux Pays-Bas en 1821, fit voile pour l'archipel et y débarqua en 1822 ».

Et à nouveau d'autres noms de Belges s'inscrivent en vedette. Ce sont tout d'abord les frères LAHURE : ADOLPHE fit campagne contre DIPO NEGORO, ALEXIS, sous-lieutenant, comme le précédent, fut tué dans un engagement à Tempel (Java), en juillet 1826 ; FÉLIX partit en qualité de maréchal des logis et fut affecté au 7^e hussards. Faisant partie de l'escorte du gouverneur général VAN DER CAPELLEN, il laissa de son séjour aux Indes un récit très vivant et coloré.

Un autre Belge de marque est le général-major VAN GEEN, qui commandera en chef l'expédition de Boni (Célèbes), en 1825.

Ne l'ayant pas fait pour les LA FONTAINE et les GOFFINET ci-avant cités, il nous paraît intéressant de retracer du général baron VAN GEEN une de ces silhouettes typiques d'officier ayant pris part aux guerres napoléoniennes et qui par après (ayant en horreur la vie terne des garnisons) cherchèrent par tous les moyens à se distinguer encore sur les champs de bataille.

JOSEPH VAN GEEN était né à Gand et dut, comme tant d'autres glorieux soldats, tous ses grades, y compris son annoblissement, à ses mérites personnels et à son grand courage ⁽¹⁾. Successivement cadet dans l'armée brabançonne (20 nov. 1789), au service de la France le 15 juin 1791, il se signale dans diverses affaires et devient sous-lieutenant le 15 décembre 1792.

Courtrai, Willemstad, Valenciennes, Hondschote sont tour à tour le théâtre de ses exploits ; premier lieutenant dès 1793, il prend donc part aux guerres de la révolution, en Belgique, et le 10 septembre 1797, il est blessé pour la troisième fois sur le champ de bataille ; capitaine de la

(1) Nous faisons ici de larges emprunts à CRUYPLANTS, *op. cit.*

même année, il accompagne DUMONCEAU dans sa marche éclair sur Augsbourg, puis sur Donauwerth (1805). Passé en Hollande, le roi LOUIS le nomme lieutenant-colonel du 2^e régiment de chasseurs, le 15 février 1807. Après avoir pris une part glorieuse à la défense des côtes de la Zélande, il commandait le 8^e régiment de ligne, lorsqu'il repassa au service de la France, au moment de la réunion ⁽¹⁾ de la Hollande à l'Empire et fut placé à la suite du 126^e de ligne.

Ce fut surtout en Espagne qu'il donna les preuves éclatantes de ses connaissances militaires et de sa valeur peu communes. Il se signala à l'attention de ses chefs à San Cristobal, Salamanque, Burgos, Monesterio, Frias, Villa-Franca, Pampelune, la Bidassoa, St.-Jean-de-Luz et, pour finir, à Bayonne.

Chevalier de la Légion d'honneur, le 9 janvier 1813, démissionné du service de France en avril 1814, il fut accueilli, dans l'armée des Pays-Bas, avec tous les égards dus à un soldat titulaire d'aussi honorables états de service.

Nommé général-major, le 21 avril 1815, il se voit confier le commandement de la province d'Utrecht ; puis passe à l'armée des Indes.

« Ennemi de la flatterie, soutien des intérêts de ses subordonnés, imbu des principes militaires jusqu'à ne combattre qu'en grand uniforme, il ne temporisait jamais, écrit LAHURE, et voulait avant toute chose être secondé énergiquement ; il exigeait beaucoup de ses troupes durant l'action, mais il savait se faire aimer d'elles par tous les moyens qu'un chef juste et paternel peut puiser dans une prévoyante sollicitude. Enfin, il avait en lui cette rondeur de caractère, cette bonhomie soldatesque qui plaisent au soldat et y donnait libre cours dans les rares moments de répit qu'il nous laissait ».

D'autres auteurs encore soulignent qu'à Java, VAN GEEN sut se mettre rapidement à la hauteur de sa tâche,

(1) C'est cette réunion qui fournit à RAFFLES et aux Anglais le prétexte souhaité pour s'emparer de l'Archipel indien.

apprenant à connaître à fond le pays et ses habitants et s'efforçant toujours d'assurer à l'armée sous ses ordres tous les soins, dont un chef soucieux du bien-être de ses hommes cherche à les entourer.

A côté du général VAN GEEN, d'autres Belges vont occuper dans l'armée des Indes des fonctions de premier plan et y atteindront à la célébrité. C'est notamment le capitaine E. DE BAST — autre Gantois — qui obtint, à Waterloo, l'ordre militaire de GUILLAUME. C'est ensuite un enfant de St-Nicolas (Waas), fils d'un modeste vannier-colporteur, ALEXANDRE SOLLEWIJN. Après douze années de service volontaire, neuf campagnes sous NAPOLÉON et quatre blessures, SOLLEWIJN passe dans l'armée des Pays-Bas. En juillet 1815, il est capitaine et sollicite sa désignation pour l'armée des Indes. Il embarquera à Ostende, en mars 1819, et atteindra Batavia en septembre. L'occasion nous sera donnée par la suite de citer encore le nom du futur colonel SOLLEWIJN.

Ceux de nos compatriotes que nous avons cités en dernier lieu et le lieutenant-général VAN GEEN, le premier, se distinguèrent d'une manière toute particulière au cours de l'expédition de Boni. En six semaines de temps, le général VAN GEEN avait mené à bien cette campagne, en lui imprimant un caractère à la fois de bravoure et d'entrain dignes des meilleures traditions. Lui-même, dans un ordre du jour, proclame « toute sa satisfaction aux officiers et soldats, aux premiers pour leur intelligence, leur vaillance et leur habileté ; aux seconds pour leur bravoure au combat, leur respect de la discipline la plus sévère, leur abnégation et leur désintéressement... ».

DE BAST et SOLLEWIJN avaient opéré en qualité de commandants de colonne. Quant au maréchal des logis LAHURE, celui-ci dut prendre sur lui, à un moment donné, le commandement de la cavalerie et courut délivrer son chef tombé aux mains de l'ennemi.

Le 19 juin 1825, une nouvelle expédition se dirige

à nouveau vers Célèbes, cette fois pour mettre à la raison le roi de Soupa. De solides retranchements défendaient la capitale du roi rebelle. Aussi débarqua-t-on aussitôt que possible l'artillerie et, le même soir, le feu est ouvert sur la citadelle de Soupa. Dans l'entre-temps, 4 colonnes, dont deux sous le commandement des majors DE BAST et SOLLEWIJN vont occuper les montagnes qui dominent la ville du côté opposé à la mer.

« Le lendemain, à cinq heures du matin, toutes les troupes étaient rangées en bataille et le général en chef, le vieux guerrier d'Espagne, au brillant uniforme, à l'esprit si martial, van Geen, en un mot, passant devant le front des troupes, prédit une journée brillante pour les fastes de l'armée. Électrisées par la présence de ce fameux soldat, les troupes poussèrent des hurrahs formidables et s'ébranlèrent pleines d'entrain ».

Le général VAN GEEN faisait là preuve d'un fougueux optimisme, car l'ennemi n'était guère à dédaigner, ni disposé à se rendre à la première menace. Il amorça même une contre-attaque qui mit à un moment donné la situation en péril.

Si le Général était en quelque sorte l'étendard des Hollandais, les Boughinçais par contre étaient prêts à se faire tuer autour de l'étendard du prophète.

L'auteur, CRUYPLANTS, à qui, pour cette partie de notre ouvrage, nous faisons forcément de larges emprunts, écrit à ce propos :

« Dès que le général van Geen eut aperçu cet emblème guerrier, il mit le sabre à la main et appelant à lui toute la cavalerie, dans un accès d'enthousiasme indescriptible, s'animant au feu d'une façon héroïque, voyant peut-être en souvenir, défiler devant ses yeux toutes les grandes journées de l'Empire où il avait brillé : « Commandant, chargez, s'écria-t-il, il me faut cet étendard ».

A la vue de la terrible et nombreuse cavalerie indienne, celui-ci eut un instant d'hésitation et de doute...

Cet excès de prudence pouvait se communiquer à la troupe et compromettre un succès qui paraissait pro-

bable. Alors VAN GEEN, impétueux, hors de lui, jetant un regard sur notre compatriote s'écria : « Allons, Lahure, sabrez-moi ces gaillards comme à Sindjai et rapportez-moi le drapeau ». Il convient ici de se rappeler que notre auteur écrit ces lignes avant 1883.

« La mêlée toutefois fut acharnée et meurtrière, le drapeau était défendu avec autant de vigueur qu'il était attaqué et, après avoir passé de mains en mains, faisant presque de chaque porteur une victime, il se trouvait entre les bras d'un superbe Macassar, qui sabré et écharpé par Lahure, se vit enlever le brillant trophée.

» Ivre d'orgueil et de joie, van Geen se jeta au-devant du jeune sous-officier belge et l'embrassa avec enthousiasme : « Depuis longtemps déjà j'ai demandé au gouverneur général de l'avancement pour vous ; mais aujourd'hui, moi van Geen, général en chef à Célèbes, je vous fais sous-lieutenant sur ce champ de bataille ».

Ce vaillant combattant de l'armée des Indes, cet excellent sabreur, termina sa carrière militaire en Belgique sous l'habit de lieutenant-général, aide de camp du Roi.

Pour en revenir au sort de Soupa, la ville fut prise en même temps que 24 canons et une grande quantité de fusils. Ce qu'il convient d'en retenir, c'est qu'elle était protégée par un rempart fort élevé le long du front de mer et sur les côtés. Le tracé de ce rempart était assez régulier et de plus, l'approche s'en trouvait interdite, jusqu'à trente pas du fossé, par des abattis et des haies de bambous à épines. Tout le long du rempart, à un mètre du sol et à douze pas de distance, des embrasures formées de troncs de cocotiers évidés ou de bambou creux étaient braquées sur les défenses accessoires. Une fois de plus, la victoire fut due au fait que les occupants ne s'étaient pas attendus à une attaque venant de l'intérieur.

Un Belge, que nous n'avons pas encore cité, le capitaine DU BUS, y fut blessé assez sérieusement pour qu'il en soit fait mention.

Un autre Belge, décoré à cette occasion de l'ordre militaire de GUILLAUME, fut le caporal S. A. MOLLE. Et à côté

du sien, n'omettons pas de signaler les noms de l'enseigne de la marine royale A. D. KLUYSKENS, fils d'un héros des guerres napoléoniennes et son frère, qui fut médecin militaire à Djokjakarta. Le nom de cette famille est fort en honneur à Gand.

Enfin, pour ceux qui obtinrent un grade plus élevé, en l'occurrence celui de colonel, après les campagnes de Célèbes, figure aussi en bonne place HUBERT JEAN JOSEPH LAMBERT DE STUERS, qui termina sa carrière comme général, commandant en chef des troupes des Pays-Bas aux Indes Orientales.

L'île de Célèbes à peine pacifiée, c'est Java qui à son tour va susciter bien des désagréments aux occupants. Nous sommes à l'orée de la guerre de cinq ans. Elle coûtera à la mère-patrie des milliers de vies humaines et des sommes énormes. Et à nouveau nous retrouvons face à face avec DIPO NEGORO, le major ALEXANDRE SOLLEWIJN, qui entre-temps était allé mater une révolte de Chinois et d'indigènes à Montrado, sur l'île de Bornéo.

Rappelons en passant, que comme l'Italie,

« Java est traversée dans toute sa longueur par une chaîne de hautes montagnes, qui forment de beaux vallons et donnent naissance à une infinité de rivières destinées à fertiliser les terres qu'elles arrosent. Une suite continue de forêts immenses, de plaines marécageuses, de rizières qui, quand elles sont inondées, prennent le nom de *sawah's*, de rochers arides, de collines boisées en font un des pays les plus pittoresques du monde » (1).

Mais combien difficile pour y faire la guerre. Quant à l'ennemi, il est pratiquement invisible, toujours aux aguets, éreintant les troupes, les harcelant de jour et de nuit, cultivateurs paisibles en présence des Néerlandais, *guerrilleros* impitoyables dès qu'ils ne se sentent plus surveillés. Ce n'est pas notre but ici d'analyser

(1) Capitaine A. GERLACH, *op. cit.*

les causes de ce soulèvement. Ce qui, ici, nous intéresse davantage, c'est que ce fut la colonne du major DE BAST qui débloqua la citadelle de Djokjakarta assiégée par les rebelles et arrivée presque à la limite de la résistance. Il s'en suivra une longue série d'engagements au cours desquels bien des Belges se distinguèrent. A l'affaire du 5 octobre 1825 (combat dit de Selerong), nous relevons le nom du lieutenant en second DELATTRE, né à Gand.

« Quand Diponegoro savait que Delattre se trouvait dans le voisinage, il était homme à différer une attaque, tellement il en avait peur... » (1).

Au combat de Passer Gedée, le 21 octobre, c'est une fois de plus le major SOLLEWIJN qui s'attire les félicitations du général en chef, ainsi que les capitaines BOURDON — qui mourut en mer à son retour — et VAN GEEN, les lieutenants FIQUELMONT et DELATTRE. MAXIMILIEN, comte DE FIQUELMONT, était né à Bruxelles, le 26 octobre 1800, d'une vieille famille noble de la Lorraine. Il sera plus tard officier d'ordonnance de LÉOPOLD I^{er} et puis de LÉOPOLD II. Puis d'autres noms encore nous passent sous les yeux : le capitaine SERVAIS, le sous-adjutant PETIT, le brigadier DE BURBURE.

Au cours d'une chaude affaire, le 1^{er} décembre, tout près de l'imposant Boroboudour, la plus brillante manifestation du génie bouddhique à Java, c'est à nouveau le major DE BAST qui se met à l'avant-plan en semant la mort parmi 4.000 indigènes, qui avaient juré sa perte. Et, à son tour, ce chef plein d'allant propose des récompenses pour plusieurs braves de sa colonne, parmi lesquels nous relevons à nouveau les noms de Belges : FIQUELMONT, un cadet de l'artillerie, et l'adjutant BARBIER.

De son côté, le général en chef propose le lieutenant JEAN DE LA COSTE, seigneur de Watermalle, né à Bruges,

(1) CRUYPLANTS, *op. cit.*, p. 171.

qui ascensionnera dans l'armée des Indes jusqu'au grade de colonel, ainsi que le capitaine aide de camp DE STUERS, qui sera plus tard l'auteur d'un ouvrage sur la guerre dans l'île de Java.

Mais les opérations se poursuivent : nous entrons à ce moment dans le temps où les destinées des Indes sont aux mains du commissaire du Roi, vicomte LÉONARD DU BUS DE GHISIGNIES, de Bruxelles, ancien gouverneur des provinces de Brabant et d'Anvers. Il s'éteindra d'ailleurs à Oostmalle, en Campine, en 1849. Parmi les fonctionnaires qui l'accompagnent, on relève le nom du baron AUGUSTE D'ANETHAN. Malencontreusement, le Gouvernement imposera au nouveau gouverneur des mesures de stricte économie, qui auront pour premier résultat de faire durer outre mesure la guerre contre DIPO NEGORO. A côté des noms déjà cités de SOLLEWIJN et DELATTRE, qui ne cessent de mériter des éloges officiels, nous rencontrons à présent celui du lieutenant comte BERNARD VAN DER BURCH. Il mourut en 1827, à Java, âgé à peine de 39 ans. En même temps que ce dernier, obtinrent des distinctions honorifiques le capitaine ÉDOUARD ERREMBULT DE DUDZEELE ⁽¹⁾ et le lieutenant PETIT, tous deux de Tournai.

Au cours de toutes les opérations de cette époque, il est beaucoup question des hauts faits de la cavalerie et, parmi ces cavaliers, il faudrait presque à chaque page citer le très courageux DELATTRE. Il est à noter que les hussards montaient de petits cheveux indigènes à l'instinct et au pied très sûrs. Ils sont originaires des montagnes, souples, robustes et pleins d'ardeur. Ils sont rien moins que beaux : « grosse tête, ventre balonné, jambes fines et musculeuses, poil lisse et brillant », mais ils résistent bien mieux au climat que les chevaux étrangers ou de Macassar. Ils se nourrissent aisément d'herbe et de riz.

⁽²⁾ ÉDOUARD DE DUDZEELE eut également aux Indes un frère du nom de CAMILLE, lieutenant, qui mourut peu après son arrivée.

Très souvent la cavalerie est employée comme unité d'appoint. Lorsque l'infanterie est à bout de force ou prête à céder le terrain, les cavaliers mettent pied à terre et, n'ayant pas subi les mêmes fatigues que les troupes à pied, peuvent intervenir utilement pour sauver une situation compromise. Mais le plus fréquemment, ces unités légères sont affectées à des mouvements tournants fort efficaces pour semer la panique parmi les rebelles.

* * *

En marge de la guerre de Java, il convient de citer l'épisode de Tanetta. Dans cette importante citadelle s'était retranché le seul souverain de Célèbes encore hostile aux Hollandais. Elle s'élevait au sommet d'une montagne isolée en forme de cône. Elle était abondamment pourvue d'artillerie. Seule, une route sinueuse et battue par les canons des remparts y conduisait. « On eût dit, écrit LAHURE, une grande tiare de pierre, ornée de trois couronnes de canons ».

C'est à l'occasion de cette campagne que l'on cite l'exploit demeuré fameux du commandant en chef, le major baron COEHOORN VAN HOUWERDA :

« L'épée à la main, il se mit à la tête de l'infanterie et gravit résolument la redoutable route ; arrivé au premier retranchement, il jeta ses épauettes à l'intérieur et s'écria : « Les amis, allons les reprendre... ».

Le fait est que la victoire fut rapide et complète et là encore se distingua tout particulièrement en tant que chef de la cavalerie, le futur lieutenant-général belge LAHURE.

* * *

Toutefois, la guerre de Java perdurait et l'année 1826 marqua pour les Hollandais, à côté de réels succès, de très cuisants revers. Au cours d'un violent combat où DELATTRE avec sa cavalerie indigène, les *Djagangs*

Sekars, sauva la partie, se mirent également en vedette le lieutenant PETIT, déjà cité, et un autre officier belge du nom de LEMOINE, blessé au cours de l'action.

A l'occasion de ces diverses opérations, on rencontre fréquemment le nom de Klatten, un point stratégique qui passa souvent d'une main à l'autre. En 1826, il était occupé et placé sous le commandement du capitaine belge SAGERMANS. Au départ de Klatten (pays de Solo), ce compatriote effectua de nombreuses sorties en direction des forces rebelles et mérita les plus vifs éloges de la part de ses chefs.

Une perte très sensible pour l'armée des Indes fut le décès, à Samarang, le 5 février 1827, du très vaillant lieutenant-colonel ÉDOUARD-MARIE DE BAST. Il avait bravé la mort en bien des occasions ; mais ni les balles ni les lances des Javanais n'eurent raison de lui, les fatigues et les fièvres par contre le conduisirent prématurément au tombeau.

D'autres Belges continuèrent cependant d'accomplir leur tâche avec autant d'élan que d'abnégation : ce sont les capitaines DU BUS, de l'E.-M. du gouverneur général, MOREL DE TANGUY et le lieutenant de cavalerie DE BURBURE.

Mais, à côté de ces officiers intrépides, dont les noms sont venus jusqu'à nous, en raison surtout des hauts faits qui les honorèrent, il y eut beaucoup de subalternes qui se distinguèrent à la fois par leur courage et par leur endurance.

En voici un exemple entre beaucoup.

Dans, *Guerre dans les Indes Orientales*, par le major P. F. VERMEULEN KRIEGER ⁽¹⁾ nous trouvons ce récit :

« La conduite distinguée et de sang-froid des deux flanqueurs J. Franker et Fondu, le premier belge et le 2^e français, aux ordres de l'auteur, à l'affaire du 8 août 1818, à la résidence de Chéribon, peut

⁽¹⁾ Breda, 1829, p. 42.

servir d'exemple extraordinaire de ce que j'avance. Ces deux flanqueurs coupés de leur détachement par les mutins assaillants, et environnés par un grand nombre d'ennemis, se défendirent cependant en héros durant une demi-heure contre l'excessive multitude de leurs adversaires. Après avoir tiré leurs trente cartouches et tué ou blessé plusieurs insurgés, ils surent encore défendre la vie et l'honneur, en chargeant leur fusil avec la poudre répandue dans leur giberne et au lieu de balle de deux ou trois boutons, arrachés de leur uniforme, et ils en menacèrent les insurgés lorsque ceux-ci les approchaient de trop près avec leurs lances, tant que ces braves flanqueurs furent enfin délivrés du danger qu'ils couraient de perdre la vie. Un rapport de cette conduite signalée fut fait à S. E. le gouverneur général Van der Capellen, et une récompense leur fut décernée. Tout autre fut le sort de trois de leurs camarades, qui, saisis de frayeur, avaient oublié l'usage de leurs armes, et furent tous taillés en pièces. Le capitaine Kalemberg et son sergent-major, abandonnés, dans une affaire antérieure, de leurs camarades et coupés d'eux par les insurgés, se jetèrent l'un sur son épée, l'autre sur son sabre, pour échapper au martyre qui leur était réservé chez ces barbares».

* * *

L'armée, déclare GERLACH, s'affaiblissait de plus en plus. Déjà 2.061 Européens étaient morts depuis le commencement du soulèvement de DIPO NEGORO. Les fatigues auxquelles les troupes étaient soumises étaient d'autant plus grandes que le chef rebelle déplaçait à tout moment le théâtre des opérations et faisait en sorte que toujours plus de populations secouaient l'autorité des Blancs. Et pourtant, il fallait tôt ou tard pouvoir en finir avec cette insurrection qui, si elle s'étendait encore, pouvait gagner tout Java, l'île clé et la plus importante de l'Archipel par le chiffre de sa population. Le général DE KOCK devra donc se décider à envoyer une colonne, occuper le plus loin possible dans l'intérieur le cœur même du montagneux pays des Princes (*de Vorstenlanden*). « La marche de cette colonne fut des plus pénibles et des plus harassantes ». Si dure que fut la tâche, elle atteignit ses objectifs et à nouveau nous y

rencontrons des noms de Belges déjà connus : ERREMBULT DE DUDZEELE, BARBIER, comte VAN DER BURCH, etc., auxquels s'ajoute celui d'un Bouillonnais : le lieutenant JUNIUS MOREAU. Embarqué pour les Indes en 1825, il y glana force distinctions. Il mourut à Louvain en 1865, lieutenant-colonel pensionné de l'armée belge. Plus tard encore, nous retrouvons les noms de l'infatigable DE FICQUELMONT, de DELATTRE et du lieutenant LHONNEUX.

Pour remédier aux lourdes pertes qu'entraîne la guerre des Indes, le gouvernement de GUILLAUME I^{er} se voit contraint de prendre sans délai des mesures efficaces. En octobre 1826, parurent des décrets en vue de former un important corps expéditionnaire. Il fut fait appel aux volontaires et il semble bien que ce furent les régiments des provinces méridionales qui en fournirent le nombre le plus imposant. Parmi ces unités, il faut compter la 4^e *afdeling* (division, mais à comprendre dans le sens de détachement) de Tournai, la 6^e de Bruges, la 16^e d'Ypres, la 17^e de Gand, la 11^e de Liège, la 12^e de Namur, les grenadiers et voltigeurs de Bruxelles, le 8^e hussards de Gand. Une visite médicale était prescrite et une haute paye de 10 florins promise à la signature de l'engagement.

L'effectif atteindra bientôt 3.185 hommes, parmi lesquels 200 artilleurs et 150 cavaliers.

EUG. CRUYPLANTS (1) souligne à ce propos les noms des Belges ci-après :

LHONNEUX, Louis, François	Capitaine	
DUCHESNE	»	
GILLON DE GUÏTA	»	
VAN LANDEWIJCK	»	de Bruxelles
NOTHOMB, André	»	de Luxembourg
DE WAHA	»	de Rupelmonde
MAGO, Bernard	»	
BREUER, Léonard, Joseph	»	
CUYPERS (comte de), Henri, François	Lieutenant	

(1) *Op. cit.*, p. 219.

RENARD, Charles	Lieutenant	de Vieux Genappe
DELWART, Alexandre	»	de Tournai
DE FRAITURE, Charles	Lieut. en second	de Herck-la-Ville
WEEMANS, Nicolas	»	de Heinsberg
DE RIDDER, Tobie	»	de Bruxelles
ALESTIENNE, François	»	de Mons
GRENIER, Jean-Baptiste	»	de Walcourt
VAN CASTEEL, Charles	»	de Tournai
ERREMBAUT DE DUDZELE, Camille	Lieut. d'artillerie	de Tournai
THIÉRY, Gaston	Lieut. de hussards	de Tournai
ARTAN, Vital	»	de Bruxelles
BUQUOY, Jean	Sous-officier	de Bruges
LAVAUT, Charles	»	de Lokeren
ERPICUM, Pierre	»	de Namur
JAUBERT, Amédée	»	d'Ath
LAHURE, Adolphe	»	de Bruxelles
LONGUEVILLE, Hidulphe	»	de Tournai
BRUYNEEL, Antoine	»	de Courtrai
NOBELS, Charles, Auguste	»	de Waasmunster
MOERKERKE, Charles, Benoît	»	d'Ypres
Fox, Guillaume	»	de Luxembourg

La flotte qui emporta ces troupes vers l'Extrême-Orient appareilla le 12 janvier 1826 et peut-être (pour l'édification des coloniaux d'aujourd'hui) n'est-il pas sans intérêt de résumer l'essentiel des tribulations qui l'attendirent. Elle comptait les vaisseaux *Clara-Henriette*, *Zeeuw*, *Wassenaar*, et *Waterloo* et quelques transports. A peine fut-elle dans la mer du Nord, qu'elle fut assaillie par une tempête qui dura quatre jours et quatre nuits. Seul le *Zeeuw* put atteindre le Cap et de là Batavia !

Le *Wassenaar*, qui était un immense vaisseau de ligne, à trois ponts, armé de soixante-quatorze canons, fut totalement désarmé ; la mâture avait été ou brisée ou coupée. Jour et nuit, trois cents hommes luttèrent aux pompes pour parer à une brèche dans le flanc du navire, brèche qu'on colmata aussi bien que possible avec des hamacs, des capotes, des havre-sacs ! Il y avait à bord

un bataillon entier, soit neuf cents hommes, en plus de l'équipage déjà fort nombreux (1).

Les lames déferlant par-dessus bord enlevaient les imprudents qui ne s'étaient pas assez solidement arrimés. Enfin, réduit à l'état de sabot ingouvernable, le fier vaisseau fut jeté à la côte devant Egmont a/Zee. On eut à déplorer la perte de pas mal de monde.

Le *Waterloo* eut un sort analogue, c'était lui aussi un géant des mers de son époque avec des batteries jusqu'au ras de la ligne de flottaison. Il transportait 1.300 hommes et était également armé de septante quatre bouches à feu.

« Dès que la tempête éclata (2), le vent qui s'engouffra dans la mâture empêcha de charger les voiles ; un mât fut bientôt brisé ; il fallut couper les câbles et les autres mâts et, pendant cette manœuvre, beaucoup de matelots périrent ; le gouvernail était brisé, le navire faisait eau et l'on fut obligé de jeter les canons à la mer ; enfin le vaisseau indirigeable, entraîné vers le nord, fut jeté à la côte, aux abords de l'île d'Héligoland ».

Mais ces drames n'empêchèrent pas de reconstituer le corps expéditionnaire et, si le *Zeeuw* avait pu atteindre Batavia en mai, les autres éléments du corps atteignirent leur destination respectivement en septembre et en octobre 1827.

On peut difficilement, à notre époque, se faire une idée de l'inconfort dans lequel devait s'effectuer une aussi longue traversée sur ces bateaux surencombrés, emportant jusqu'à 1.500 hommes encaqués du gaillard d'avant jusqu'à la poupe !

Plus d'un certainement devait maudire à tout jamais

(1) On se rend compte difficilement, aujourd'hui, des besoins en bras qu'avaient ces grands voiliers. Le glorieux *HMS Victory*, le vaisseau amiral de NELSON, ancré pour toujours dans le port de Portsmouth, permet de mieux en juger. Le service du grand cabestan, dont l'axe central s'élève entre deux ponts superposés, exigeait deux équipes de 140 hommes — une sur chaque pont : soit au total, 280 hommes.

(2) CRUYPLANTS, *op. cit.*, p. 221.

les 10 florins qu'on avait fait miroiter devant ses yeux et qu'il avait sans nul doute dépensés en une consciencieuse bordée.

* * *

Nous avons vu précédemment ⁽¹⁾ quel était le système d'attaque des insurgés. Déplaçant sans cesse le théâtre des opérations, DIPO avait pris à cœur d'exterminer ses adversaires. Sûr des populations indigènes, « il n'avait, dit GERLACH, qu'à faire invasion dans divers districts que l'on croyait soumis, pour qu'ils se révoltassent toujours de nouveau, soit par l'attachement à sa cause, soit par crainte d'une terrible vengeance ».

La tactique fut donc d'établir une succession de postes fortifiés pour asseoir l'autorité des Européens dans les contrées déjà soumises et de les relier entre eux par de bonnes voies de communications. Puis huit colonnes indépendantes furent formées qui eurent pour mission de mettre fin, à grande distance, à l'activité des rebelles.

La guerre reprit dès lors avec une nouvelle vigueur. Le lieutenant-général MERCUS DE KOCK y employa toute son énergie. Il partagea d'ailleurs résolument son champ d'action avec notre compatriote, le Gantois VAN GEEN, devenu lieutenant-général dans l'entre-temps. Au cours des très nombreuses affaires qui vont suivre et qui, les unes après les autres, affaibliront gravement la puissance de DIPO NEGORO, nous rencontrons fréquemment des noms de Belges, cités aux fins de récompenses. Ce seront le major ERREMBULT DE DUDZEELE, chef de colonne ; le maréchal des logis GEORGES GAUTIER, de Limbourg ; le sous-lieutenant CHARLES HENRI MAXWELL, qui mourut lieutenant au 2^e régiment de ligne belge ; le capitaine GILLON, né à Courtrai en 1790 ; le lieutenant EISENLOFFEL, né à Liège en 1799 et qui terminera une très noble

⁽¹⁾ *Ibid.*, p. 222.

et longue carrière, major au 6^e régiment de ligne belge. Il en est de même de BERNARD IGNACE MAGO, plus tard lieutenant-colonel au 7^e de ligne, ainsi que de VITAL ARTAN DE ST-MARTIN, qui mourut prématurément à la suite de fièvres contractées en Extrême-Orient, capitaine-commandant au 2^e régiment de lanciers.

Et toujours de nouveaux noms de Belges figurent aux listes de propositions pour distinctions honorifiques. A côté de vieux chevronnés comme ALEX SOLLEWIJN, qui ne comptait plus ses citations, nous relevons encore les noms du major MOREL DE TANGRY, du major VAN GEEN, du capitaine ANDRÉ NOTHOMB, du sergent GOU-DENHOOFT, de Poperinghe, du lieutenant DE FRAITURE (qui termina sa carrière, lieutenant-colonel au 3^e chasseurs à pied), du lieutenant BERNARD DE GERLACHE, du capitaine PIERRE ANTOINE HUYBRECHTS.

* * *

Vers cette époque, surgit bien malencontreusement, entre le commissaire général DU BUS et le Lt-général DE KOCK, un conflit symptomatique des affaires coloniales.

Interprétant peut-être un peu trop à la lettre une disposition du Roi, le gouverneur général f. f. s'opposait à ce que les troupes du corps expéditionnaire (celui que nous avons vu assailli par la tempête dès son entrée dans la mer du Nord) fussent disséminées dans les diverses provinces et confondues avec les colonnes mobiles. Le général en chef, homme du métier, capable, instruit, jugeant à pied d'œuvre, prétendait ne pas être entravé dans les plans qu'il avait conçus et finit par rallier le gouvernement à sa manière de voir. A remarquer surtout la phrase épinglée dans CRUYPLANTS :

« Les troupes semblaient avoir une certaine prévention contre l'armée coloniale si brave, si dévouée, commandée par des officiers

d'élite (...); en conservant exclusivement les chefs qu'on leur avait donnés en Néerlande avant le départ, en se cantonnant en quelque sorte dans son isolement, en voulant tenter l'épreuve des Indes sans avoir recours à l'expérience de ceux qui avaient fait un périlleux apprentissage du climat, de la nourriture, des marches de jour, des expéditions de nuit, des transitions de la saison des chaleurs à celle des pluies, etc., etc.... Et ce qui devait arriver, arriva : le corps expéditionnaire immobilisé dans les ports et qui jamais ne prit aucune part aux opérations de guerre, fut proprement décimé par les fièvres, le choléra asiatique, les dysenteries, à telle enseigne qu'à l'expiration de leur temps de service aux Indes, de 3.185 hommes l'effectif était tombé à 1.058 êtres humains hâves, exsangues et décharnés, dont beaucoup encore moururent à bord des navires en rapatriant » (1).

Pour illustrer cette situation réellement dramatique, nous ne pouvons mieux faire, semble-t-il, que de reproduire ci-après l'état-contrôle d'une des compagnies de ce corps expéditionnaire. Ce document figure en annexe de l'ouvrage de E. CRUYPLANTS et l'auteur déclare pouvoir le certifier comme étant rigoureusement exact, parce qu'il fut tenu, à l'époque, par un témoin oculaire vivant encore au moment où l'auteur écrivait : le major pensionné MOERKERKE.

TABLEAU DES HOMMES DE LA 1^{re} COMPAGNIE DU 1^{er} BATAILLON
DE LA DIVISION EXPÉDITIONNAIRE À L'ÎLE DE JAVA,
DÉCÉDÉS ET PENSIONNÉS DEPUIS 1826 JUSQU'EN 1830,
ÉPOQUE DE LA RENTRÉE DANS LA MÈRE-PATRIE :

BOAS, capitaine, né à Amsterdam, décédé au Helder, sur le Wassenaer, le 19 janvier 1827 ;
DEWITTE, sergent, né à Lokeren, décédé en mer, sur le navire Hélène (jeté à la mer, en vue de Ténériffe), le 12 mai 1827 ;
RECKEM, sergent, né à Putthem, décédé à Magalang (hôpital provincial), le 10 janvier 1830 ;
GILLOT, sergent, né à Bruges, décédé à Solo, le 3 février 1830 ;
VERBRUGGE, sergent, né à Bruges, décédé à Banca, le 4 février 1830 ;
MOLL, sergent, né à Ostende, décédé à Semarang, le 24 octobre 1829 ;

(1) E. CRUYPLANTS, *op. cit.*, p. 239.

- BOSSAERT, caporal, né à Dunkerke, décédé à Boyolalie, le 23 octobre 1827 ;
- VANDEN BORRE, caporal, né à Nederbrakel, décédé à Djokjokarta, le 28 janvier 1828 ;
- VAN COETSEM, caporal, né à Renaix, décédé à Djokjokarta, le 27 novembre 1827 ;
- DEWOLF, caporal, né à Thourout, décédé à Djokjokarta, le 22 janvier 1828 ;
- RIOUT, caporal, né à Ypres, décédé à Djokjokarta, le 8 janvier 1828 ;
- DEVETTER, Félix, caporal, né à Ypres, décédé à Weltevreden le 6 janvier 1830 ;
- VANDE MOORTELE, caporal, né à Ardoye, décédé à Weltevreden, le 10 janvier 1830 ;
- WAUTERS, tambour, né à Louvain, décédé à Djokjokarta, le 16 novembre 1827 ;
- CARLIER, tambour, né à Gand, décédé à Palembang, le 7 janvier 1830 ;
- MARTELER, tambour, né à Bruges, décédé à Macassar, le 13 janvier 1830 ;
- VERVAET, soldat, né à Lokeren, décédé en mer sur le navire *Hélène*, le 22 mai 1827 ;
- DEROECK, soldat, né à Basel, décédé en mer sur le navire *Hélène*, le 13 juin 1827 ;
- GLORIE, soldat, né à Warneton, décédé en mer sur le navire *Minerva*, le 8 septembre 1827 ;
- CATRY, soldat, né à Menin, décédé à Boyolalie, le 22 septembre 1827 ;
- SPELIERS, soldat, né à Worteghem, décédé à Boyolalie, le 23 septembre 1827 ;
- COLLAERT, soldat, né à Bruges, décédé à Boyolalie, le 28 septembre 1827 ;
- DEKEERLE, soldat, né à Poperinghe, décédé à Djokjokarta, le 17 octobre 1827 ;
- STORME, soldat, né à Boshoecke, décédé à Djokjokarta, le 19 octobre 1827 ;
- SNEEUW, soldat, né à Hoogstraeten, décédé à Djokjokarta, le 27 octobre 1827 ;
- BOSSAERT, soldat, né à Warneton, décédé à Djokjokarta, le 27 octobre 1827 ;
- KONNINCK, soldat, né à Bruges, décédé à Klatten (combat), le 30 octobre 1827 ;
- DEVRIESE, soldat, né à Roulers, décédé à Djokjokarta, le 31 octobre 1827 ;

- SPELIERS, Jean-Baptiste, soldat, né à Elverginghe, décédé à Byolalie, le 3 novembre 1827 ;
- LOENTJENS, soldat, né à Bruges, décédé à Djokjokarta, le 4 novembre 1827 ;
- S'CAREEL, soldat, né à Ruddervoorde, décédé à Boyolalie, le 6 novembre 1827 ;
- RIOUT, C. B., soldat, né à Ypres, décédé à Soerakarta, le 23 novembre 1827 ;
- VERMEERSCH, soldat, né à Leffinghe, décédé à Djokjokarta, le 5 décembre 1827 ;
- JONGHUISBAND, soldat, né à Ostende, décédé à Djokjokarta, le 10 décembre 1827 ;
- WINOCK, soldat, né à Vincken, décédé à Djokjokarta, le 11 décembre 1827 ;
- MILLO, soldat, né à Ninove, décédé à Klatten, le 12 décembre 1827 ;
- STALENS, J. J., soldat, né à Bruges, décédé à Djokjokarta, le 20 décembre 1827 ;
- LAGAISSE, soldat, né à Ponckel, décédé à Boyolalie, le 21 décembre 1827 ;
- DEJAEGHER, soldat, né à Zwynaerde, décédé à Djokjokarta, le 24 décembre 1827 ;
- DE COCK, né à Saint-Nicolas, décédé à Djokjokarta, le 29 décembre 1827 ;
- REYNAERT, soldat, né à Ruddervoorde, décédé à Klatten, le 4 janvier 1828 ;
- GOOSSENS, soldat, né à Lokeren, décédé à Djokjokarta, le 8 janvier 1828 ;
- MALFAIT, soldat, né à Nieuport, décédé à Djokjokarta, le 10 janvier 1828 ;
- MOYEN, soldat, né à Menin, décédé à Djokjokarta, le 11 janvier 1828 ;
- HASPESLAG, soldat, né à Bruges, décédé à Djokjokarta, le 11 janvier 1828 ;
- DEVALCKE, soldat, né à Bruges, décédé à Djokjokarta, le 14 janvier 1828 ;
- HULSMAN, soldat, né à Bruges, décédé à Soerakarta, le 14 janvier 1828 ;
- VANTHILLO, soldat, né à Westwezel, décédé à Djokjokarta, le 18 janvier 1828 ;
- VANSTOKKEREN, soldat, né à Bruges, décédé à Djokjokarta, le 18 janvier 1828 ;
- VERSTRAETEN, soldat, né à Hasper, décédé à Djokjokarta, le 21 janvier 1828 ;

- VANDEWALLE, soldat, né à Leysele, décédé à Djokjokarta, le 21 janvier 1828 ;
- DECONINCK, soldat, né à Oostacker, décédé à Djokjokarta, le 27 janvier 1828 ;
- DE SAINT-YVON, soldat, né à Gand, décédé à Djokjokarta, le 8 février 1828 ;
- KINT, soldat, né à Rumbeke, décédé à Djokjokarta, le 11 février 1828 ;
- DOBBELYNE, soldat, né à Lokeren, décédé à Djokjokarta, le 13 février 1828 ;
- VANTOMME, soldat, né à Bruges, décédé à Semarang, le 21 février 1828 ;
- WINKELS, soldat, né à Beechem, décédé à Djokjokarta, le 8 mai 1828 ;
- NEUFROEN, soldat, né à Caneghem, décédé à Djokjokarta, le 19 mai 1828 ;
- DESAAR, soldat, né à Saint-Nicolas, décédé à Magalang, le 1 avril 1828 ;
- DIRICKX, soldat, né à Wetteren, décédé à Magalang, le 3 avril 1827 ;
- TANGÉ, soldat, né à Saint-Jooris, décédé à Djokjokarta, le 5 mai 1828 ;
- DEMUNCK, soldat, né à Oudenburg, décédé à Djokjokarta, le 11 mai 1828 ;
- WAYENBERG, soldat, né à Grammont, décédé à Djokjokarta, le 14 mai 1828 ;
- WOLFRIEND, soldat, né à Gand, décédé à Djokjokarta, le 16 mai 1828 ;
- VIANE, soldat, né à Aarsele, décédé à Djokjokarta, le 19 mai 1828 ;
- DESNYDER, soldat, né à Evilskerk, décédé à Djokjokarta, le 8 juin 1828 ;
- GODERUS, soldat, né à Ostende, décédé à Djokjokarta, le 26 juin 1828 ;
- GRYSE, soldat, né à Poperinghe, décédé à Djokjokarta, le 6 août 1828 ;
- VERCRUYSSSE, soldat, né à Ardoye, décédé à Djokjokarta, le 15 août 1828 ;
- MORRENS, soldat, né à Thourout, décédé à Djokjokarta, le 7 septembre 1828 ;
- VANBOVEN, soldat, né à Capryck, décédé à Djokjokarta, le 9 septembre 1828 ;
- BERN, soldat, né à Elverdinghe, décédé à Djokjokarta, le 13 septembre 1828 ;
- BOONE, soldat, né à Alost, décédé à Djokjokarta, le 19 septembre 1828 ;
- STAELENS, L., soldat, né à Bruges, décédé à Djokjokarta, le 24 septembre 1828 ;
- GOETHALS, soldat, né à Alost, décédé à Djokjokarta, le 15 février 1829 ;
- VALCKE, soldat, né à Furnes, décédé à Djokjokarta, le 16 février 1829 ;
- POTTELBERGE, soldat, né à Nieuport, décédé à Djokjokarta, le 23 février 1829 ;

- BLONDEEL, soldat, né à Bruges, décédé à Imogiri, le 24 février 1859 ;
GOORIS, soldat, né à Bruges, décédé à Djokjokarta, le 24 avril 1829 ;
HARDENBOL, soldat, né à Saint-Gil, décédé à Djokjokarta, le 30 juin 1829 ;
VANBRUIKENBERGE, soldat, né à Wakkelen, décédé à Salatiga, le 26 septembre 1829 ;
DEWARDE, soldat, né à Nieuport, décédé à Semarang, le 8 novembre 1829 ;
SANDERS, soldat, né à Gand, décédé à Banca (île de), le 4 février 1830 ;
VANDEN BRANDE, soldat, né à Bruxelles, décédé en mer (sur le *Vasco de Gama*), le 16 février 1830 ;
LOERE, soldat, né à Bruges, décédé en mer (sur le *Vasco de Gama*), le 29 février 1830 ;
QUIKENPOIT, soldat, né à Lokeren, décédé en mer (sur le *Vasco de Gama*), le 5 mai 1830 ;
DEREDDER, soldat, né à Nieuport, décédé en mer (sur le *Vasco de Gama*), le 11 mai 1830 ;
WYBAN, soldat, né à Dixmude, décédé en mer (sur le *Vasco de Gama*), le 30 mai 1830 ;
VAN LEUWEN, né à Ostende, pensionné en 1830 pour cécité, résidence Ostende ;
BREYNE, soldat, né à Ypres, pensionné en 1830, pour perte d'un membre, résidence Ypres ;
ROGGE, soldat, né à Gand, pensionné en 1830, pour blessures graves, résidence Gand.

* * *

Tout au long de l'année 1828, la guerre de Java se poursuivit avec des alternances de succès de part et d'autre, l'ennemi faisant toujours preuve d'énormément d'endurance et d'obstination.

Un des premiers officiers belges à se distinguer hautement à cette époque (tant par ses qualités militaires et son courage que par ses capacités techniques) fut le capitaine-ingénieur HUYBRECHTS. Ensuite s'imposent à nous le lieutenant F. SCHNORBUSCH, né à Thielrode en 1796, fils d'un chirurgien militaire des dragons de LATOUR. Il comptait un frère également aux Indes, FIDÈLE. Tous deux servirent sous les ordres d'ALEXANDRE

SOLLEWIJN et moururent aux Indes, le premier nommé à Sourabaya, en décembre 1830, le second à Kretek (Java) en mai de la même année. Un nom que nous n'avons pas encore rencontré non plus est celui du capitaine DE MUNCK, né à St-Nicolas en 1790, descendant d'une famille patricienne du pays de Waas. Le nom du capitaine DE LASSASSIE, que nous avons déjà rencontré, est à nouveau cité élogieusement à l'occasion des faits d'armes du début de 1828. Parmi les blessés au combat, nous relevons le nom de CHARLES BENOÎT MOERKERCKE, né à Ypres, en 1807, qui avait vécu le drame du *Wassenaar*, échoué devant Egmont a/Zee. Il rentra en Belgique en 1830, y fut blessé au cours de la campagne de 1831 contre les Hollandais et quitta l'armée en 1863 avec le grade de major honoraire. Puis reviennent à nouveau les noms d'ARTAN DE ST-MARTIN et de SOLLEWIJN.

L'intéressant musée de la ville de St-Nicolas fut à l'origine l'œuvre d'un médecin humaniste et historiographe, le Dr J. VAN RAEMDONCK. Ce chercheur, doublé d'un patriote averti, consacra une bonne partie de son temps à établir une biographie de son concitoyen le glorieux colonel SOLLEWIJN qui finit ses jours à Bréda, en 1864 ⁽¹⁾.

Et, au risque de nous répéter, il nous faut bien mentionner à nouveau ceux qui ne sont jamais « fatigués de se dévouer » ni las de braver la mort : LAHURE, EISENLOFFEL, MOREAU, VAN GANSEN, BARBIER, NOBELS, LONNEUX, RÉNARDO ; puis apparaissent des noms nouveaux : DE BRUIN, DE JAGER, CHARLES, VAN GASTEEL, de Tournai, MOOSELMAN, blessé le 18 août.

Nous nous défendons (eu égard au goût réaliste de notre époque), de recourir à des expressions ou des des-

(1) Le Dr J. VAN RAEMDONCK mena également à bonne fin une importante et consciencieuse biographie d'un Waesien célèbre : GÉRARD DE CREMER de Rupelmonde, dit MERCATOR.

criptions grandiloquentes ; mais force nous est de reconnaître que la bravoure et l'énergie dont firent preuve, au long de cette longue guerre et dans d'aussi dures circonstances tous ces chefs, tous ces soldats, furent à proprement parler au-dessus de tous éloges.

Évidemment, ces hautes qualités ne furent pas le fait des seuls Belges. A leurs côtés combattaient héroïquement d'autres braves et pour n'en citer que deux dont les noms reviennent autant dire à chaque page des fastes des Indes néerlandaises, nommons une nouvelle fois le major COEHOORN VAN HOUWERDA et le colonel LEBRON DE VEXELA. Mais il nous faut demeurer dans le cadre que nous nous sommes assigné.

D'aucuns de nos compatriotes tombèrent au champ d'honneur, et parmi ceux-ci il convient de ne pas oublier le nom du chirurgien DE PORRE, tué au cours d'une action qui tourna à l'échec pour les Hollandais, et à côté du sien ceux des lieutenants AUBERT et ADOLPHE LAHURE, massacrés dans une embuscade. Peu de temps après, c'est le capitaine GILLON. C'était un homme de haute taille ; au cours d'une surprise, il se lança résolument à la tête de ses fantassins et reçut une balle en plein front.

Par contre, dans le même temps, le major belge COLSON remporte, lui, un succès sur SENTOT, le général de DIPO et le lieutenant Ch. MAXWELL arrache, au même SENTOT, un drapeau et des armes.

Et toujours la guerre continue. En 1829, l'armée coloniale met en ligne 348 officiers, 4.994 soldats européens, 17.895 indigènes, 1.004 chevaux et 475 pièces de canon. Celles de ces troupes affectées à la guerre de Java forment autour des pays des Princes un vaste cercle destiné à cerner DIPO NEGORO.

Elles sont constituées, en dehors des garnisons des *bentings*, en 9 colonnes dont la 1^{re}, la 5^e et la 7^e sont respectivement au commandement des Belges SOLLEWIJN,

ERREMBAUT DE DUDZEELE et COLSON. Mais de leur côté, les troupes de DIPO (qui vivent sur le pays et sont de toute évidence acclimatées) se sont singulièrement aguerries et deviennent des adversaires de plus en plus redoutables. Mais la contrée est ravagée, la famine se fait sentir et la population est lasse de supporter les néfastes effets d'un conflit qui n'a pas de fin.

Les *bentings* du général DE KOCK ont un autre heureux effet : ils fournissent aux troupes en opération des bases où, le cas échéant, elles trouvent l'occasion de se reposer et de se refaire, aussi en élève-t-on de plus en plus et au fur et à mesure que les colonnes opérationnelles conquièrent du terrain. Peu à peu les pertes et plus encore les défections vont affaiblir les forces de DIPO.

Nous ne répéterons pas les noms des vaillants, déjà plus d'une fois cités. MOREAU, LAHURE, EISENLOFFEL, pour les débuts de l'année 1829, mériteraient pourtant des mentions particulières. A leur côté, il conviendrait surtout de signaler un maréchal des logis, RAUGÈNE, dont la conduite fut des plus brillante. Plus tard ce fut le lieutenant belge WEEMANS, dont la troupe se comporta vaillamment.

Les assaillants s'en prenaient tantôt à SENTOT, le général ennemi, tantôt à DIPO en personne. De plus les colonnes effectuaient des mouvements convergents qui les firent tomber à plusieurs sur les forces allant s'affaiblissant des chefs insurgés. Elles avaient aussi pour tactique d'éloigner de plus en plus DIPO des *Vorstenlanden*, où il avait ses attaches et où il avait, dans les débuts, provoqué le fatal soulèvement. Dans ces colonnes, les chefs signalent à diverses reprises ceux de leurs subordonnés qui se distinguent. Parmi ceux-ci figurent les noms de PIERRE JOSEPH ERPICUM, de Namur, plus tard major d'infanterie, à Gand ; DENIS RENÉ DELWART, de Tournai, devenu plus tard lieutenant-colonel commandant la place du camp de Beverloo ; du lieutenant PIERRE

JOSEPH DISCAILLES, qui devint par après capitaine à l'armée belge. Un autre encore mérita des éloges tout particuliers : AMÉDÉE JAUBERT, né à Ath, en 1808, qui fut ultérieurement un des chefs les plus en vue de la cavalerie belge. Il fut emporté par la maladie en 1865, étant chef de corps du 1^{er} lanciers, à Mons.

Avec DELATTRE, JAUBERT se rendit à tout jamais fameux aux yeux des combattants des Indes en surprenant un jour DIPO NEGORO et son escorte. Le combat ayant tourné en faveur des Européens, DIPO n'eut d'autre ressource que de s'enfuir de toute la vitesse de son beau cheval arabe. Il sema même ses partisans, dont plusieurs, tout au long d'une course effrénée, tombèrent sous les coups de leurs poursuivants. Pour finir, une rivière très profonde mit un terme à la poursuite. Les gens de DIPO en effet connaissaient parfaitement le gué, les hussards au contraire eurent de l'eau jusqu'au cou et, leurs gibernes détrempées, leurs armes à feu, carabines et pistolets, devinrent inutilisables. On compta, tout au long de la route, cinquante-quatre cadavres d'indigènes, on s'empara de quinze chevaux harnachés, sans compter les bêtes abattues, et l'on releva le drapeau de DIPO NEGORO et un riche butin de kriss en or (dont un monté en diamants), d'écharpes brodées, de fusils, de piques, et d'armes blanches richement ciselées. Il ne s'en était donc fallu que de très peu que le chef rebelle ne tombât à la discrétion de ses poursuivants.

A dater de ce moment, la défection de plus en plus s'insinua dans les rangs des insurgés ; plusieurs membres de la famille de DIPO et plus d'un de ses hommes de confiance avaient été capturés ; le dernier acte de la tragédie allait bientôt se jouer. DIPO caché, au plus loin dans les montagnes, les autres chefs furent bientôt ou cernés, ou capturés, ou massacrés. SENTOT lui-même chercha à entrer en pourparlers et, le 17 octobre, il vint se

rendre en même temps qu'un autre prince, le vénérable MANGHOU-BOUMI, de même que trois frères de DIPO.

SENTOT fut accueilli avec de grands égards en raison de sa toujours très vaillante conduite personnelle. Il en conçut une réelle reconnaissance à l'égard de ses anciens ennemis au point que ceux-ci purent plus tard, au cours d'une expédition à Sumatra, lui confier le commandement d'un *barissan* de Javanais.

Peu de jours après, le major comte ERREMBAUT DE DUDZEELE captura la mère et la fille de DIPO. Elles aussi furent traitées avec courtoisie. On leur laissa toutes les pierres précieuses qu'elles portaient sur elles en grand nombre.

Dès que le gouvernement eut acquis la conviction que DIPO NEGORO errait dans les montagnes de Sendoro, sans famille, sans amis, sans armée, sa tête fut mise à prix. On promit une récompense de 50.000 florins à celui qui s'emparerait de sa personne. Mais c'était mal connaître la fidélité à ses chefs de l'indigène javanais. Si énorme que fût cette somme, à cette époque et en ces lieux, à l'encontre de ce qui se serait passé dans maint pays civilisé, ici il ne se trouva personne pour trahir celui qui représentait aux yeux de tous le pouvoir souverain, « le rejeton illustre de l'antique race de Mataram. A son seul aspect, les Javanais tombaient à genoux ». Pour terminer le compte rendu succinct de cette guerre de cinq ans, nous ne pouvons mieux faire, nous semble-t-il, que de céder la parole à E. CRUYPLANTS, qui nous situera très exactement dans le cadre.

Parlant de DIPO NEGORO, il écrit (1) :

« Connaissant admirablement ce pays où jadis son étendard flotait victorieux et souverain, s'assurant la complicité tacite des populations, Dipo échappait comme par miracle aux attaques les plus audacieuses, aux coups de main les plus invraisemblables.

(1) E. CRUYPLANTS, *op. cit.*, p. 309 et suivantes.

» Enfin, le 9 février 1830, il prit la résolution d'entamer les premiers pourparlers avec le colonel Cleerens et demanda à se rendre à Ketjavang pour traiter de sa soumission avec le général en chef ; celui-ci étant en ce moment à Batavia fut averti de ce qui se passait et le 16 du même mois eut lieu, à Remo Kawal, la première entrevue entre le colonel Cleerens et le fameux rebelle.

» Le colonel amena habilement Dipo Negoro à se rendre à Minoreh pour y attendre l'arrivée du lieutenant-gouverneur général.

» Cependant avec un adversaire aussi profondément dissimulé et rusé que Dipo Negoro, il fallait prendre des précautions fort minutieuses ; les populations accouraient en foule se prosterner devant leur chef bien-aimé ; sa suite s'augmentait sans cesse ; bientôt il se vit environné de 700 guerriers poussant le culte de leur prince jusqu'au fanatisme ; il était temps d'en finir.

» Comme le 24 février commençaient les fêtes de Poewâsa, Dipo refusa au colonel Cleerens de s'expliquer catégoriquement.

» Il fallut l'intervention personnelle du général en chef De Kock pour le décider à se rendre à Magelang, quartier-général des Néerlandais.

» Le général en chef, avec ce tact merveilleux de l'officier qui connaissait à fond les hommes et les choses aux Indes, flatta son amour-propre et sa vanité comme il l'avait fait pour Mangko-Bomi, Sentot et les princesses, dans le but de ne pas l'aliéner davantage, lui et sa suite, qui à ce moment-là ne comptait pas moins de 1.500 hommes.

» Le 8 mars, Dipo Negoro, suivi de son escorte, accompagné du colonel Cleerens, fut présenté au général qui, entouré de tout son état-major, le reçut avec distinction, l'appela du titre de *pangeran* et lui promit qu'aussi longtemps que dureraient les fêtes mensuelles de la période sainte (*poewâsa* des Musulmans), il ne serait pas parlé des conditions de la soumission.

» L'entrevue fut solennelle ; les troupes néerlandaises, formées par bataillons, étaient sous les armes ; Dipo s'avança suivi de ses enfants, de quelques chefs, de cent hommes parfaitement équipés et habillés à la manière des Arabes. Toute l'armée, vivement impressionnée, put enfin contempler les traits de ce fameux Dipo Negoro, qui depuis cinq ans leur avait fait une guerre sans merci. Il paraissait avoir 45 ans, le dos un peu voûté, mais la démarche aristocratique, la physionomie excessivement distinguée et intelligente ; l'œil était vif et perçant, la moustache fine et noire ; son état-major était superbe et resplendissant.

» Il accepta ensuite dix mille florins des Pays-Bas, des chevaux, des vêtements pour les siens et continua à recevoir les hommages de ses partisans.

» Cependant, le 27 mars, les fêtes étaient terminées. Ces allées et venues constituaient un grave danger. Il était nécessaire de mener à bonne fin les négociations interrompues depuis assez longtemps.

» Le 25 mars, le lieutenant-colonel Duperron et le major Michiels reçurent des instructions secrètes à l'effet de s'emparer de la personne du sultan insurgé, à la première réquisition.

» Trois jours après, il fut de nouveau introduit près du général en chef et, sur la demande de ce dernier, il déclara que les bases sur lesquelles il consentait à traiter de sa soumission étaient qu'il fût reconnu comme chef de la religion mahométane, avec le titre de sultan, sur toute l'étendue du territoire javanais.

» C'était, comme on le voit, absolument inadmissible, et le général lui fit observer que déjà en 1827 ces conditions avaient été catégoriquement refusées.

» L'indomptable Malais n'abdiquant aucune de ses prétentions, s'expliquant avec une grande jactance et étant prêt à en appeler de nouveau au dévouement de sa suite, le général en chef n'hésita plus à donner l'ordre de le désarmer ainsi que son escorte et à s'assurer de sa personne.

» Telle fut la fin de ce conflit redoutable où il avait fallu toute l'énergie, toute la science, toutes les perfections modernes de l'art de la guerre de la part des Néerlandais pour lutter à succès égal contre un vaillant chef de parti. Cette guerre de guérillas qui fut la dernière qu'on eut à soutenir à Java, coûta la vie à 16.000 hommes dont 8.000 Européens, et nécessita une dépense d'environ 25 millions de florins.

» Dipo Negoro conduit à Semarang par le major de Stuers, fut transféré ensuite à Batavia et déporté à Macassar dans l'île de Célèbes où il termina, le 8 février 1854, comme prisonnier de guerre, une vie des plus aventureuses et des plus accidentées ».

Ainsi venait de prendre fin la guerre de Java. Un nombre important de Belges furent à ce moment rapatriés — nous sommes en février 1838 — à bord du *Vasco de Gama*, navire anversois, commandé par le capitaine BRANDARIS d'Ostende. Ils débarquèrent à Anvers vers la fin du mois de mai. Mais tous ceux que nous avons cités au cours de ces pages, n'eurent pas le bonheur de revoir leur pays natal. Plus d'un, et non des moindres, devait reposer à jamais dans la terre où en tant d'occasions s'était déployée leur vaillance et affirmée leur fidé-

lité. Parmi ceux-ci figurent GOFFINET, LA FONTAINE, de LISER, DE BAST, VAN GANZEN, COLSON, JEAN BOURDON, ANDRÉ NOTHOMB, HENRI JOSEPH GILLON, AUGUSTE CARTON, DU GUAITA, le comte DE CUYPERS, CAMILLE ERREMBULT DE DUDZEELE, ADOLPHE LAHURE, les frères SCHNORBUCH, le lieutenant de hussards non encore cité BENOIT HELLEVOET ; quant au comte ÉDOUARD ERREMBULT DE DUDZEELE, il était décédé, au moment de débarquer en Hollande à Helevoetsluis, en septembre 1830.

Autant dire tous ces soldats — soldats dans toute la noble acception du terme — que nous avons nommés, furent élevés à divers grades dans l'ordre militaire de Guillaume. Mais pour perpétuer le souvenir de ces longues et pénibles campagnes, le roi GUILLAUME I^{er} institua une médaille commémorative : la médaille de Java ; tous ceux qui prirent part à la guerre de cinq ans et quittèrent honorablement le service en furent décorés.

Nous croyons de notre devoir, eu égard à la mission que nous nous sommes assignée de perpétuer les noms des Belges qui se distinguèrent en Insulinde, de reproduire ici la liste figurant aux pages 318 à 320 de l'ouvrage de notre principal informateur. Elle comporte en effet beaucoup de noms qu'il ne nous a pas encore été donné de rencontrer.

SOLLEWIJN, Léonard, de St. Nicolas (Waas), colonel au service des Pays-Bas ;

VAN BECELAERE, L. F., 1^{er} juillet 1845 ;

BLUDTS, P. M., le 14 juillet 1847 ;

DE FICQUELMONT (comte), capitaine d'artillerie, 30 juillet 1845 ;

DE VLEESHOUDER, J. F., de Bruxelles, 23 novembre 1841 ;

DE VALLÉE, S. J., sapeur au 4^e de ligne, 18 décembre 1841 ;

LAHURE, J., major au régiment des guides, 28 décembre 1841 ;

ERPICUM, P. J., capitaine adjudant-major au 11^e de ligne, 31 décembre 1841 ;

MAGO, B. J. capitaine adjudant-major au 7^e de ligne, 18 janvier 1842 ;

DE MEYER, J. B., major pensionné, à Bruxelles, 17 mars 1842 ;

- DE NEEF, J. B., garde-ville, 21 mars 1842 ;
 CASTIAUX, portier d'arsenal, 25 mars 1842 ;
 DE FRAITURE, major au 3^e chasseurs à pied, 9 juin 1842 ;
 DE RIDDER, Tobie, major au 1^{er} chasseurs à pied, 5 août 1842 ;
 GRENIER, J. B., major au 1^{er} chasseurs à pied, 5 août 1842 ;
 L'HOIR, P. H., garde-frein à Anvers, 12 août 1842 ;
 WEEMANS, capitaine au 3^e chasseurs à pied, 22 août 1842 ;
 HALLEMANS, P., employé des accises, à Bruxelles, 8 octobre 1842 ;
 VAN HECKE, capitaine au 8^e de ligne, 14 novembre 1842 ;
 GAUCHIN, A. J., major d'infanterie, 1844 ;
 MOREAU, J., lieutenant-colonel d'infanterie, 15 octobre 1841 ;
 DESPRET, Louis-Joseph, pharmacien, 8 juillet 1844 ;
 BUQUOY, Jean-Josse, lieutenant-colonel commandant de place, 29 juillet 1844 ;
 VERGAUWEN, Ch. J., capitaine au 12^e régiment de ligne, 8 juillet 1844 ;
 MASSEAU, Louis-Joseph, capitaine au 12^e régiment de ligne, 28 février 1844 ;
 GRUWIER, François-Ivon, lieutenant pensionné, 8 janvier 1844 ;
 REYNARD, Antoine, capitaine pensionné, 1844 ;
 GOSMAN, Ch. J., visiteur de douanes à Tournai, 1^{er} octobre 1839 ;
 BONNÉ, caporal au 1^{er} de ligne, 1^{er} octobre 1839 ;
 MOENS, C. L., sergent au 5^e de ligne, 22 octobre 1839 ;
 DRAMAI, A. J., sergent au 12^e de ligne, 23 octobre 1839 ;
 TRIOEN, G., à Bruxelles, 28 octobre 1839 ;
 VAN DER MOESTEN, J.B., employé au ministère de la Guerre, 10 octobre 1839 ;
 LONGUEVILLE, H., capitaine de cavalerie, 21 janvier 1840 ;
 BEELAERT, B. J., maréchal-des-logis au 2^e régiment de chasseurs à cheval, 28 janvier 1840 ;
 TRUMPENEER, J. S. J., sergent au 2^e régiment de ligne, 26 mai 1840 ;
 VLEUGELS, H. C., caporal au 2^e chasseurs à pied, 26 mai 1840 ;
 KEMPENEER, J., soldat au 2^e chasseurs à pied, 27 août 1840 ;
 VIELLE, L. D., caporal au 2^e chasseurs à pied, 27 août 1840 ;
 FREMAULT, J., agent de police à Courtrai, 23 septembre 1840 ;
 BONDU, L. J., soldat au 1^{er} régiment de lanciers, 4 décembre 1840 ;
 VAN BERKELAER, J. Bruxelles, 12 avril 1841 ;
 WALLERAND, N., sous-lieutenant au 1^{er} régiment de lanciers, 15 avril 1841 ;
 SCHOTTE, A. E., garde-champêtre à Coryverinckove, 21 avril 1841 ;
 VAN KOELEN, F., sergent au 14^e de réserve, 29 avril 1841 ;
 LIMPACH, B., trompette au 1^{er} chasseurs à cheval, 9 juin 1842 ;
 DEVOS, P., soldat au 1^{er} chasseurs à cheval, 9 juillet 1842 ;

TOUBEAU, J., soldat au 1^{er} chasseurs à cheval, 9 juillet 1842 ;
RENSON, J. H., soldat au 1^{er} chasseurs à cheval, 9 juillet 1842 ;
DELVAÏNQUIER, F. A., maréchal-des-logis au 1^{er} chasseurs à cheval,
1^{er} février 1844 ;
DUBOIS, commis des accises à Tournai, 2 août 1844 ;
JAUBERT, A. T. E., officier de cavalerie, 13 août 1844 ;
VAN GINDERTAELEN, J., ancien maréchal-des-logis chef, 24 mars 1846 ;
DECLYNSE, P. H., ex-brigadier au régiment de hussards, 24 août 1851 ;
COMPAGNE, P. J. C., ancien soldat, 12 octobre 1852 ;
LOMMAERT, sellier, employé à la station de Malines, 26 octobre 1852 ;
HANNECART, fusilier à la compagnie sédentaire, 27 septembre 1855.

Nous avons vu ci-avant qu'en 1830, la guerre de Java à peine terminée, la majorité de nos compatriotes encore en vie, rentrèrent au pays. Un nombre plus restreint choisit de faire carrière plus avant sous le ciel des Indes. A la suite des événements qui éclatèrent en Belgique, quelques nationaux encore furent rapatriés, qui reçurent par après démission honorable de leurs fonctions et de leur grade.

Parmi ceux qui demeurèrent, nous comptons le colonel SOLLEWIJN et le capitaine F. DELATTRE. Le premier fut pensionné, à sa demande, en 1832, et rentra en Hollande « pour guérison de blessures reçues à Java pendant la guerre de 1825 à 1830 ». Une de ces blessures résultait de rien moins qu'une balle reçue en pleine face et qui emporta l'œil gauche. Aussitôt guéri, l'infatigable officier avait revendiqué son retour à la tête de sa troupe. Il retourna pourtant aux Indes en 1841 et y passa encore quelques années. Le capitaine FRANÇOIS DELATTRE, le cavalier qui s'était rendu fameux en tant de rencontres, celui que DIPO redoutait personnellement, mourut du typhus, dit-on, à Rijswijck, près de Batavia, en 1833. Un troisième Belge qu'il nous a déjà été donné de citer, le major L. C. DU BUS, tomba mortellement blessé, à la tête de ses hommes, à Sumatra, le 9 juillet 1833.

A ce moment nous sommes en pleine révolte des *Padri*.

Un seul nom de Belge à ce propos retiendra encore notre attention, celui du sergent DÉSIÉ FRANÇOIS BENOÎT DE GROOTE, d'Ypres. Au cours de cette expédition, dont nous avons vu que le colonel VERMEULEN KRIEGER (1) — qui pourtant avait vécu la retraite de Russie, — disait que celle-ci était bien plus dure, DE GROOTE s'acquît les plus grands mérites. Il n'avait quitté la Hollande — embarqué à Texel sur la *Jeanne-Philippine* —, qu'en juin 1830, avec le grade de caporal et six années de service à son actif. Peu de temps après son arrivée aux Indes, il fut désigné pour faire partie d'une colonne de 75 soldats européens et 100 soldats du pays, commandée par 4 officiers, dont un indigène. Cette compagnie battit l'estrade des mois durant. En cours de route, elle reçut d'importants renforts, qui portèrent l'effectif jusqu'au-delà de 1.300 hommes, dont 225 « baïonnettes » ; le reste était constitué par des « auxiliaires ». Les rencontres avec l'ennemi seront fréquentes et auront la plupart du temps une issue néfaste parce que la liaison ou la convergence ne réussissait pas avec les autres colonnes, investies d'une mission analogue, et surtout à cause des abandons réitérés des auxiliaires. A un moment donné, c'est le sergent DE GROOTE lui-même qui va ici tenir la plume, ils ont échoué finalement « dans un *kampong* sûr et à l'abri des attaques incessantes de l'ennemi, il y avait plus de six mois que nous n'avions plus de chaussures aux pieds, ni de chemise au corps, ni de pantalons pour nous couvrir décentement (et il s'agit d'Européens !). Six mois sans solde et sans la moindre ration d'eau de vie d'arac (réputée excellente pour lutter contre les *miasmes*) ». La marche sera néanmoins reprise et suivie peu après par la construction d'un fortin : le fort Elout. En raison de la maladie du seul officier présent, ce sera le sergent DE GROOTE qui en prendra le commandement.

(1) Auteur d'un ouvrage publié à Breda, en 1829.

A quelque temps de là les insurgés vinrent (à 2.000) ériger un *benting* à une lieue et demie du fort de DE GROOTE. Celui-ci mobilise aussitôt 1.300 Batak's. Il y ajoute 50 de ses meilleurs soldats et, quand tout est prêt, le modeste sergent prend le commandement de ce réel bataillon, surprend l'ennemi par la soudaineté d'une attaque résolue et s'empare de l'ouvrage où les *Padri* ont abandonné armes et bagages.

Par après DE GROOTE, avec la plus grande sagacité, éventera une conspiration de chefs, qui si elle avait réussi, aurait réduit à néant tous les bénéfices déjà acquis au cours de la campagne. Sur quoi DE GROOTE fut envoyé plus avant dans le pays avec mission d'y ériger un nouveau fortin. Il est souligné à cette occasion que les indigènes de cette région de Sumatra, les Batak's, particulièrement fourbes et versatiles, pratiquent le cannibalisme... par vengeance.

Remarquons au passage quelle lourde responsabilité avait pesé sur les épaules de ce simple gradé de rang inférieur et avec quelle habileté il s'acquitta de tâches des plus délicates. Sa belle conduite lui valut d'ailleurs la croix de chevalier de l'ordre militaire de GUILLAUME avec une mention particulièrement honorable à l'ordre du jour de l'armée.

* * *

Nous bornerons ainsi au nom du brave DE GROOTE, les citations et les énumérations de militaires belges qui servirent aux Indes néerlandaises.

Les statistiques du début de cet ouvrage montrent qu'entre 1830 et 1843, il ne fut (et cela se conçoit) plus fait appel aux Belges pour étoffer les troupes des Indes. Par contre le livre jubilaire, qui retrace les cinquante premières années de l'existence du dépôt de Harderwijk, nous apprend que, de 1844 à 1893, 8.763 Belges sur un

effectif de 85.086 Européens, partirent à nouveau aux Indes. Sans aucun doute ceux-ci aussi prirent-ils part aux incessantes opérations militaires de ce demi-siècle. Mais il n'est rien qui, une fois arrivés là-bas, les distinguera des autres légionnaires. Il s'agit d'ailleurs essentiellement de militaires subalternes et il n'existe apparemment plus d'archives qui permettent de mieux mettre en vedette les ressortissants de tel ou tel pays ; tous se trouvant fondus en un même creuset.

Il ne nous a même pas été possible de déceler si le major DE BRABANT, qui mena avec une telle fougue l'expédition de Bali, en 1868, était belge ou non.

* * *

Après 1830 (nous n'avons pu omettre de le consigner), de nombreux compatriotes rentrèrent au pays natal et y firent très honorable figure dans notre jeune armée ⁽¹⁾. Pour mettre un terme à ce sujet, qu'il nous soit permis de citer ici plus spécialement l'un d'eux.

A combien de reprises n'avons-nous pas eu à mentionner le nom d'un vaillant parmi les vaillants : FÉLIX LAHURE, celui que le général VAN GEEN, de sa propre initiative, promut sous-lieutenant sous les murs du repaire de Soupa. Survivant à son frère ADOLPHE, FÉLIX LAHURE embarqua à bord du *Belge*, à Batavia, le 18 janvier 1831, en compagnie de son ami, le lieutenant JUNIUS MOREAU. Il débarquera à Flessingue et sera démissionné honorablement du service des Pays-Bas, le 19 juillet 1831. Sans doute parvint-il à s'imposer en Europe comme il y avait réussi sous l'Équateur ; en tout cas nous le retrouvons, en 1840, en Algérie, où il suit les opérations de l'armée française occupée à la conquête.

(1) Très tôt la majorité d'entre eux furent, en raison de la vaillance dont ils avaient fait preuve, au pays et aux Indes, élevés par S. M. LÉOPOLD I^{er} à divers grades de son ordre.

Il est signalé que sa conduite y fut digne de son brillant passé. En 1881, il publia ses souvenirs des Indes orientales et de l'île de Célèbes. Les quelques extraits que nous en avons donnés montrent déjà toute la vigueur de sa plume. Lorsqu'il fut « enlevé à l'admiration de la Belgique et à la pieuse vénération de l'armée », le baron LAHURE était lieutenant-général en retraite, aide de camp du Roi, grand officier de l'Ordre de Léopold.

A ces divers titres, il est sans nul doute, le plus représentatif des nombreux Belges qui prirent une part importante à la pacification des Indes avant 1830.



LE SECTEUR ÉCONOMIQUE

Eu égard au titre dont nous avons fait choix : « la participation des Belges à l'œuvre coloniale des Hollandais », nous ne pouvons passer sous silence cette collaboration sur le plan économique.

Il est pourtant malaisé d'en faire un juste compte et de déceler de manière même fort réduite, la part que nos compatriotes ont pu apporter à l'expansion commerciale et industrielle de ces contrées.

Aucun organisme officiel ne doit en avoir gardé le contrôle et d'autre part, il n'est pas d'usage que les entreprises privées travaillent pour l'histoire.

Au surplus, pendant le cours du siècle dernier, les puissances coloniales n'avaient ni obligation ni intérêt à favoriser l'installation, dans leurs colonies, d'entreprises de caractère étranger accusé. D'autre part, presque toutes les puissances européennes de première ou de moyenne grandeur de l'époque ayant leurs propres territoires d'expansion, souvent fort étendus, les ressortissants de ces puissances n'étaient que rarement tentés de courir leur chance dans des colonies lointaines où flottait un autre drapeau que le leur.

Au demeurant, la Hollande (cela va de soi) n'était pas soumise aux servitudes imposées par l'acte de Berlin de 1885. Elle pouvait donc librement favoriser ses nationaux, leur accorder des tarifs préférentiels et en user inversement vis-à-vis des non-Hollandais.

Si des Belges s'installèrent aux Indes orientales, au cours du XIX^e siècle, ou s'il y en eut qui se lièrent par contrat à l'égard d'entreprises hollandaises, il ne nous

est pas possible de retrouver leurs traces, leur rôle ayant apparemment été peu prépondérant.

Il en va autrement après les premières années du siècle actuel. ADRIEN HALLET, né à Philippeville, le 13 mai 1867, d'une famille marquante de la Hesbaye, diplômé ingénieur agronome de Gembloux, entama en 1889, à Boma, une carrière étonnamment variée et active. Parti tout d'abord comme sous-directeur de la Compagnie des Produits, il fonda par après la *Belgica*. Il porta bientôt toute son attention sur le palmier à huile et son activité s'étendra peu après à la fois sur l'intérieur du Congo belge et sur l'Afrique Équatoriale Française, où il apportera son concours au groupe franco-belge de la Haute Sangha et de la Compagnie du Lobay. Mais le manque de main-d'œuvre et le manque de qualité de la main-d'œuvre dans le centre de l'Afrique éveillèrent ses craintes. Il décida, en 1905, de partir pour l'Extrême-Orient, sans abandonner pour autant le contrôle des Sociétés aux intérêts desquelles il avait œuvré en Afrique.

ADRIEN HALLOT dirigea ainsi l'essentiel de son activité vers les plantations d'hévéa qui venaient à peine d'apparaître en Extrême-Orient. Unissant son effort à celui de quelques pionniers du caoutchouc, il fonda, en Malaisie, puis aux Indes Néerlandaises, un nombre important de sociétés, qui sont actuellement contrôlées par la « *Financière des Colonies* ».

Continuant son effort, ADRIEN HALLET, qui avait remarqué incidemment la belle venue d'une allée de palmiers *Elaëis*, plantés dans un but ornemental, devant la maison d'un administrateur hollandais, fonda les *Huileries de Sumatra*, ouvrant ainsi la première plantation de palmiers aux Indes.

Il s'associa, après la guerre 1914-18, dans une étroite communauté d'intérêts, avec la *Société Financière des Caoutchoucs*. Cette collaboration eut d'heureux résultats pour les deux sociétés, qui virent leurs champs d'action

s'accroître et représenter finalement, en 1939, sous la présidence de feu ROBERT HALLET, son fils, un capital d'environ 1 milliard 800 millions de francs d'investissements et un potentiel de production annuel de 100.000 T d'huile, 60.000 T de caoutchouc et 30.000 T de bois coloniaux. Leurs concessions couvraient 345.000 ha, dont 140.000 étaient plantés.

Le groupe HALLET, qui avait entre-temps étendu son activité à l'Indochine, s'était en raison de ces circonstances, de moins en moins intéressé au Congo belge et n'y contrôlait plus qu'une société : les *Plantations tropicales*, qui exploitaient environ 800 ha de palmiers à huile dans le Mayumbe.

L'expérience du groupe dans la culture de l'hévéa et du palmier à huile avait attiré l'attention de nos souverains qui insistèrent pour que la *Financière des Colonies* s'intéressât plus particulièrement au Congo belge.

Cette société procéda alors à la prospection de la région de la Tshuapa, dans la cuvette centrale, où seuls quelques rares colons s'étaient installés. C'est à la suite de cette prospection qu'en 1937, le groupe HALLET introduisit pratiquement au Congo belge les premières plantations industrielles modernes d'hévéa en fondant les *Cultures équatoriales*, sur les bords du lac Tumba.

Continuant ce programme d'extension dans la Tshuapa, la *Compagnie de l'Hévéa* fut fondée en 1939 et obtint cinq grandes concessions couvrant 12.000 ha.

A la déclaration de la guerre, cette compagnie avait arrêté un programme comportant la plantation de clones éprouvés sur 10.000 ha.

Un fait est certain, à l'époque où ADRIEN HALLET entreprit de créer des plantations d'hévéa en Malaisie et à Sumatra, le palmier *Elaëis* y existait, mais seulement comme plante d'ornement.

En 1848, en effet, le jardin botanique de Buitenzorg

avait reçu 2 plants d'*Elaëis* de l'île Bourbon et 2 plants d'Amsterdam ⁽¹⁾.

L'expérience devait montrer que la culture de l'*Elaëis* en tant que plante oléagineuse, était d'un bien meilleur rapport à l'hectare que le cocotier et d'un rendement beaucoup plus précoce. Fort de cette idée, HALLET marcha résolument de l'avant. Et sous la signature du futur gouverneur de Suriname, le directeur général de l'agriculture, D^r RUTGERS, nous lisons cette constatation :

« C'est le grand mérite des Belges et notamment du groupe Hallet, d'avoir osé entreprendre des plantations entières de palmiers à huile. Le fait que la côte orientale de Sumatra ait été choisie spécialement comme champ d'action, donne à notre région, dans le développement ultérieur de la culture des palmiers à huile, une avance particulière » ⁽²⁾.

D'aucunes des plantations HALLET étaient conçues selon le principe des lignes intercalaires : *Elaëis*, hévéa, café *robusta*. Elles couvrirent bientôt d'énormes étendues. Peu à peu, des groupes hollandais, de leur côté, s'intéressèrent à ce genre de culture ; ce qui fit écrire encore au D^r RUTGERS :

« Les produits du palmier à huile dans nos régions dépassent tout ce que l'Afrique a livré en ce domaine (Les terres d'Indonésie et en particulier les Terres rouges paraissent extrêmement fertiles et favorables du point de vue de l'*Elaëis*). Il est possible d'amener ici de la main-d'œuvre.

» Les débouchés pour les matières grasses sont presque illimités. Avec confiance, je laisse aux chefs des grandes entreprises de culture le soin d'établir si l'Asie peut rivaliser avec l'Afrique en tant que producteur de produits du palmier à huile. L'analogie avec le quinquina et le caoutchouc donne lieu ici à de fortes espérances » ⁽²⁾.

P. MINY, administrateur, directeur de la Société de Colonisation agricole du Mayumbe, termine le compte rendu auquel nous venons de faire quelques emprunts

⁽¹⁾ Cf. P. MINY, dans *La Revue Coloniale Belge*, n° 116, 1^{er} mars 1950.

⁽²⁾ *La Revue Coloniale Belge*, article cité.

en nous rappelant qu'ADRIEN HALLET fut réellement un pionnier de la culture à grand rendement à la fois au Congo et aux Indes orientales. Il créa en Extrême-Orient une industrie nouvelle, qui par son développement a été amenée à jouer un rôle considérable dans l'économie de la Malaisie britannique et des Indes néerlandaises. ADRIEN HALLET mourut en 1925, à l'époque où l'*Elaëis* prenait son plein essor à Sumatra et en Malaisie. Qu'on en juge par quelques chiffres :

Avant la dernière guerre, les plantations du groupe HALLET couvraient en Indonésie quelque 23.000 ha et en Malaisie 9.000 ha, représentant respectivement un quart et la moitié des superficies totales plantées en palmiers à huile dans ces deux régions.

Les productions de ces mêmes cultures furent, pour la même année, de 57.000 T en Indonésie et de 20.000 T en Malaisie. Soit ensemble, près de 80.000 T ou 20 % de l'exportation mondiale de l'époque.

Il n'est pas exagéré de conclure que les nombreuses entreprises du groupe HALLET (elles étaient 21, réparties entre trois continents) ont fait connaître au dehors les capacités coloniales, industrielles, commerciales et financières des Belges ; elles ont procuré à l'étranger des situations enviables à de nombreux compatriotes ; elles ont passé à l'industrie d'importantes commandes.

* * *

La lecture des rapports d'après la guerre 1940-1945 des Sociétés du groupe HALLET montre à toute évidence que les sociétés de plantations établies à Sumatra (dans les environs d'Atjeh, notamment) eurent énormément à souffrir au cours des années d'occupation japonaise et des événements tragiques qui se succédèrent après la fin du conflit. Les diverses sociétés ont depuis repris leurs activités, mais beaucoup de palmeraies, de plan-

tations d'hévéa ou de cultures de café étaient à ce point dévastées que des centaines et des centaines d'hectares durent être simplement abandonnés, d'autres purent, à grands frais, être remis en rendement. Par contre, les huileries, elles, étaient totalement détruites.

Un rapport de 1951 de la *Financière des Colonies*, présenté en 1952, établit que « grâce à une attitude plus ferme du gouvernement indonésien, la sécurité intérieure s'est en général améliorée. Il en est ainsi plus spécialement à Sumatra, tandis que la situation reste encore instable dans certaines régions de Java ».



REGARDS RÉTROSPECTIFS

« S'il est juste qu'un peuple se souvienne de son histoire et que les générations d'aujourd'hui se retrempe au souvenir de ce qu'ont accompli celles qui les ont précédées, alors surtout que les faits rappellent des époques d'honneur et de gloire, la Néerlande peut et doit peut-être le faire plus encore que toute autre nation. Dans nos possessions d'outre-mer, notre histoire militaire contemporaine ne le cède nulle part en gloire à celle de nos pères ; l'armée y mérite la sympathie de tout soldat, la marine y soutient noblement son antique renom ».

Ainsi s'exprimait, en 1859, dans l'introduction à ses *Fastes militaires des Indes Orientales Néerlandaises*, le capitaine A. J. A. GERLACH.

Nous avons fait appel à l'autorité du major DE PETIT pour souligner les prodiges de bravoure accomplis par l'Armée Royale des Indes Néerlandaises (K. N. I. L.) et il nous est un agréable devoir de nous associer aux idées et aux éloges formulés en connaissance de cause par ces officiers au service de S. M. le Roi des Pays-Bas, qui, Hollandais l'un et l'autre, éditèrent leurs œuvres en français.

Il nous est tout aussi agréable de souligner qu'aux époques mêmes où ils écrivaient, l'armée des Indes comptait au moins un Belge sur 10 hommes.

ZENTGRAEFF aussi, qui prit part jadis à la lutte obstinée menée en Atchin, en même temps qu'il mettait en vedette la vaillance et le mépris de la mort, dont faisaient preuve les insurgés, a consacré un livre entier, d'un très réel intérêt, à l'héroïsme des troupes des Indes. Quarante ans après lui, nous ne pouvons que reconnaître que si la Hollande a pu, au cours du siècle dernier et dans les

premières décades du XX^e assurer harmonieusement le développement économique de ses immenses possessions d'Extrême-Orient, elle le doit à son armée coloniale qui permit d'y implanter l'ordre et la paix des Blancs. A cette œuvre, nombre de nos compatriotes ont largement pris leur part et, dès que l'essor économique a pu se développer, d'autres ont su, là aussi, se distinguer.

* * *

Mais nous nous sommes également assigné pour tâche d'établir un parallèle entre les situations correspondantes du Congo belge et des Indes néerlandaises. Dans l'ordre économique, la chose n'est guère possible, puisque le développement du Congo d'une part, celui de l'Inde archipélagique d'autre part, n'ont pas pris leur essor à la même époque. Mais dans l'ordre militaire, il est permis de se demander à quel degré, dans une colonie et dans l'autre, les troupes ont exercé un rôle éducatif, civilisateur sur l'élément indigène en général.

Les qualités militaires proprement dites des deux forces coloniales sont ici hors de cause. Les pages qui précèdent ont établi à suffisance, pensons-nous, ces qualités dans le chef des troupes des Indes.

La Force Publique du Congo belge, de son côté, a pleinement répondu à ses tâches et à ses buts militaires dans la longue période de pénétration et de pacification du Congo à ses débuts. Elle s'est couverte de gloire dans les campagnes contre les esclavagistes et contre les Derviches. Elle a contribué, au cours des deux guerres mondiales, dans les territoires ennemis d'Afrique, à rehausser encore le renom et le prestige de la Belgique.

Mais quelle fut l'influence de l'une et l'autre de ces troupes, sur les populations, du point de vue moral et civilisateur ? Pour le lecteur non averti la question peut sembler insolite. Ce ne sera pas le cas pour un colonial.

A première vue déjà, le mode de recrutement et la composition des deux armées sont totalement différents.

L'armée des Indes néerlandaises était en majeure partie composée de soldats blancs ; mais avec le temps et à côté des compagnies européennes, on vit apparaître dans les mêmes bataillons, des compagnies d'autochtones comptant un cadre d'officiers, en partie indigène en partie composé de Blancs. Le régime disciplinaire était le même pour toutes les troupes. Une situation, à laquelle font fréquemment allusion les auteurs consultés, entraînera souvent de fâcheuses conséquences au point de vue de la morale : nous songeons ici à la présence, dans un même casernement, de très nombreux Européens célibataires aux côtés des membres féminins de familles de soldats ou gradés indigènes.

La situation au Congo belge, il faut bien le dire, fut totalement différente. La troupe n'a jamais compris que des Africains et, ajoutons même, très tôt rien que des Noirs du Congo. L'encadrement européen n'est jamais descendu au-dessous du rang de chef de peloton. La règle avant 1914, était : un Européen pour 50 Noirs. C'était là une sorte de prévision budgétaire ; dans la pratique, la proportion était plus faible et durant les longues années de campagne 1914-18, les compagnies favorisées ne comptèrent que trois Blancs.

Or, en période de paix, en garnison (ce qui n'était pas le cas pour les Indes), les soldats de la Force publique congolaise avaient à construire eux-mêmes leurs camps, voire les maisons de leurs officiers. On en fit très tôt des maçons, des menuisiers, des charpentiers, des briquetiers, des armuriers, des tailleurs, des mécaniciens. Par les cultures auxquelles ils étaient astreints et auxquelles collaboraient obligatoirement les femmes, ils assuraient leur subsistance. Ils furent partout les premiers ouvriers noirs et beaucoup, leurs 7 années ou davantage de service militaire terminées, s'établirent artisans.

Nous avons eu ailleurs ⁽¹⁾ l'occasion de citer un texte de l'ancien bourgmestre de Bruxelles (1898), CH. BULS :

« La Force, la religion, le commerce, écrivait-il, sont actuellement les trois principaux facteurs qui concourent à la civilisation des indigènes au Congo. L'armée impose aux Noirs la discipline matérielle ; les missions tendent à leur inculquer une discipline morale ; les factoreries les conquièrent au travail ».

M. BULS semblait convaincu que l'armée exerçait sur les Noirs la meilleure des influences.

« Elle discipline l'indigène, écrivait-il encore ; elle l'accoutume au travail, elle lui donne des habitudes d'ordre, elle lui apprend à cultiver et par suite lui inculque l'esprit de prévoyance ».

Nous nous entendons encore dire, par le gouverneur général HENRY, quand au retour des Campagnes de Tabora et de Mahenge, nous lui présentions le X^e Bataillon de la Force Publique : « Une autre tâche vous attend *non moins importante* ; vous avez à construire des ponts et des routes » (août 1918).

Au risque même d'allonger ces citations, nous aimerions pouvoir faire suivre celle de M. BULS d'une appréciation formulée par un missionnaire — qui ne professait certainement pas la même opinion que le bourgmestre de Bruxelles et qui antérieurement avait œuvré en Chine et jusqu'aux confins du Thibet — le R. P. CHARLES DE DEKEN. Ce dernier écrivait de Léopoldville, en 1892, parlant du camp militaire où il avait séjourné :

« Grâce à l'activité du commandant Richard, cette excellente institution (le camp) fournit à l'État des soldats sélectionnés, qui par leur aspect guerrier et leur allure irréfutable, leur adresse au tir, leur parfaite connaissance des mouvements d'armes, font

(1) L. ANCIAUX, « Le rôle éducatif de la Force Publique du Congo belge », Discours académique de rentrée, 8.XI.1952, à l'Institut Universitaire des Territoires d'Outre-Mer.

honneur à leur excellent instructeur. D'ailleurs ce dernier n'a pas seulement initié ses hommes à la science militaire, mais leur a donné également des connaissances profitables et rentables d'agriculture. En moins de 3 ans, de vastes étendues furent mises en culture, dont les produits viennent aujourd'hui à point à la population tout entière » (Le texte original est en néerlandais).

En prenant connaissance de ces textes, il convient de ne pas perdre de vue qu'en 1897 encore, le Roi-Souverain de l'État Indépendant du Congo devait rappeler à ses officiers que

« ... Les soldats de l'État se recrutent forcément parmi les natifs. Ils ne se dépouillent pas immédiatement des habitudes sanguinaires transmises de génération en génération. L'exemple des officiers blancs, la discipline militaire, leur inspireront l'horreur des trophées humains dont ils sont prêts à s'enorgueillir... ».

Or, le terme plus académique de trophées humains ne signifiait-il pas ici tout simplement le cannibalisme et les pratiques encore fort en honneur à cette époque d'une magie cruelle, impitoyable ?

Nous croyons donc pouvoir affirmer que, dès les débuts, la vie militaire et la discipline imposée à des milliers de volontaires et de miliciens contribuèrent dans une ample mesure à civiliser, à moraliser ces soldats et, par extension, les populations, au contact et sous les yeux desquelles cette éducation s'opérait.

Cette formation à base militaire, involontairement inspirée peut-être de l'exemple des légions romaines extérieures, contribua aussi à supprimer plus tôt et plus vite au Congo l'esclavage domestique, pour la raison que dans les rangs se rencontrèrent côte à côte, avec d'égales chances d'avancement, d'anciens esclaves et des hommes libres, voire des fils de notables.

Le fait que, dans les unités, se rencontrèrent obligatoirement des indigènes en provenance de toutes les régions de la Colonie (ceci pour aller à l'encontre d'éventuelles séditions) exerça également, en faisant voyager les recrues loin de chez elles, d'heureux effets éducatifs.

Dans un sens opposé, ces considérations, se complètent par une manière de maxime, que nous trouvons sous la plume de l'explorateur allemand VON WISSMAN. Ce dernier affirme qu'aucune institution ne convient aussi bien que l'état militaire pour apprendre à un Européen à conduire des Noirs.

« Celui, écrit-il, qui a eu longtemps des recrues sur le métier, s'est accoutumé à la patience ; il a appris à comprendre ses subordonnés et à tenir compte de leur individualité ».

A ces divers titres, la Force publique a donc assuré sans nul doute la pénétration pacifique du Congo mieux et avec plus d'efficacité peut-être qu'elle n'en avait permis au début l'occupation militaire.

* * *

Pour des raisons que nous ne sommes guère en mesure d'analyser, le Gouvernement de La Haye a toujours préconisé l'utilisation aux Indes d'une importante fraction de troupes européennes. Nous en trouvons toutefois une première justification dans ces lignes du capitaine GERLACH ⁽¹⁾ :

« En résumant ces faits, nous ne voulons que mieux faire ressortir la discipline et le beau rôle de l'armée en tant de lutte pour nous conserver ces riches colonies. Mais plus l'Inde est riche et plus cette mine féconde sera convoitée, plus il faudra de mesures pour la défendre et la conserver... »

(1) *Épilogue* de l'ouvrage déjà cité. Nous insistons toutefois ici sur la date à laquelle il parut : 1859. Il y a près de 100 ans.

» *Envers l'ennemi : du dedans*, souvent plus à craindre que celui du dehors, il y a plusieurs obligations à remplir qu'on peut présenter en quelques mots : ne pas épuiser la mine par une exploitation trop étendue et veiller constamment à sa garde. La première de ces obligations sera remplie dès qu'on fera participer les indigènes à la prospérité générale sans exiger d'eux aucun sacrifice qui dépasse leurs forces ; en un mot, en ne sacrifiant point les intérêts des colonies aux besoins pécuniaires de la métropole ».

Et plus loin (1) :

« Pour arriver à ce but, il faut, croyons-nous, commencer d'abord par convaincre l'Inde que le gouvernement néerlandais ne veut que son bonheur, que sous ses lois, sous sa protection, la liberté individuelle, les fruits du travail, sont bien plus assurés pour le peuple que lorsqu'il était réduit à ramper dans la poussière des palais de ses anciens maîtres ».

* * *

Ces citations nous forcent à conclure que la Hollande a rencontré de bien plus grandes difficultés que la Belgique à faire régner dans ses possessions d'outre-mer une harmonieuse concorde et que la présence de soldats blancs fut une dure nécessité pour le maintien, en Insulinde, de son prestige et de son hégémonie.

La fatale conséquence de la présence sous les tropiques — alors même que le climat des îles doit être incontestablement moins dur pour l'Européen et moins brûlant que celui du Congo — de nombreux effectifs « blancs » et de la participation de ces unités blanches à de longues campagnes dans la jungle, dut se traduire inévitablement — comme ce fut jadis le cas en Algérie, au Tonkin, à Madagascar —, par une succession d'hécatombes dues bien plus à la maladie qu'au feu et aux ruses de l'ennemi.

Il n'en devient dès lors que plus difficile d'établir un parallèle entre les troupes coloniales belges et celles de la Hollande. Tout y était différent, depuis le mode de recru-

(1) *Op. cit.*, p. 675.

tement jusqu'à l'utilisation qui en fut faite en dehors des périodes d'opérations militaires. Et force nous est de retrouver les fusiliers blancs de la Néerlande sur les *limes* et dans leurs *bentings* ou au cours de leurs dangereuses patrouilles, aux abords des *kampongs* ou à travers les *sawah's*. Toujours et en toutes occasions ils se trouvèrent encellulés dans leur groupe immuable. Que ce fût dans la caserne, au bivouac ou en route, toujours ils se trouvaient ensemble dans l'unité infime où dominent impérativement les us, les traditions, les mots d'ordre, qui guident les idées, s'ils ne les forment, de chacun des individus qui la composent. Les lignes de défenses en chapelets de *bentings*, le sentiment des sacrifices consentis en commun, les privations indicibles dues tantôt au manque d'eau, tantôt au défaut d'approvisionnement ou encore à la carence de tous soins médicaux ; l'absence absolue de tout confort, de tout bien-être, tout cela dut cimenter dans ces groupes un irrésistible esprit de corps en même temps que s'y introduisait un sabir expressif et pittoresque, truffé de mots malais ou provenant de dialectes locaux, totalement oublié aujourd'hui. C'est cette langue aux sonorités toutes militaires qui fut le trait d'union entre ces hommes d'origines si différentes, mais dès longtemps oubliées.

L'esprit de corps dut se muer bien souvent aussi en esprit de caste ; ce qui plus d'une fois fit s'opposer l'élément militaire au civil.

Afin de comprendre la vie sociale du militaire aux Indes, il convient de scruter les relations intersociales. Des heurts fréquents, à tous les échelons, souvent se firent jour en raison du manque de compréhension de l'un et l'autre corps.

* * *

Ces troupes éminemment conscientes de leur valeur, qui donnèrent en tant d'occasions des preuves éclatantes

de leur courage actif ou passif, de leur endurance aussi et de leur grande expérience des armes, de toutes les armes, n'avaient au retour de la tâche accomplie qu'une récompense en perspective : l'estime dans leur propre milieu social. Pas de plus belle sanction des sacrifices consentis que l'appréciation flatteuse, formulée en public, par un chef connu pour sa vaillance. Et le summum ambitionné par tous était la promotion sur le champ de bataille même.

Sur l'intérêt qu'auraient pu susciter en Hollande même les hauts faits de l'armée des Indes, nul ne comptait. Il est fait mention de brillants faits d'armes accomplis au cours de la campagne d'Atchin de 1878, dont aucun illustré hollandais ne fit jamais état ; mais dont l'*Illustrated London News* donna un compte rendu élogieux.

Au retour définitif en Hollande, les vieux soldats n'avaient pas la vie rose, particulièrement ceux qui rentraient physiquement ou moralement touchés (*geknaakt*). Aussi, grande fut la joie lorsqu'il leur fut attribué un home. GERLACH mentionne la chose en ces termes :

« Le Roi, qui sait si bien apprécier le vrai mérite et qui aime à le récompenser, vient de donner une marque éclatante de sa bienveillance et de sa sympathie à l'armée des Indes en lui faisant don de sa maison de plaisance de *Bronbeek* près d'Arnhem, qui va être érigée en hôtel des invalides où six cents soldats trouveront désormais, grâce à cette munificence royale, le repos et les soins auxquels ils ont droit à tant de titres » (1).

Mais celui qui ne pouvait bénéficier de l'avantage d'une admission au château de Bronbeek devait se contenter d'une modeste pension. A l'expiration de 30 années de service colonial, celle-ci était de 330 florins par an pour un caporal, de 275 fl. pour un fusilier (2). Tous étaient donc astreints à chercher une occupation, pour laquelle, en raison même de leur pension, ils étaient mal payés.

(1) *Op. cit.*, p. 672.

(2) Le florin, rappelons-le, valait avant 1914, ± 2,15 F belges.

Évidemment tout cela n'empêchait pas le vieux colonial rapatrié de cultiver en lui-même un solide fond de romantisme, mais trop souvent on le considérait, en dépit de sa croix minuscule, suspendue à un ruban jaune à liserés bleus, comme étant de « ceux qui faisaient hausser d'un quart de *cent* la livre, le prix des denrées coloniales ».



BIBLIOGRAPHIE

- G. L. KEPPER, Wapenfeiten v. h. Ned. Ind. Leger (4434-6).
W. L. DE PETIT (Major), Conquête de la Vallée d'Atchin, 1891 (4481-41).
H. C. ZENTGRAAFF, Atjeh (4481-67).
P. F. BRUNINGS (Lieut. Kolonel), Onze Krijgsmacht, 1887 (1336-3).
—, Uniformen v. h. K. N. I. L. (1336-17).
Les ouvrages qui précèdent figurent à la bibliothèque du ministère de la Guerre à La Haye (cotes en regard).
- J. KRUISINGA, Geschiedenis v. h. Koloniaal Werfdepot, 1844-1894.
J. J. M. VAN DAM, « Jantje Kaas en zijn Jongens ».
—, *Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde* (LXXXII, 1942-48).
J. VAN POLL en SUYKERBUYK, Gedenkboek 1940-50 Korps. Beroeps-officieren v. h. K. N. I. L.
—, *Indisch Militair Tijdschrift*, Het Leven v. d. Europ. Militair in N. O. Indië.
P. F. VERMEULEN-KRIEGER, *Guerres dans les Indes Orientales*, 1829.
Les ouvrages ci-avant figurent au catalogue de la Bibliothèque Royale, à La Haye.
- A. J. A. GERLACH, *Fastes Militaires des Indes Orientales Néerlandaises*, 1859.
Cet ouvrage est à la Bibliothèque Royale de Belgique, cote II/33093/B.
- Eug. CRUYPLANTS, *Histoire de la participation des Belges aux campagnes des Indes Orientales Néerlandaises*, 1883.
Cet ouvrage figure à la bibliothèque de l'Institut Universitaire des Territoires d'Outre-Mer (Anvers).
- WESTERLING (Kapitein), *Mijn Mémoires* (N. V. Uitgeving P. Vink, Antwerpen en Amsterdam, 1952).
—, *Tanah Air Kita* (Ouvrage descriptif édité après la 2^e guerre mondiale par W. van Hoeve. La Haye et Bandoung, Textes de N. A. DOUWES DEKKER).

LISTE DE BELGES QUI SE DISTINGUÈRENT AUX INDES.

Résumé sous forme de tableau d'une annexe à l'ouvrage de E. CRUYPLANTS.

ALESTIENNE, François.	né à Mons, le 13 mai 1796.	Fit aux Indes les campagnes de 1827, 28, 29.	Termina sa carrière en Belgique comme major au 1 ^{er} de Ligne.
BATHOWSKY, Alex. Aug. Joseph.	né à Bruxelles, le 19 avril 1804.	Id. 1827, 28, 29 ; grièvement blessé d'un coup de baïonnette au bas ventre.	Cap. commt. au 2 ^e chas. à chev.
BEEL, Jean.	né à Cachtem.	Id. 1825.	Capitaine d'infanterie.
BOCARMÉ, comte Marie, Phil. Jos., Julien, Visart de	né à Tournai, en 1787.	Gouverneur-adjoint île de Java.	Décédé en Arkansas (U. S. A.).
BREUER, Léonard, Joseph.	né à Cologne.	Fit campagne aux Indes en 1819, 1820, 1821. Y retourna à bord du <i>Zeeuw</i> et prit part aux camp. de 1826 à 1829.	Colonel commt. le 9 ^e de Ligne, décédé à Liège en 1862.
BRINCK, Charles, Gouvain.	né à Bruxelles, le 14 juin 1797.	Chirurgien : campagnes de 1817 à 1821.	Médecin de régiment.
BRUYNEEL, Antoine, Joseph.	né à Courtrai, le 12 avril 1807.	Campagnes de 1827 à 30.	Commanda le régiment des guides et atteignit le grade de lieutenant- général.
BUQUOY, Jean, Josse.	né à Bruges, le 3 janvier 1800.	Campagnes de 1827 à 30.	Lieutenant-colonel.
DE BURBURE, Louis Philippe.	né à Bruxelles, le 25 août 1781.	1818-1825, capitaine des hussards.	Décéda à Weltevreden (Java), le 19 novembre 1830.

CARTON DE FAMILLEU- REUX, Auguste.		Capitaine.	
COENENS (baron de), Henri, Ferdinand.	né à Namur.	idem.	Décédé à Bruxelles en 1866 à l'âge de 71 ans. Colonel pensionné de l'armée des Indes.
DE BOIS, Louis, François.	né à Liège, le 25 août 1790.	Fut garde d'honneur de Napoléon. Fit campagne aux Indes de 1827 à 29.	Major d'infanterie, décédé à Bouil- lon, le 1 ^{er} juin 1840.
DE JAEGHER, Ed., Jos., Donatien.	né à Bruges, le 25 juillet 1806.	Attaché aux Indes à la mission du Comm. gl. du Bus de Ghisi- gnies.	Membre de la chambre des Repré- sentants (1835, Gouverneur de la Flandre Orientale, 1844), décédé à Uccle, le 6 mars 1883.
DE JAER, Walter, Laurent, Josse.	né à Liège, le 28 février 1788.	Fit campagne aux Indes en 1817 et 1818.	Décédé à Liège, le 26 novembre 1842.
DE NEUBOURG, Joseph, Ferdinand.	né à Bruxelles, le 13 juin 1804.	Officier de santé aux Indes, y fit campagne de 1826 à 1829.	Médecin de régiment au 6 ^e de Ligne ; décédé le 30 septembre 1854.
DE RIDDER, Tobie.	né à Bruxelles, le 16 février 1799	Fit campagne aux Indes de 1827 à 1830.	Major, décédé à Wespelaer le 1 ^{er} avril 1876.
DESPRET, Louis, Joseph.	né à Nivelles.	Pharmacien militaire et fit cam- pagne de 1826 à 1832.	
DE TILLY, Julien, Auguste.	né à Bruges, le 23 octobre 1795.	Passa par l'école de Fontainebleau. Fit campagne aux Indes de 1819 à 1826.	Lieut.-colonel d'infanterie, décédé à Bruges, le 22 juillet 1865.
DE VRIENDT, Louis, Albin.	né à Castres.	Fit campagne aux Indes de 1827 à 1829.	Capitaine au 8 ^e de Ligne, dé- cédé à Waelhem, le 4 juillet 1832.

FEHREMBACH, Laurent.		Sous-officier, fit aux Indes les campagnes de 1816 à 1820.	
FORCADE, Hector.	né à Ostende, le 22 mai 1784.	Officier dans la Grande Armée, campagnes d'Allemagne, de Naples, d'Italie, de France (hussards). Fit aux Indes les campagnes de 1817 et 1818 aux lanciers du Bengale.	Major au 1 ^{er} chasseurs à cheval. Décédé le 22 mai 1839.
FOX, Guillaume.	né à Luxembourg, le 28 juin 1806.	Fit naufrage avec le <i>Waterloo</i> ; gradé subalterne ; séjour à Java en 1829.	Capitaine en 1853, vivait encore en 1883.
FRANSQUET, Guillaume, Gérard.	né à Liège.	Fit aux Indes les campagnes de 1827 à 1829.	Décédé sous/lieutenant du 18 ^e rég. de réserve, à Hasselt.
FRANTZEN, François.	né à Menin.	Fit aux Indes les campagnes de 1828 à 1831, blessé d'un coup de feu au bras droit.	Décédé capitaine pensionné (de l'armée des Indes ?).
GAUCHIN, Auguste, Joseph.	né à Liège.	Fit aux Indes les campagnes de 1827 à 1829.	Major au 10 ^e de Ligne
GRENIER, Jean-Baptiste.	né à Walcourt.	Fit aux Indes les campagnes de 1827 à 1829.	Major au 1 ^{er} chasseurs à pied.
GRUWIER, François, Ivon.	né à Zillebeke.	Fit aux Indes les campagnes de 1827 à 1832.	Lieutenant au 5 ^e de Ligne pensionné prématurément pour maladie.
GUELTON, Albert, Joseph.	né à Tournai, le 29 mai 1787.	Atteignit le grade de capitaine dans la vieille garde, campagnes de 1806 à 1814. Fit aux Indes les campagnes de 1816 à 1825. Blessé quatre fois.	Lieutenant-colonel, décédé le 6 août 1839.

HOLVOET, Benôit, Jean, Marie.	né à Bruges, le 14 août 1805.	Lieutenant de hussards, mort à Java.	
HENRIJ, Benôit.	né à Liège, le 3 octobre 1798.	Fit campagne aux Indes de 1819 à 1823.	Capitaine au 11 ^e de Ligne, décédé le 25 septembre 1836.
HULLAERT, Jean, Constant.	né à Saint-Jean (Ypres).	Fit naufrage avec le <i>Wassener</i> . Campagnes aux Indes de 1827 à 1830.	Lieutenant d'infanterie.
LAVAUT, Charles, Eugène, Norbert.	né à Lokeren, le 6 juin 1806.	Embarqué sur le <i>Zeeuw</i> . Fit bril- lamment campagne à Java de 1827 à 1829.	Major au 6 ^e de Ligne, décédé à Anvers.
LEMOINE, Auguste.	né à Tournai, le 24 février 1783.	Capitaine de l'armée des Pays-Bas. Séjourna aux Indes de 1827 à 1832.	Décédé à Bréda en 1838.
LENGRAND, Michel, Auguste.	né à Paris.	Officier de santé. Fit aux Indes les campagnes de 1826 à 1831.	Médecin de régiment aux guides.
LENOIR, Aimé, Constant.	né à Ostende.	Gradé subalterne d'artillerie ; fit campagne aux Indes en 1825 et 1826, fut blessé d'un coup de lance.	
LONGUEVILLE, Hidulphe.	né à Tournai, le 3 novembre 1801.	Ancien volontaire aux dragons- légers, fit aux Indes, comme lieutenant, les campagnes de 1827 à 1829.	Major au 1 ^{er} chasseurs à cheval, décédé à Namur le 16 février 1856.
LOUIS, Henri.	né à Maestricht, le 13 octobre 1784.	Eut une carrière militaire extraor- dinairement fertile en incidents glorieux dans la Grande Armée, fut de mainte campagne, tomba	Mourut à Laeken, le 2 octobre 1872. Colonel dans l'armée belge.

- MAHE, né à Bruxelles.
Philippe, Jacques.
- MASSAUX, né à Tournai.
Louis, Joseph.
- MONTIGNY, né à Tournai,
Nicolas, François, Joseph le 5 novembre 1779.
seph.
- NYSSSEN, né à Gemmenich.
Matthieu, Félix.
- PITON, né à Tournai
Romain, Martial, Joseph le 28 février 1808.
seph.
- aux mains des Anglais, s'échappa des pontons, fit la guerre d'Espagne et, sous-lieutenant, fut laissé pour mort sur le champ de bataille, en 1813.
Fit Waterloo du côté français.
Fit enfin la guerre de Java comme capitaine de 1824 à 1827. Mais dut rentrer, ayant eu 2 fois la fièvre jaune (St-Domingue), à Java, le choléra et ayant eu la cheville fracassée.
- Fit aux Indes les campagnes de 1827 à 1829.
Idem, 1827 à 1829.
- Sous-lieutenant-capitaine dans la Grande Armée. Y fit campagne de 1793 à 1815. Plusieurs fois blessé. Fit aux Indes les campagnes de 1817 à 1819.
Fit campagne aux Indes de 1827 à 1829. Blessé au genou, décédé (en Hollande), lieut. en 1^{er}.
- Fit campagne aux Indes de 1827 à 1833.
- Lieutenant au 11^e de Ligne.
Capitaine au 12^e de Ligne.
Officier supérieur dans l'armée belge. Décédé le 28 mai 1850.
Pensionné garde d'artillerie.

PLETINCKX, Charles, Joseph, Pierre.	né à Bruxelles, le 20 février 1797.	Sous-officier de hussards à Waterloo, chevalier de l'ordre de Guillaume. Fit campagne aux Indes dans les hussards de 1824 à 1827.	Lieutenant général. Commandant supérieur de la garde civique de Bruxelles. Décédé à Middelkerke, le 15 août 1877.
POLIS, Emmanuel, Joseph, Olivier.	né à Vivegnies (Liège).	Fit aux Indes les campagnes de 1820 à 1823 et y fut blessé.	Décédé colonel commandant le 6 ^e de Ligne.
RENKIN (baron de).	originaire de Liège.	Fit tout sa carrière aux Indes. Constructeur de fortifications définitives (Batavia). Colonel, décédé le 25 août 1855 à Sumanap (Java).	
RENARD, Charles, Joseph.	né à Vieux-Genappe.	Fit la guerre dans les rangs alliés ; servit sous le prince Ernest d'Arenberg, sous le lieutenant-général comte de Murray, sous le prince d'Orange, le prince Frédéric des Pays-Bas. Partit pour les Indes en 1826. Capitaine 1827. Avait entre-temps fait Waterloo et la campagne de France. Se distingua à la guerre de cinq ans à Java. Et reçut des marques particulières de la satisfaction du lieutenant-général M. de Kock.	Major. Décédé à Anvers le 15 septembre 1872.
REYNARD, Antoine.	né à Junglinster (Luxembourg), le 1 ^{er} janvier 1808.	Fit aux Indes les campagnes de 1827 à 1829.	Capitaine, décédé à Arlon, le 21 août 1858.

SAGERMANS, né à Bruxelles,
Henri, Gabriel, Joseph. le 14 janvier 1776.

SERVAIS, né à Fosses,
Jacques, Joseph. le 27 juillet 1782.
SOLLEWIJN, né à Saint-Nicolas,
Léonard. le 13 janvier 1783.

THIERY, né à Tournai,
Gaston, Julien, Joseph. le 12 mai 1804.

VAN DER BURCH (comte), né à Écaussines,
Charles, Bernard. le 16 février 1797.

VAN HECKE, né à Saint-Nicolas,
Julien, Alexandre. le 28 octobre 1864.

Fit la guerre de Java. Y reçut un
sabre d'honneur. Commanda le
fort de Klatten.

Lieutenant et capitaine aux Indes
de 1817 à 1827 ; rentré à Anvers.
Passa au service de la France de la
situation de simple volontaire au
grade de capitaine (1802 à 1814).

Lieutenant en premier au ser-
vice des P. B. puis capitaine. Em-
barqué à Ostende le 11 mars
1819. Nous avons eu mainte occa-
sion de citer la qualité de ce
guerrier dans toute la force du
terme. Blessé à Austerlitz, à
Raab, à Wagram, à Hanau, à
Bedoijo, en pleine face à De-
langoe (Java), etc. Colonel. Dé-
cédé à Bréda le 20 février 1864.

Fit aux Indes les campagnes de
1827 à 1829 comme officier d'ar-
tillerie.

Décédé à Soerakarta le 7 avril
1827.

Fit le voyage sur le *Zeeuw*. Cam-
pagnes de 1826 à 1830.

Major honoraire, décédé à Bois-le-
Duc le 6 août 1861.

Capitaine commandant au 2^e d'ar-
tillerie. Décédé à Boort-Meer-
beek, le 22 octobre 1879.

Capitaine au 8^e de Ligne. Décé-
dé à Ledeborg, le 14 octobre
1874.

VAN LANDEWYCK, Lambert.	né à Bruxelles, le 8 août 1790.	Fit campagne dans la Grande Armée (Espagne) de 1804 à 1814. Embarqué avec le corps expéditionnaire, pour Batavia en 1826, rentra en 1830. Campagnes de 1827 à 1829.	Major, décédé à Mons, le 11 janvier 1838.
VAN MASSENHOVE, Philippe.	né à Couckelaere.	Fit campagnes aux Indes de 1827 à 1829. Y fut blessé d'un coup de baïonnette.	Capitaine au 5 ^e de Ligne. Décédé à Gand.
VAN MIGRO, Emmanuel, Jean, Édouard.	né à Louvain.	Agent comptable dans la Marine ; Campagnes de 1827 à 1830.	Directeur de l'hôpital militaire d'Ath.
VAN STEENWINKELE, Auguste, François.	né à Werde (Brabant).	Fit campagne aux Indes de 1830 à 1833.	Médecin de bataillon au 8 ^e de Ligne.
VERGAUWEN, Charles, Joseph.	né à Gand.	Fit aux Indes toutes les campagnes de 1822 à 1830.	Capitaine au 12 ^e de Ligne.
VERSTRAETE, Jean-Baptiste, François.	né à Gand le 8 mars 1789.	Prit part à différents hauts faits d'armes de la Grande Armée, fut plusieurs fois blessé. Fit aux Indes les campagnes de 1819 à 1823. Fut grièvement blessé à Semarang (Java).	Capitaine en retraite.
VERSTRAETE, Joseph, François, Léopold.	né à Gand.	Fit campagne aux Indes, en qualité d'officier de 1830 à 1833 et fut grièvement blessé.	Capitaine d'infanterie.
VOLEUR, Désiré, Joseph.	né à Tournai.	Fit campagne aux Indes comme soldat, de 1827 à 1829 et fut blessé au feu.	

VON DEN BUSCH,
Joseph, Théodore,
Aloïse.

Capitaine aux Indes. Campagnes
de 1826 à 1829.

DE WAHA, né à Wanne,
Louis, Eugène. le 17 septembre 1796.

Capitaine au corps expéditionnaire,
fit voile à bord du *Zeeuw*, décédé
à Semarang, le 12 juillet 1827.

WALLERAND, né à Bruxelles,
Joseph, Alexandre. le 12 juin 1804.

Fit campagne à la cavalerie des Sous-lieutenant au 1^{er} Lanciers.
Indes de 1827 à 1829.

Suivent quelques renseignements au sujet des chefs de premier plan cités dans le cours de ce mémoire :

François DELATTRE était né à Gand, le 11 février 1785.

Édouard DE BAST était né à Gand, le 23 novembre 1789.

Louis Charles DU BUS était originaire de Dottignies.

Louis Alexandre VAN GANZEN était né à Vilvorde, le 11 avril 1795.

Jean François BOURDON était né à Aensbergen, le 20 avril 1799.

TABLE DES MATIÈRES

Introduction	3
Le site	7
K.N.I.L., Het Koninklijk Nederlands Indisch Leger	16
Campagnes et expéditions antérieures à 1873	37
La guerre d'Atchin	64
L'expédition de Lombok	85
La participation des Belges aux opérations décrites	95
Le secteur économique	134
Regards rétrospectifs	140
Bibliographie	150
Liste de Belges qui se distinguèrent aux Indes	151



Fig. 1. Portrait du Lieut.-Général Baron FÉLIX LAHURE,
aide de camp du Roi des Belges.
Ce portrait figure en frontispice de E. CRUYPLANTS, *op. cit.*



Fig. 2. — DIPO NEGORO (guerre de Java 1825-1830).
Ce dessin est repris de « Wapenfeiten », *op. cit.*

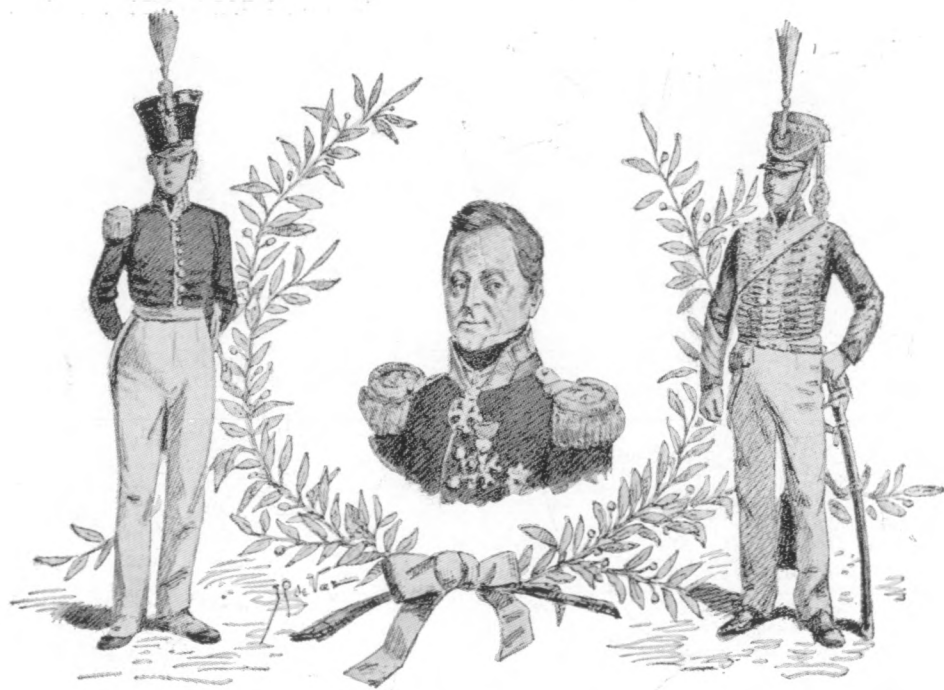


Fig. 3. — Le général gantois baron J. VAN GEEN. Uniformes de l'époque (1820) :
sous-officiers d'infanterie et de hussards. (Wapenfeiten).

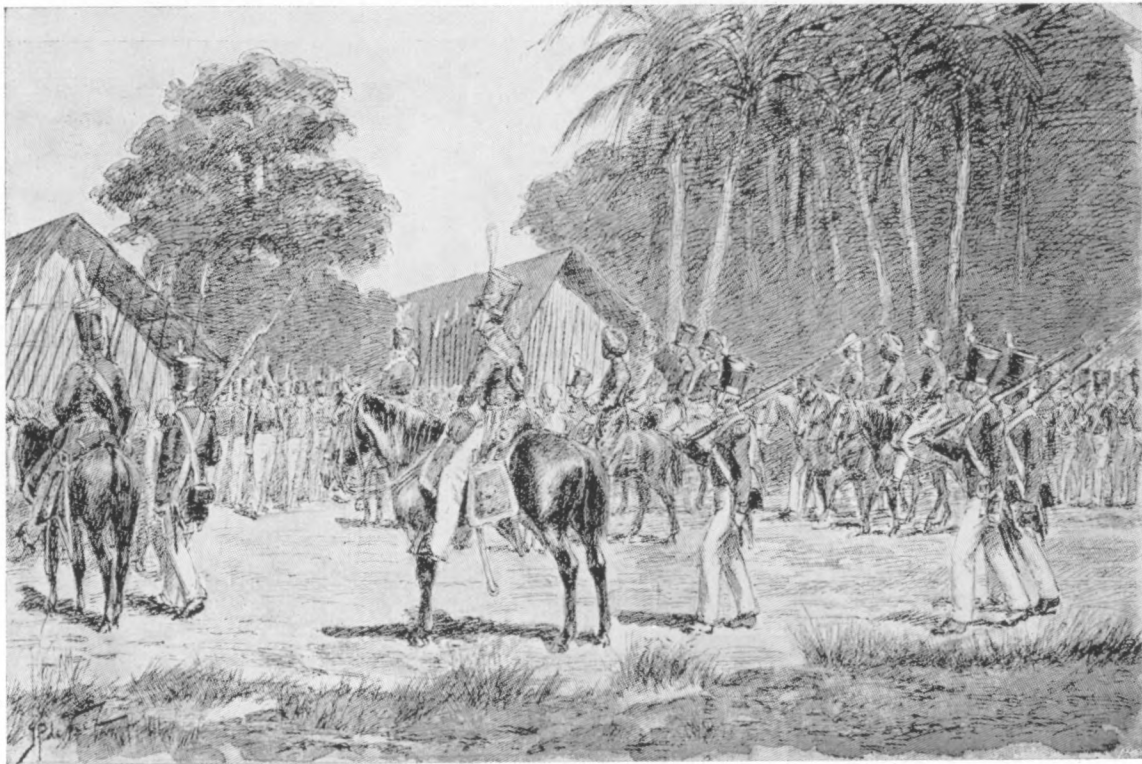


Fig. 4. — La reddition de DIPO NEGORÔ. Son arrivée à Magelang (février 1830) (Wapenfeiten).

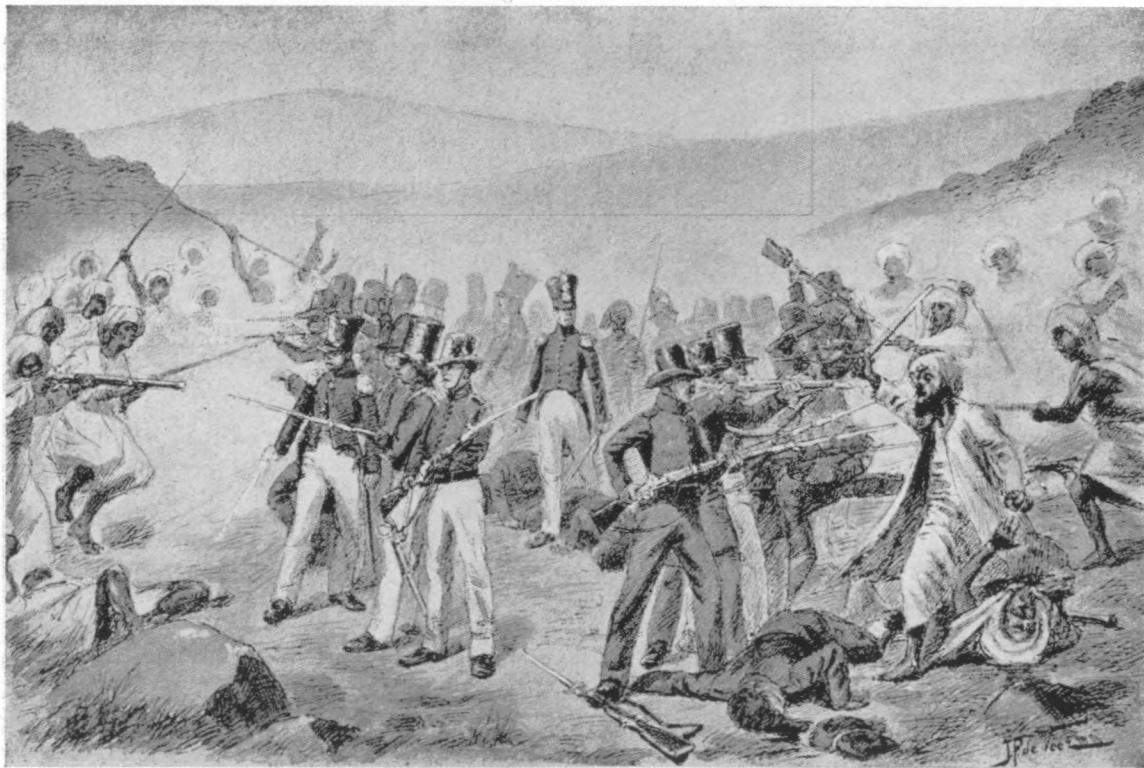


Fig. 5. — Troupe surprise se défendant « naar beide zijden front ».
A remarquer le chapeau des « chasseurs ». (Wapenfeiten).

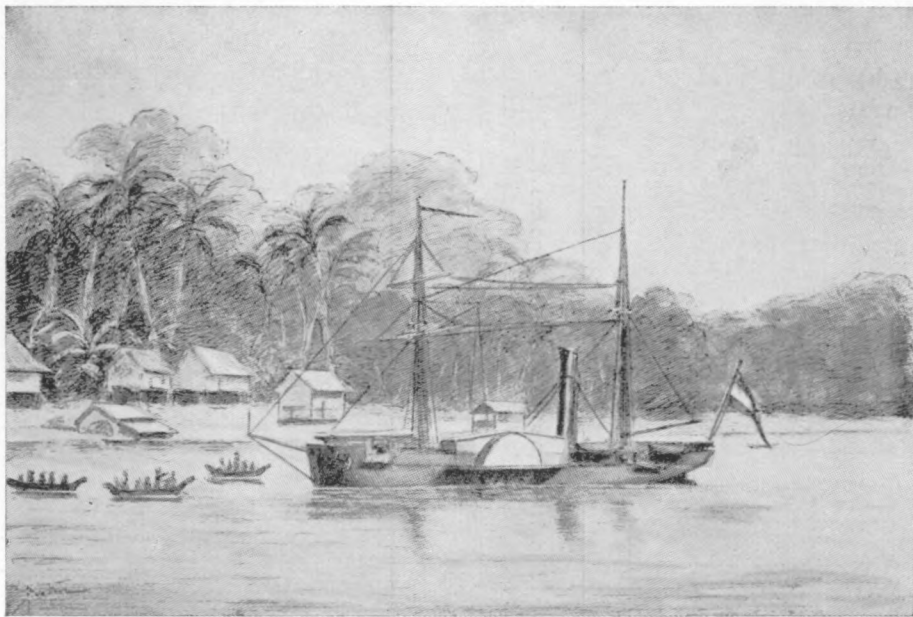


Fig. 6. — La canonnière « *de Onrust* » devant Lontontour (Bornéo, 1859-1863) (Wapenfeiten).

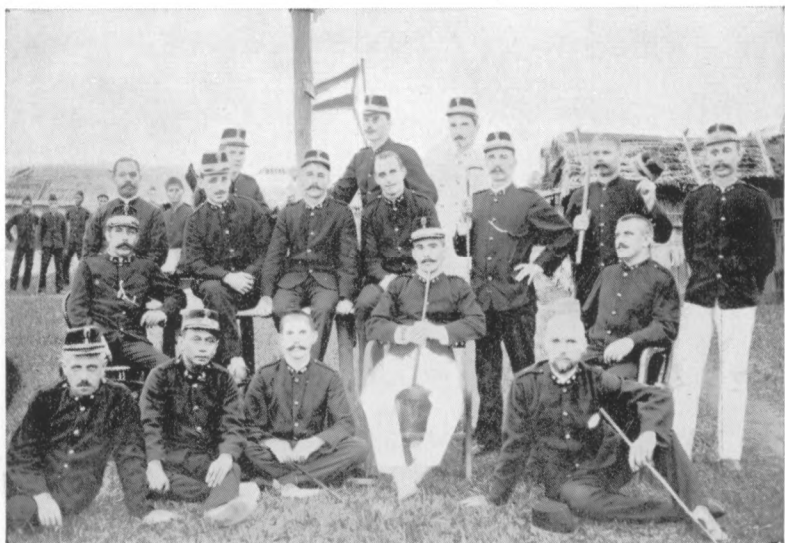


Fig. 7. — Groupe d'officiers à la guerre d'Atchin.
Ce cliché est repris de l'ouvrage « Atjeh » par H. C. ZENTGRAAF, *op. cit.*

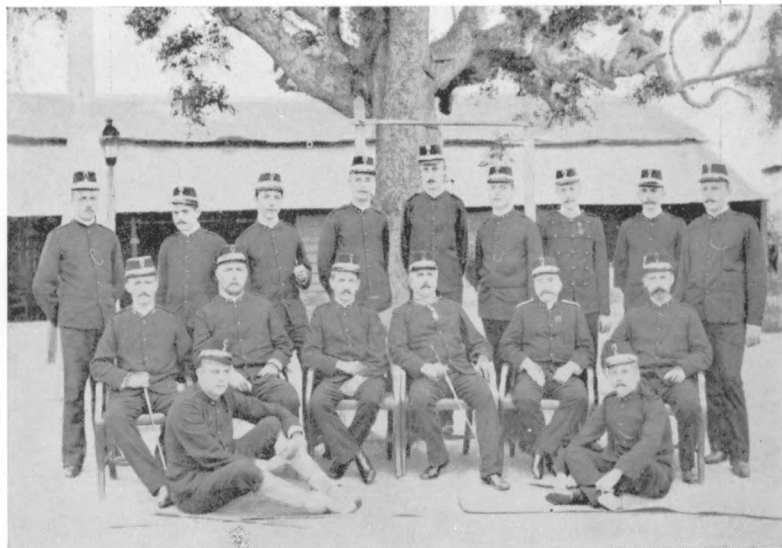


Fig. 8. — Groupe d'officiers à Tjot Mantjang (Atchin) 1897. (ZENTGRAAF).



Fig. 9. — TOUKOU OUMAR et adeptes (guerre d'Atchin).
(Wapenfeiten).



Fig. 10. — Uniforme de lieutenant de l'armée
des Indes, en 1900 (Parements orange sur fond
noir). (ZENTGRAAF)



Fig. 11. — Sous-officier de la maréchaussée.
Atchin — vers 1900.



Fig. 12. — La guerre dans la vallée d'Atchin. En route pour la relève d'un *benting*.
(ZENTGRAAF).



Fig. 13. — Maréchaussées (père et fils). Ménadonésiens. (ZENTGRAAF).



Fig. 14. — En campagne.
L'Européen assis au centre et casqué est le général VAN DAALEN. (ZENTGRAAF).

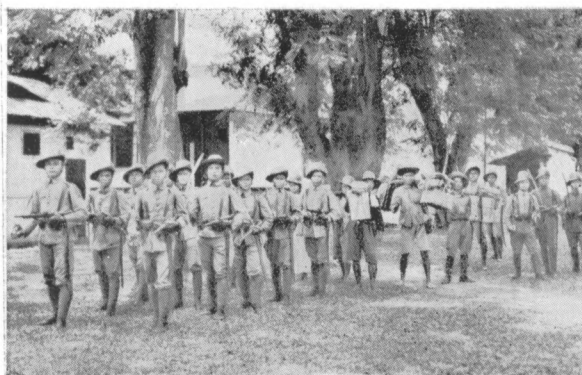


Fig. 15. — Une patrouille de troupes indigènes en uniforme de toile verdâtre (XX^e s.). Au milieu, les porteurs : « de Beren », (du verbe anglais *to bear* = porter).

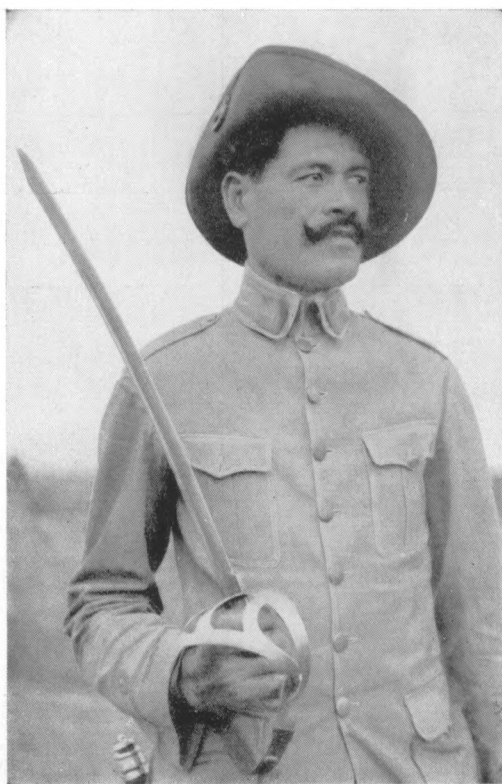


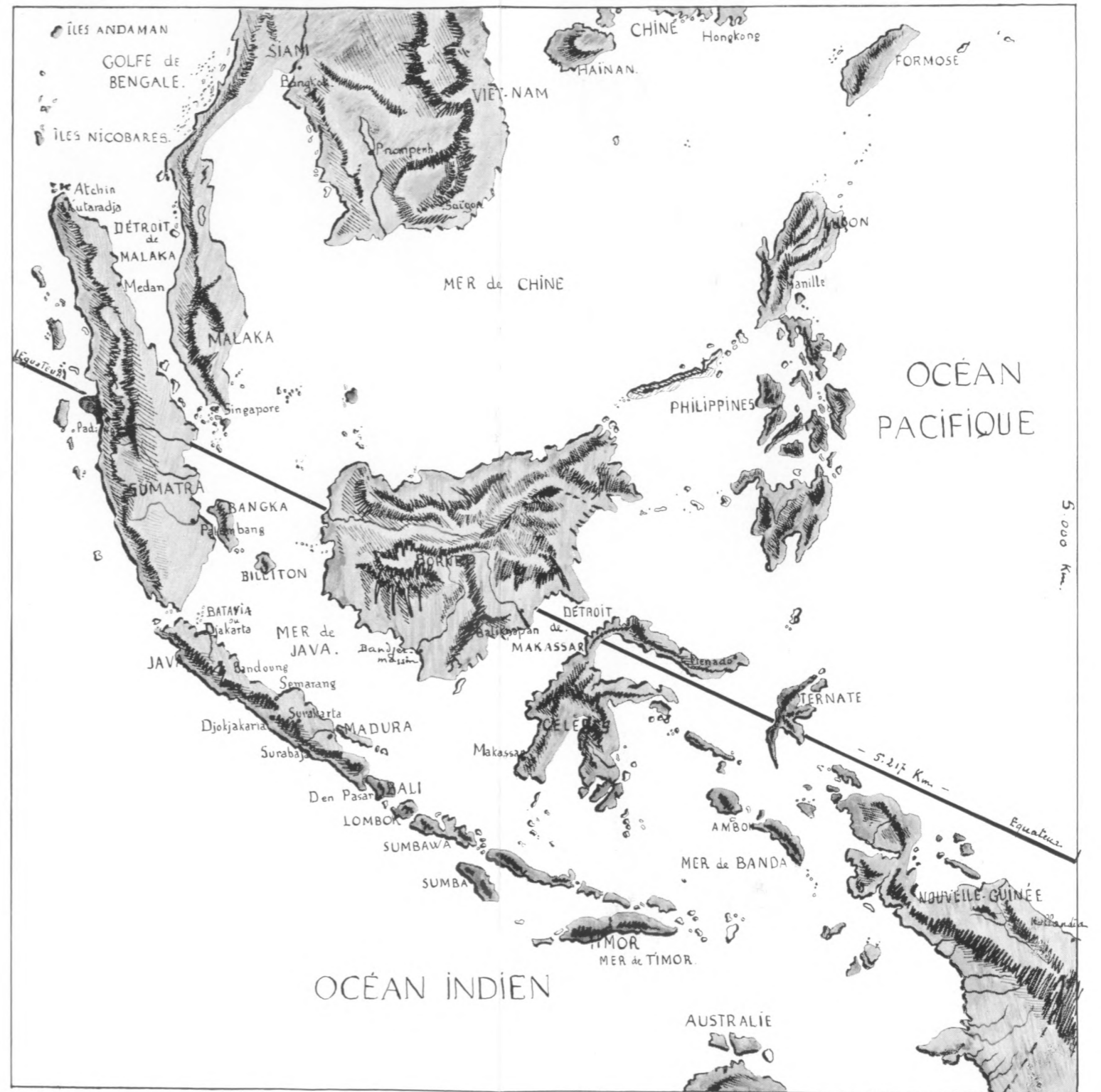
Fig. 16. — Type de maréchaussée (gendarme) indigène en uniforme moderne — fin de la guerre d'Atchin.

Carte des
anciennes possessions hollandaises
d'Extrême-Orient.

L'arc d'équateur correspondant à la carte représente une distance d'environ 5.217 km.

L'arc de méridien correspondant aux dimensions de la zone représentée serait sensiblement de même dimension.

(Les longueurs correspondantes, en longitude et en latitude pour le Congo belge sont de l'ordre de 2.000 km.)



Dessinée par Mad. Janssens-Braeckman,
d'après l'ouvrage Tanah Air Kita.

